
3 1761 03933 8561

CHEF-D'ŒUVRES

DE

DANCOURT.

TOME QUATRIEME.

CHOIX DE PIECES
DU
THÉATRE FRANÇOIS.
CHEF-D'ŒUVRES
DE
DANCOURT.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXIII.

LES
TROIS COUSINES,
COMÉDIE;

Représentée pour la premiere fois le 18 Octobre 1700.

ACTEURS.

LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

LOUISON, } Filles de la Meûniere.
MAROTTE, }

DE LORME, Pere de Colette, & Beau-frere de la Meûniere.

COLETTE, Niece de la Meûniere.

M. DE LÉPINE, } Amants de Louiſon
M. GIFLOT, } & de Marotte.

BLAISE, Amoureux de Colette.

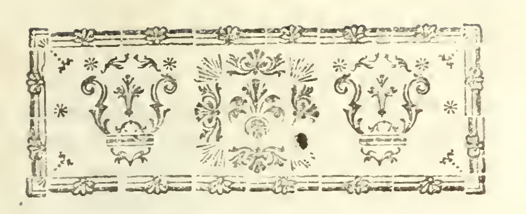
MATHURINE, Payſanne.

Pluſieurs Meûniers & Meûnieres.

Bohémiens & Bohémiennes.

Pélerins & Pélerines.

La Scene eſt à Creteil.



LES TROIS COUSINES,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LA MEUNIERE, LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

OH çà ! Monſieu le Bailli, vous êtes bon homme, honnête-homme, vous avez bon eſprit, bonne conſcience, tout Bailli que vous êtes. Feu

mon mari, pendant ſon vivant, étoit de vos amis, vous buviez quelquefois enſemble; il vous ſouvient de ce qu'il vous recommandit en mourant, le pauvre défunt; vous lui promîtes tant que vous auriez ſoin de ſa famille !

LE BAILLI.

Je lui tiendrai parole, & vous me trouverez toujours prêt, Madame la Meûniere, à vous rendre tous les ſervices qu'on peut atendre d'un véritable ami.

LA MEUNIERE.

Je vous ſis bian obligée, Monſieu le Bailli; je n'ai beſoin que d'un bon conſeil, comme je vous ai déjà dit.

LE BAILLI.

C'eſt ce qu'on donne plus libéralement.

LA MEUNIERE.

Vous avez raiſon, ça ne coûte rian. Allons dites-donc, que feriez-vous ſi vous étiez en ma place ?

LE BAILLI.

Mais, qu'avez-vous envie de faire ?

LA MEUNIERE.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLI.

Je n'aimerois pas à vous conſeiller contre votre volonté.

LA MEUNIERE.

Mais voirement vous moquez-vous? je n'ai point de volonté. Je ſis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, & qui ne veut rian faire ſans la participation des honnêtes parſonnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raiſons qu'on peut avoir... Il y a deux ans que je ſis veuve, Monſieu le Bailli.

LE BAILLI.

Comment deux ans! y a-t-il tant que cela?

LA MEUNIERE.

Oui! tout autant; v'là le treizieme mois, & pour ce qui eſt d'en cas de ces choſes-là, drès que la deuxieme année eſt une fois commencée, on la compte finie. Oh! j'ai bian eu du regret au pauvre défunt!

LE BAILLI.

Oui, je le vois bien; le temps vous dure.

LA MEUNIERE.

Hé! le moyen qu'il ne durît pas! j'ai bian de la charge au moins, deux filles qui devenont grande, une niece qui l'eſt itou, un moulin bian achalandé, biaucoup de tracas, il eſt bian malaiſié de prendre garde à ça toute ſeule.

LE BAILLI.

Vos filles ni votre niece n'ont pas beſoin qu'on veille ſur leur conduite; elles ſont bien ſages, bien élevées, & c'eſt ce qui me faiſoit de plus eſtimer le défunt, que le ſoin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIERE.

Le pauvre homme, Monſieu le Bailli! quand j'y ſonge, s'il n'étoit pas mort, voyez-vous! je ne ſerois pas dans l'embarras où je ſis.

LE BAILLI.

Non ſans doute, mais il eſt facile de vous en tirer, Votre niece & vos

filles ſont grandes, vous êtes riche il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défaſſe.

LA MEUNIERE.

A chacune un, ce ſeroit trois; & v'là bian des noces. Ne trouveriais-vous pas plus à propos de n'en faire qu'une?

LE BAILLI.

Oui-dà, on peut les marier le même jour, cela vous épargnera de la dépenſe.

LA MEUNIERE.

Je ne nous entendons pas, Monſieu le Bailli; vous me donnez des conſeils pour elles, & c'eſt pour moi que je vous en demande.

LE BAILLI.

Comment?

LA MEUNIERE.

C'eſt moi qui ſis d'avis de me marier, je crois que ça vaudra mieux.

LE BAILLI.

Oui, mais pour vous ſoulager des

ſoins que vous donnent ces filles & cette niece....

LA MEUNIERE.

Ah ! fi donc ; les maris que je leur baillerois n'auriont ſoin que d'elles, & ſti-là que je prendrai aura ſoin d'elles & de moi, ce ſera faire d'une piarre deux coups ; ça eſt bian plus commode.

LE BAILLI.

D'accord, mais Madame la Meûniere.....

LA MEUNIERE.

Tenez, Monſieu le Bailli, ma réſolution eſt priſe ; je n'en démordrai point, je veux me remarier, vous avez biau dire.

LE BAILLI.

Vous avez raiſon, je vous conſeille de le faire.

LA MEUNIERE.

Et ſi, je ne veux pas que mes filles ni ma niece en murmuriont la moindre choſe.

LE BAILLI.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIERE.

Je prétends qu'elles demeuriont filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLI.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIERE.

Et si elles s'avisiont tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois, moi. Oh! je sis un femme d'honneur! Monsieu le Bailli, je n'entends point de raillerie.

LE BAILLI.

Cela est fort louable. Et quel est le mari que vous prenez, Madame la Meûniere?

LA MEUNIERE.

Je ne sais pas bian encore, ils sont trois ou quatre : conseillez-moi itou un peu là-dessus, Monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Très-volontiers, vous n'avez qu'à dire; voyons.

LA MEUNIERE.

Il y a déjà le Concierge du Châtiau, premierement.

LE BAILLI.

C'eſt un fort honnête-homme.

LA MEUNIERE.

Et puis Monſieu Giſlot, le neveu de notre Curé, qu'on dit qui a de l'eſprit; vous ſavez ce qui en eſt.

LE BAILLI.

Oui vraiment, celui-là ſeroit un fort bon parti.

LA MEUNIERE.

Il y a encore le valet-de-chambre de Monſieu le Préſident, qui eſt un bon gros réjouï.

LE BAILLI.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage?

LA MEUNIERE.

Et puis Blaiſe, le garde-moulin, qui eſt un franc nigaud. Je n'ai qu'à choiſir; lequel prendriais-vous, Monſieu le Bailli ?

LE BAILLI.

Mais écoutez, ce valet-de-chambre.....

LA MEUNIERE.

Oh ! ſti-là a trop bonne protection, Monſieu le Bailli; il me feroit enrager, & je ne ſerois pas la maitreſſe.

LE BAILLI.

C'eſt une bonne raiſon. Vous préférerez Monſieur Giflot ?

LA MEUNIERE.

Le Ciel m'en préſerve ! il a trop d'eſprit. On n'a que faire d'eſprit dans un moulin, le mian ſuffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLI.

Je vois bien que le Concierge.....

LA MEUNIERE.

Fi ! c'eſt un grand flandrin, un grand

ſec, maigre, il eſt quaſi tout comme le défunt; il me ſeroit avis que ce ſeroit la même choſe; & il vaudroit preſqu'autant n'avoir pas été veuve, que de ne pas s'appercevoir du changement.

LE BAILLI.

Oui, cela eſt vrai; & ce ſera le garde-moulin, ſelon toutes les apparences.

LA MEUNIERE.

Dame! acoutez, c'eſt un bon gros nigaud qui me reviant aſſez. Voilà ce qu'il faut en ménage; ça va droit en beſogne, ça eſt déjà ſtylé à ma magniere, & je ferai tout ce que je voudrai de ce benêt-là.

LE BAILLI.

Oui, mais épouſer votre garde-moulin?

LA MEUNIERE.

Oh! je ſis butée à ça, Monſieu le Bailli; je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi votre avis là-deſſus, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mon avis eſt que vous l'épouſiez,

& tout au plus vîte. Vous ne ſauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIERE.

N'eſt-il pas vrai? Que je ſis bian-aiſe que vous agréais ma réſolution; car au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du reſpect, de la croyance; & ſi vous m'aviais contredit, je n'en aurois toujours rian fait qu'à ma tête, & ça eût été déſagriable. En vous remarciant, Monſieu le Bailli; je vous prie de la noce. Je ſis votre ſarvante.

LE BAILLI.

Juſqu'au revoir, Madame la Meûniere.

SCENE II.

LE BAILLI, *ſeul.*

VOICI une commere qui va faire un mauvais marché avec ſon garde-moulin; & quelque bon eſprit qu'elle paroiſſe avoir, ce n'eſt aſſurément pas l'eſprit qui la détermine. Elle n'a nul-

lement deſſein de pourvoir ſes filles, & les pauvres enfans ſont en âge, & peut-être dans l'impatience d'être pourvues. Il faut avertir leur oncle de la ſottiſe que médite ſa belle-ſœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCENE III.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

VOTRE valet, Monſieu le Bailli: comment vous en va? je m'en allois cheux vous.

LE BAILLI.

Je ſuis bien-aiſe que vous m'ayez rencontré. Me voulez-vous quelque choſe?

DE LORME.

Hé, parguenne! ſi je ne vous voulois rian, je ne vous charcherois pas.

LE BAILLI.

Hé bien! qu'eſt-ce? de quoi s'agit-il?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frere, le Meûnier d'ici, est trépassé, comme vous savez; & que Madame sa femme est diablement vivante, à ce qu'il me paroît: cela ne vous paroît-il pas itou comme ça, Monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Oui vraiment; je voulois aussi vous parler de cela. C'est une bonne femme, fort entendue, mais....

DE LORME.

Ce n'est morgué! pas de sa bonté, ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLI.

Hé! de quoi donc, s'il vous plaît, Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh, palsanguenne! c'est de son allure, & au train qu'alle va, j'ai peur qu'alle ne bronche; je ne vas pas de fois au moulin que je ne trouve la nape mise & du monde autour; de grandes cruchées de vin par ici, des

jambons par ilà, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des Ménétriers dans un batiau, la mufette & le hautbois fous l'orme; il eft avis que ce font des noces parpétuelles; & fi, parmi tout ça je ne vois ni Curé ni Tabellion. Morgué! cela me baille martel en tête; car, voyez-vous! j'ai de l'honneur, & je fis pour l'âme du défunt prefque auffi jaloux de ma belle-fœur, que je l'aye jamais été de ma femme Margot, pendant qu'alle étoit au monde; & je ne l'étois pas mal, comme vous favez.

LE BAILLI.

Vous ne l'étiez que trop, & vous aviez quelquefois des emportemens....

DE LORME.

Oh, pargué! je ne l'ai roffée qu'une fois, mais je la roffis bian, & dans le fond j'avois tort; au moins, n'allez pas croire que j'avois raifon.

LE BAILLI.

Non, non; je ne fuis point porté à croire le mal.

DE LORME.

Je ne ſais morgué ! comme ça ſe fit. Je devois aller ce jour-là à tras lieues d'ici, pour une coupe de bois que j'y avois à vendre, je rencontris le Marchand en ſortant du Village, il me ramenit au grand Cerf, j'y tombîmes d'accord, je bûmes le vin du marché, copieuſement pour ça : je ne nous quittîmes qu'à minuit. Je retournis chez moi, an ne m'y attendoit pas, je trouvis ma femme dans le lit. Et voyez un peu queu peſte de viſion, Monſieu le Bailli ! la carogne me paroiſſit double.

LE BAILLI.

Voilà une vilaine viſion, Monſieur de Lorme.

DE LORME.

Je vous laiſſe à penſer queu vacarme, j'étois pis qu'un enragé ; mais le lendemain je me rapaiſis, & je compris facilement que c'eſt que j'étois ivre, & que c'étoit ma faute. Enfin bref, tant y a, Margot me pardonnit ma barlue, an nous raccommodit. Et voyez, Monſieu le Bailli, queu béné-

diction! Avant ça je ne pouviesmes avoir d'enfans, & de ce raccommodement-là il est venu cette petite fille, qui est votre fillole, & qui a morgué! plus d'esprit qu'alle n'est grosse! Oh! je ne sais pas de qui alle tiant, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Vous aimez bien cet enfant-là, Monsieur de Lorme.

DE LORME.

Si je l'aime! c'est une petite mièvreté agriable, alle a de petites magnieres semillantes, une maleigneté drôle, alle fait piece à qui alle peut, alle ne pense bian de parsonne, alle dit du mal de tout le monde; & si, tout le monde l'aime. Oh! c'est une jolie créature. La voici, je pense, je lui ai donné charge d'observer sa tante la Meûniere, alle viant m'en dire queuque nouvelle.

LE BAILLI.

Je vous en apprendrai de plus sûres que personne.

DE LORME.

Bon ! tant-mieux. Mais acoutons un tantinet ce que Colette aura à me dire.

SCENE IV.

DE LORME, LE BAILLI, COLETTE.

DE LORME.

HÉ bian ! mon enfant, tu vians du moulin. Qu'eſt-çe qu'il y a de nouviau ? que fait ta tante ?

COLETTE.

La voilà qui vient d'arriver, & tout en arrivant elle eſt d'abord allée trouver Blaiſe le garde-moulin, & elle s'eſt miſe à babiller avec lui. Oh ! c'eſt une grande cauſeuſe que cette femme-là. Bon jour, mon parrein.

LE BAILLI.

Bon jour, Colette, bon jour.

DE LORME.

N'as-tu pas écouté ce qu'alle disoit?

COLETTE.

Oh que si fait vraiment! mais comme elle est défiante, on ne la sauroit écouter que de loin, on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit, il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh parguenne! oui, t'es une plaisante devineuse! Monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Je ne la crois pas fort habile, franchement.

COLETTE.

Hom! je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à notre voisine la belle Cabaretiere, qui étoit avec vous sur sa porte.

LE BAILLI.

Comment, petite fille....

(Colette contrefait par ses gestes ceux du Bailli & ceux de la voisine.)

COLETTE.

Vous étiez comme ça, mon Parrein : vous la regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main, & dans ce tems-là : c'eſt que vous lui diſiez que vous étiez amoureux d'elle ; & elle vous repouſſoit, elle ſecouoit comme ça la tête : c'eſt qu'elle répondoit qu'elle n'en croyoit rien. Et vous tout auſſi-tôt de faire comme ça, vous lui juriez que ça étoit vrai ; & j'entendis un peu le dernier mot, il y avoit, je crois, qu'elle étoit adorable.

DE LORME.

Oh, oh ! Monſieu le Bailli !

LE BAILLI.

Ah, ah !

COLETTE.

Cela eſt bien vrai, je vous en réponds ; & la voiſine faiſoit comme ça, & je ſuis ſûre qu'elle diſoit : Paix, taiſez-vous, ne parlez pas ſi haut, mon mari eſt là-dedans.

LE BAILLI.

Voilà une ruſée petite fillole, com-

pere de Lorme; ſi elle devine auſſi juſte en toutes choſes, elle eſt plus habile que vous, ſur ma parole.

DE LORME.

Tatigué! queul eſprit! ça eſt marveilleux, n'eſt-ce pas? Hé! qu'eſt-ce que c'eſt que t'as deviné de ta tante? Dis.

COLETTE.

Qu'elle aime Blaiſe de tout ſon cœur, & que Blaiſe ne ſe ſoucie gueres d'elle.

LE BAILLI.

Le premier article eſt vrai, je le ſais par elle-même: pour le ſecond, il faut l'éclaircir. Qu'eſt-ce qui vous le fait ſoupçonner, voyons?

COLETTE.

C'eſt ma tante qui le va toujours chercher; & puis quand ils ſont enſemble, il n'y a quaſi qu'elle qui parle. Elle geſticule, elle devient rouge, & Blaiſe eſt comme ça. Il fait une eſpece de moue, & quand il lâche deux ou trois paroles, c'eſt en levant le nez, ou en ſecouant les oreilles. Oh! s'il eſt amoureux, lui, ce n'eſt

pas de ma tante, je vous en réponds.

LE BAILLI.

Cela pourroit étre, & j'ai à vous avertir que la grande folie de votre belle-ſœur eſt de ſe remarier.

DE LORME.

La dévargondée!

LE BAILLI.

La filole a fort bien deviné. C'eſt Blaiſe à qui elle en veut; & ſi, il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment trois, Monſieu le Bailli! Eſt-il poſſible qu'il y ait tant de fous que ça dans le Village? Et qui ſont ces nigauds-là avec votre parmiſſion?

LE BAILLI.

Ce ne ſont point des nigauds. La Meûniere eſt riche; le Concierge du Château, le Valet-de-chambre de Monſieur le Préſident, & le neveu du Curé ont des vues pour elle.

COLETTE.

Oh ! que nenni , mon Parrein : je devine mieux que vous; ce n'eſt point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'eſt pour mes couſines.

LE BAILLI.

Pour vos couſines, qui vous a dit cela ?

COLETTE.

Bon ! qui me l'a dit ! Eſt-ce qu'on me dit quelque choſe ? Ils ſe défient tous de moi, ils ne me diſent rien, mais je ſais tout; il n'y a pas juſqu'à Blaiſe qui eſt amoureux de moi, & qui n'oſeroit me le dire, de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il eſt amoureux de toi ! Comment ſais-tu cela !

COLETTE.

Voyez, que cela eſt difficile à deviner! Je ne l'aime pas, moi, au moins; mais je ne laiſſe pas de lui faire bonne mine pour l'empêcher d'épouſer ma tante. Oh ! s'il faiſoit cette ſottiſe-là, j'en

j'en ferois bien fâchée, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Le garde-moulin feroit amoureux de vous ! Allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaifir. Le voilà qui vient : cachez-vous tous deux derriere ce buiffon, vous entendrez ce qu'il me dira ; je vais lui donner belle ; &, tout nigaud qu'il eft, je le ferai parler, je vous en réponds.

DE LORME.

La jolie enfant, Monfieur le Bailli ! Eft-ce moi qui ai fait ça ?

LE BAILLI.

Voyons, voyons fi elle ne fe trompe point ; cela ne fera pas inutile à de certains deffeins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez-vous donc vîte ; qu'il ne vous voie point ; car c'eft un benêt qui feroit honteux.

SCENE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'EST à moi qu'il en veut assurément, & le nigaud n'approchera point que je ne l'appelle. Holà, Blaise, holà !

BLAISE.

Bon jour, Madame Colette, est-ce que vous voudriais me parler, que vous m'appellez ?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire ?

BLAISE.

Morgué ! nenni ; vous êtes trop moqueuse, queuque sot qui s'y fie ! je creverois plutôt que d'en ouvrir la bouche : à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Hé ! quoi dire ?

BLAISE.

Ce qui m'ameine envars ici. Vous croyez peut-être que c'eſt par haſard que j'y vians, ça n'eſt, pargué! pas: c'eſt tout exprès; & ſi, je n'en fais pas ſemblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien diſſimulé.

BLAISE.

Parguenne! il faut être comme ça. Je ne veux point qu'on ſe gobarge de moi; voyez le biau plaiſir! on ira dire ſon ſecret à une fille, & pis la maſque s'en gauſſera. Nennin, morgué! nennin, il n'en ſera rian, j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurois quelque ſecret à m'apprendre, à moi?

BLAISE.

Hé! oui, morguenne! j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je ſis tout prêt à vous le dire, & drès que je vous vois, vous avez une çartaine meine malicieuſe qui me renfonce la

parole. C'eſt que je ſis timide, voyez-vous; & ſi pourtant, avec les filles, il m'eſt avis qu'il faut de la hardieſſe.

COLETTE.

Aſſurément, raſſûre-toi; va, va, parle.

BLAISE.

Oui; mais ſi ce ſecret-là vous eſt déſagriable..... Il y a des ſecrets qui déplaiſent queuquefois. Votre tante m'a dit le ſian, par exemple : il m'a fâché; ſi le mian va vous faire de même....

COLETTE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ſon ſecret à ma tante?

BLAISE.

Qu'alle eſt amoureuſe de moi.

COLETTE.

Et le tien à toi?

BLAISE.

Que je ſis amoureux de vous : mais vous n'en ſaurais rian que vous ne le deviniais. Je ſens bien ça, je n'aurai jamais l'impertinance de vous le dire.

COLETTE.

Ah! tu feras fort bien de ne m'en, point parler.

BLAISE.

Oh, tatigué ! que je n'ai garde ! vous en feriais de biaux contes !

COLETTE.

Oh ! oui, je t'en réponds.

BLAISE.

Stapandant, je crois que ça me fera tourner la çarvelle.

COLETTE.

Cela feroit fâcheux.

BLAISE.

Oui, voirement; & si vous aviais l'esprit de deviner ça, & la bonté d'en être bien-aise, je ne deviendrais peut-être pas fou, voyez-vous ! Hé ! allons, allons, morguenne ! empêchez-moi de l'être.

COLETTE.

Hé bien ! va, nous verrons, laisse faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet ?

COLETTE.

Oui, oui, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entrevoyez-vous que je crève d'amour, & que c'est vous qui en êtes la cause ?

COLETTE.

Cela me paroît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh, morgué ! je dis vrai, je joue le franc jeu ; & tenez, je ne bois point de vin queuque part où je me treuve, que je ne m'enivre tout bas à votre santé, Madame Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me viant point de pensée d'amour, que ce ne soit pour vous.

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en viant de mariage, c'eſt itou pour vous, Madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien familierement, à ce qu'il me ſemble.

BLAISE.

Parguenne! c'eſt que vous m'enhardiſſez; & quand je ſis une fois enhardi, dame! acoutez, je ne ſis plus honteux: il n'y a qu'à me mettre en train & à me laiſſer faire.



SCENE VI.

LE BAILLI, DE LORME, COLETTE, BLAISE.

LE BAILLI.

Doucement, Monſieur Blaiſe, doucement.

BLAISE.

Hé bian, tatigué ! ne v'là-t-il pas? je n'étions pas ſeuls ; on nous acoutoit, vous m'avez fait jaſer pour me faire piece.

DE LORME.

Comme vous vous échauffez, Monſieur le garde-moulin ! prenez garde.

BLAISE.

Oh ! dame, excuſez, Monſieu de Lorme, la hardieſſe que j'ai la libarté de prendre ; mais comme Madame la Meûniere a en fantaiſie que vous deveniais mon biau-frere, je me ſis fourré dans la mienne, qu'il vaudroit mieux que ce fût mon biau-pere que vous

devenissiais ; ça dépendra de vous, voyez : il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh, palsangué! je vous baise les mains ; il y a de la difficulté des deux côtés, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Hé ! oui, ça est vrai. Je ne veux pas l'un, vous ne v'lez peut-être pas l'autre, vous ; & c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'accord ; mais Madame Colette accommodera tout ça, alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir ?

BLAISE.

Hé, parguenne ! oui. N'est-il pas vrai, Monsieu le Bailli. Il y a comme ça queuquefois des parens bourrus, des brutaux, qui ne voulont pas bailler leurs filles en mariage, & les filles par fois s'y baillont d'alles-mêmes. Comme on n'y entend point de mal, on va le grand chemin ; & de queuque part qu'alles viennent, on ne laisse

pas de les prendre, & le biau-pere eſt biau-pere maugré li, mais ne laiſſe pas de l'étre ; vous comprenez bien, Madame Colette?

DE LORME.

Comment, biau-pere maugré li! Oh, parguenne! j'y boutrons queuque empêchement, Monſieu le Bailli.

LE BAILLI.

Sans emportement, Monſieur de Lorme. Monſieur Blaiſe eſt un bon garçon, un honnête garçon; &, pourvu qu'il nous promette de ne point épouſer la Meûniere.....

BLAISE.

Hé, parguenne! il y a bon moyen de m'en empêcher: qu'on me baille la niece, il eſt bian ſûr que je n'épouſerai point la tante.

LE BAILLI.

Il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire: mais en attendant, promettez-nous.....

BLAISE.

Si je vous le promettrai! je ſommes déjà trois qui nous ſommes baillé parole

de ne vouloir point d'alle, & ſtapendant je faiſons la meine d'en vouloir biaucoup : & voyez comme je joue de malheur ! Monſieu le Bailli, je ſis juſtement ſti-là dont alle veut le plus.

LE BAILLI.

Je le ſais bien.

BLAISE.

Alle vouloit que je fiſſions aujourd'hui des accordailles, & comme je ne veux point d'épouſailles, moi, il m'eſt avis que ces accordailles-là ſeriaint ſuparflues.

DE LORME.

Hé ! oui, voirement.

BLAISE.

Je l'amuſons tous trois du mieux que je pouvons avec des Ménétriers par fois, de petites chanſonnettes par ici, de petits régalemens par ilà : quand je la trouvons trop bonne, je li faiſons querelle ; je devenons bons, quand alle fait la meine, & drès qu'alle ſe radoucit, je li charchons noiſe. Alle nous r'aime comme ça tour-à tour, & tour-à-tour je faiſons ſemblant de la

r'aimer : mais je ne voulons jamais rian conclurre.

LE BAILLI.

Mais à quoi bon ces ſemblants là ?

BLAISE.

A quoi bon, Monſieu le Bailli ? morgué ! les ſemblants ne ſont que pour alle : mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE LORME.

Comment ! du tout de bon !

BLAISE.

Oui ; Monſieu Giſlot en aime l'une, Monſieu de Lépeine eſt amoureux de l'autre, & c'eſt moi qui envars alles manigance tout ça pour eux, ſans que leur mere s'en doute, à condition qu'à la pareille ils maniganceront pour moi envars Colette, ſans que Monſieu de Lorme s'en apperçoive. Oh ! j'avons, morgué ! bian pris nos meſures.

DE LORME.

Oh, oh, parguenne ! v'là qui eſt admirable, Monſieu le Bailli !

BLAISE.

Vous ferez, morgué! les dupes de ça, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je fis le boudeux aujourd'hui, moi, à cauſe qu'alle vouloit des accordailles. Monſieu de Lépeine eſt le régaleux, & Monſieu Giflot fera le jaloux. Dame! voyez-vous! je nous divartiſſons comme des petits Rois. Les jeunes filles qui avont le mot, & qui ſavont que ça ſe fait pour l'amour d'alles, prenont leur part du divartiſſement. La Meûniere qui ne ſait rian de rian, ſe divertit itou tout comme les autres, & par ainſi je ſommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le diſois bian, Monſieu le Bailli; ce ſont, morgué! des noces parpétuelles.

(*On entend une ſymphonie.*)

BLAISE.

Oui, juſtement, ... entendez-vous?

V'là Monſieu de Lépeine qui va leur bailler un plat de ſon métier.

LE BAILLI.

Nous parlerons à loiſir de tout cela, Monſieur de Lorme ; il faut ſe conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envars là-bas, je penſe. Hé, morguenne ! que ne venont-ils envars ici, la place eſt plus belle, & vous trouveriais peut-être ça drôle.

LE BAILLI.

Oui-dà, oui-dà, j'aime à voir qu'on ſe réjouiſſe.

BLAISE.

C'eſt un tas de filles & de garçons habillés tretous comme des Meûniers & des Meûnieres, & Monſieu de Lépeine à leur tête ; & tout ça pour faire voir au monde qu'il ne mépriſe point le moulinage. Oh ! ça eſt bian galant, voyez-vous !

LE BAILLI.

Aſſurément. Allez, ma fillole, allez

vous joindre à ces jeunes filles, & tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon Parrein; & ma Tante auſſi, j'en ſuis ſûre.

BLAISE.

Oh, palſanguenne ! j'en réponds itou, & j'allons vous amener toute la bande joyeuſe.

SCENE VII.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

HÉ bian! Monſieu le Bailli, ne v'là-t-il pas ce que je vous diſois? Dame! voyez-vous! je devine itou auſſi bian que Colette; oh! pour ce qui eſt de ça, je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLI.

Oui, vous avez bon-ſens, bon eſprit,

DE LORME.

La Meûniere bronchera, prenons-y garde ; & , ſi alle bronche une fois , ſes filles & la mienne broncheront itou , peut-être. Car les filles & les femmes , c'eſt comme les moutons , voyez-vous ! drès que l'une a ſauté le foſſé , crac , v'là les autres après ; la Meûniere eſt une ſauteuſe , je vous en avartis.

LE BAILLI.

Il faut examiner la choſe avec attention , pour pouvoir prendre des meſures juſtes.

DE LORME.

C'eſt bian dit.

LE BAILLI.

Obſerver la mere & les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou , Monſieu le Bailli , c'eſt une deſſalée.

LE BAILLI

Laiſſez-moi faire , & ne dites rian à votre belle-ſœur , ſur-tout.

DE LORME.

Que je ne li diſe rian ! j'aurois pourtant bian envie de li laver la tête.

LE BAILLI.

Gardez-vous-en bien, il ne faut pas lui donner ſoupçon qu'on ait deſſein de la contrecarrer.

DE LORME.

Vous avez raiſon, je ne ſonnerai mot.

LE BAILLI.

Voici Colette qui les amene, prenons notre part de leur joie, feignons tous deux d'être fort contens de toutes ces petites parties de plaiſir.

DE LORME.

Oh, tatigué ! ne vous boutez pas en peine. Que je vas faire ſemblant de me divartir !



I. INTERMEDE.

(*Plusieurs Habitants du Village vêtus en Meûniers & en Meûnieres, & conduits par Monsieur de Lépine, viennent, en dansant, prendre sur le Théâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le Divertissement que l'on donne à la Meûniere.*)

M. TOUVENELLE, *vêtu en Meûnier.*

Pour adoucir le long veuvage
De la Meûniere de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce Village;
Et chacun y fait de son mieux,
Pour adoucir le long veuvage
De la Meûniere de ces lieux.

ENTRÉE.

Mademoiselle HORTENSE, *Meûniere.*

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à joli visage,
Et le veuvage a ses appas
Quand on en fait un bon usage.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE, *Meûnier.*

En voyageant avec l'Amour,
Telle aura fait cent fois naufrage,
Qui s'y rembarque au premier jour;
Tant agréable eſt ce voyage.

Celui d'hymen eſt moins charmant;
Et la veuve prudente & ſage
Ne s'expoſe que rarement
Aux périls d'un ſecond orage.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE, *Meûnier.*

Ici l'Amour & ſa mere
Vont, d'un air badin,
De la beauté la plus fiere,
Enflammer le ſein.
Le joli, belle Meûniere,
Le joli Moulin!

Mademoiſelle HORTENSE, *Meûniere.*

Le Dieu de la bonne chere
Fait à tous feſtin;
Chacun s'ivre à ſa maniere,
D'amour ou de vin.
Le joli, &c.

M. TOUVENELLE, *Meûnier.*

Tout le long de la riviere
Chacun par la main
Mene, en chantant, sa Bergere,
Exempt de chagrin.
Le joli, &c.

Mademoiselle MIMY, *Meûniere.*

Là, d'une danse légere,
En blanc escarpin,
Thibaut, avec sa commere,
Foule le sain-foin.
Le joli, &c.

M. TOUVENELLE.

Richesse & grandeur pour plaire
Sont un sûr moyen :
Mais mon cœur charmé préfere
A tout autre bien,
Ton joli, &c.

Je vivrai dans ma chaumiere
Content du destin,
Si j'en puis, pour grâce entiere,
Obtenir enfin,
Ton joli, &c.

(Tous les Acteurs & les Actrices du Divertissement sortent du Théâtre en dansant, comme ils y sont entrés.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, DE LORME, LA MEUNIERE.

DE LORME.

PARGUENNE! la belle-sœur n'a pas tort, Monsieu le Bailli : v'là une bonne petite vie, toujours chanter, danser, boire & manger. Gagne-t-on biaucoup à ce métier-là?

LA MEUNIERE.

On y gagne du bon tems, biau-frere ; n'est-ce pas le meilleur proufit de la vie ?

DE LORME.

Hom, masque !

LE BAILLI.

Monſieur de Lorme!

DE LORME.

Oh! rian, rian: je ſis prudent, vous me l'avez enchargé, & je m'en vais m'en aller de peur de faire queuque ſottiſe. Sans adieu, Monſieu le Bailli. Nous nous revarrons, Madame la Meuniere.

SCENE II.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LA MEUNIERE.

A QUI en a cet animal-là, Monſieu le Bailli? & que veut-il donc dire?

LE BAILLI.

C'eſt un brutal qui n'aime pas qu'on ſe réjouiſſe.

LA MEUNIERE.

L'impartinent! De quoi ſe mêle-t-il? Sont-ce-là ſes affaires? Je veux me

réjouïr, moi, je veux passer le tems, je n'ai rian de mieux à faire.

LE BAILLI.

Vous le passez fort agréablement ; votre maniero de veuvage a son mérite ; &, si j'étois à votre place, je ne me presserois point de me remarier.

LA MEUNIERE.

Oh ! voirement, Monsieu le Bailli, ça est bian aisié à dire ; mais tous ces plaisirs-là, ce n'est que du vent, voyez-vous ! & un mari, c'est du solide.

LE BAILLI.

Il est vrai, vous avez raison, & puisque vous avez pris votre parti, que votre choix est fait......

LA MEUNIERE.

Hom ! ça n'est pas si détarminé que tantôt, Monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Comment donc ?

LA MEUNIERE.

Il m'est avis à l'heure qu'il est, que

Monſieu de Lépeine vaudra mieux que Blaiſe.

LE BAILLI.

Et peut-être demain, Monſieur Giflot vous plaira-t-il mieux que Monſieur de Lépine.

LA MEUNIERE.

Dame ! acoutez, ça ſe pourroit bian. C'eſt mon himeur, voyez-vous ! je ſis un peu changeuſe.

LE BAILLI.

Oui, cela eſt vrai ; & du vivant du défunt, vous étiez tout de même.

LA MEUNIERE.

Ce ſont des inquiétudes qu'on a dans l'eſprit, des inçartitudes ; on ne ſauroit ſe réſoudre.

LE BAILLI.

Dans ces incertitudes-là, mes avis vous ſeroient inutiles ; quand vous aurez pris votre réſolution, je ne manquerai pas de vous conſeiller de la ſuivre. Je vous donne le bon jour, Madame la Meûniere.

LA

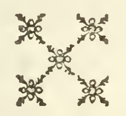
LA MEUNIERE.

Je vous baiſe bian les mains, Monſieu le Bailli.

SCENE III.

LA MEUNIERE, *ſeule.*

JE gouvarne cet homme-là comme je veux; &, queuque mari que je prenne, il le tiandra en bride. Allons, v'là qui eſt fini, ce ſera Monſieu de Lépeine : il s'eſt habillé en Meûnier pour me faire plaiſir, ſti-là : il m'eſt avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le v'là qui revient, c'eſt moi qu'il charche : ce garçon-là ne ſauroit vivre ſans moi.



SCENE IV.

LA MEUNIERE, LÉPINE.

LÉPINE, *à part.*

LA désagréable ſituation que celle où je me trouve !

LA MEUNIERE.

Il ſe plaint de moi. Ces amoureux-là ſe plaignont toujours.

LÉPINE, *à part.*

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte, & de reſſentir tant d'amour !

LA MEUNIERE.

Mais, voirement! il ne ſait ce qu'il dit, an ne le contraint point.

LÉPINE, *à part.*

Il faut pourtant ſavoir à quoi m'en tenir, faire expliquer cette charmante perſonne, & m'en aſſurer la poſſeſſion.

LA MEUNIERE.

Je li fais pardre l'eſprit. Allez, allez, Monſieu de Lépeine, ne vous chagraignez point, vous me poſſéderez.

LÉPINE, *à part.*

La fâcheuſe rencontre!

LA MEUNIERE.

Je vous le promets, je ne m'en dédirai point: Giflot eſt un ſot, Blaiſe un nigaud; c'eſt vous qui aurais la préférence.

LÉPINE.

C'eſt un bonheur que rien ne pourroit égaler, s'il n'étoit point troublé par de certaines réflexions.

LA MEUNIERE.

Queux réflexions, Monſieu de Lépeine; qu'eſt-ce que ça, des réflexions?

LÉPINE.

C'eſt ce qui empoiſonne tous les plaiſirs de la vie.

LA MEUNIERE.

V'là une vilaine drogue, ne vous ſarvez point de ça.

LÉPINE.

On n'en eſt pas le maître. En vous épouſant, par exemple, je me trouverois le plus heureux de tous les hommes, ſi vous n'étiez pas la mere de deux jeunes filles.

LA MEUNIERE.

Comment ! qu'eſt-ce que ça fait, Monſieu de Lépeine ? Hé bian ! oui, je ne les renie pas, je ſis leur mere, on ne vous trompe point, je me baille pour veuve, tredame !

LÉPINE.

Un beau-pere ſe trouvera chargé du ſoin de leur conduite ; elles ſont aimables, elles ſeront aimées : c'eſt une choſe embarraſſante.

LA MEUNIERE.

Ce ſera mon affaire ; le biau-pere n'aura que voir à ça : ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Si vous ſongiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIERE.

Ah, les pourvoir ! Oh ! dans huit ou dix ans je parlerons de ça. J'ai du bian, je ſis jeune, j'en prétends jouïr, & je ne veux pas que des affamés de gendres me faſſent rendre compte.

LEPINE.

Quoi ! ſi quelqu'un ſongeoit à l'une d'elles......

LA MEUNIERE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noyerois celle qui acouteroit ce queuqu'un-là ; & le queuqu'un n'auroit pas biau jeu, je vous en réponds. Ne vous embarraſſez point de ça, laiſſez-moi faire.

LÉPINE.

Votre famille m'eſt trop chere, je ne pourrois me diſpenſer de m'en embarraſſer. Ce ſont ces réflexions qui m'aſſaſſinent ; j'ai fait les miennes, faites les vôtres : tout mon bonheur dépend de vous.



SCENE V.

LA MEUNIERE, *ſeule.*

OH bian ! je ne le ferai pas, Monſieu de Lépeine : je le diſois bian tantôt à Monſieu le Bailli, c'eſt un obſtiné qui a de la protection, & qui me feroit enrager. Il marieroit mes filles en dépit que j'en euſſe ; je me moque de ça, v'là qui eſt tarminé. Monſieu Giflot me conviendra mieux, je m'en vais le prendre.

SCENE VI.

LA MEUNIERE, DE LORME.

DE LORME.

OUI, c'eſt bian fait : v'là qui eſt commode, il n'y a qu'à choiſir, vous êtes à même. Pargué ! Madame la Meûniere, vous êtes une grande bête avec votre eſprit, de ne vous appercevoir pas qu'on ſe gobarge de vous !

LA MEUNIERE.

Comment ! on ſe gobarge de moi ! Que voulez-vous donc dire, Monſieu de Lorme ?

DE LORME.

Tatigué ! ſi Monſieu le Bailli ne m'avoit pas défendu de parler ; mais je voulons vous faire tomber dans le panniau : car ſans ça, morguenne !.....

LA MEUNIERE.

Hé bian ! ſans ça ?

DE LORME.

Sans ça, je vous dirois franchement, que vous êtes une folle.

LA MEUNIERE.

Monſieu de Lorme !....

DE LORME.

Une ſotte, une cruche, une impartinente !

LA MEUNIERE.

Mais, Monſieu de Lorme !....

DE LORME.

Une maſque, avec vote remariage !

que c'eſt vos filles qu'il faut marier, ou bian qu'alles ſe marieront toutes ſeules, je vous en avartis.

LA MEUNIERE.

Elles ſe marieront toutes ſeules! Hé! à qui, s'il vous plaît?

DE LORME.

Parguenne! à qui, on manque bian de ça.

LA MEUNIERE.

Mais encore?

DE LORME.

Oh, tatigué! j'ai promis de ne rian dire: vous en ſerais la dupe, ça ſera biau à votre âge de vous laiſſer attrapper par des jeunes nigauds qui ſe moquont de vous!

LA MEUNIERE.

Qui ſe moquont de moi! Je voudrois bian ſavoir qui ſont ces impartinents-là, Monſieu de Lorme.

DE LORME.

Hé! oui, tatigué! c'eſt-là le hic. Oh! pour ce qui eſt de ça, c'eſt un ſot animal qu'une femme.

LA MEUNIERE.

Il me feroit pardre l'eſprit. A qui en avez-vous donc? qu'eſt-ce que ça ſignifie?

DE LORME.

Eh! rian, rian. Drès que ce qu'on leur dit leur fait plaiſir, alles baillont là-dedans ſi ſottement!.....

LA MEUNIERE.

Ouais!

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne carreſſont la poule que pour attrapper les pouſſins: c'eſt, morgué! bian fait, au bout du compte.

LA MEUNIERE.

Mais que veut dire tout ça? qu'eſt-ce que c'eſt que la poule, les pouſſins, les fins renards?

DE LORME.

Queul eſprit bouché! la poule, c'eſt vous, les pouſſins, prenez que c'eſt vos filles; & Monſieu de Lépeine & Monſieu Giflot, ſont les renards qui

amadouont la poule : mais c'eſt les pouſſins qu'ils voulont prendre.

LA MEUNIERE.

Allez, vous ne ſavez ce que vous dites avec vos viſions.

DE LORME.

Oui, c'eſt bian dit, ce ſont des viſions: comme ça ne vous plaît pas, vous n'en croyez rian; ſi ça vous plaiſoit, vous le croiriais.

LA MEUNIERE.

Mais qui vous a dit ça, biau-frere?

DE LORME.

Vote garde-moulin qui ſe gauſſe itou de vous. Il eſt amoureux de Colette; mais, morguenne! je ne veux non plus de li pour mon gendre, que vous ne voulais des autres pour les vôtres; & ſi pourtant, ils ſe ſont tous trois baillé le mot pour les devenir maugré nous.

LA MEUNIERE.

Oh! pour ce qui eſt de moi, je l'empêcherai bian; & quoique je ne

croye rian de ça, je ne lairrai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce ſont vos affaires. Monſieu le Bailli & moi, voyez-vous! je ne ſerions pas fâchés que vos filles fuſſiant pourvues, & c'eſt juſtement ce qui fait que je ne vous avertiſſons de rian.

LA MEUNIERE.

Fort bian.

DE LORME.

Je ſommes convenus de ça par enſemble, ſi vous aviais queuque doute de la choſe, vous feriais du bruit, du vacarme; il vaut mieux que vous n'en ſachiais rian, ça ſe paſſera plus doucement.

LA MEUNIERE.

Ça ſe paſſera en cas que ça ſoit; ſans adieu, biau-frere.



SCENE VII.

DE LORME, *seul.*

LA v'là, morgué ! toute ahurie, alle ne sait où alle en est ; & si, je ne lui en ai lâché qu'un petit mot en passant : oh, palsanguenne ! sans Monsieu le Bailli, je lui en aurais bian dit davantage. Ah ! te v'là, Colette ! acoute, mon enfant : j'ai queuque chose à te dire.

SCENE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

QUOI, mon pere?

DE LORME.

Tu es gentille, tu as bon esprit, tu devians grande, les filles empiront queuquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh ! je n'empirerai point, moi ; je vous en réponds.

DE LORME.

Ces divartiſſemens du Moulin, ces Ménétriers, ces danſes, ces petites chanſonnettes, tout ce train-là, vois-tu, ne mene à rian de bon : on s'accoquine à ça. Ça divartit, ça amuſe ; des jeunes garçons ſe mêlont là-dedans, ils vous contont des fariboles, an les acoute, & ça accoquine encore plus que tout le reſte. Enfin, bref, tant y a, v'là qui eſt fini ; je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'eſt vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été, mon pere.

DE LORME.

Oui, ça eſt vrai, j'ai eu tort, & je veux avoir raiſon. Quand je t'y envoyois, tu m'obéiſſois en y allant. Je te défends d'y aller, il faut m'obéir en n'y allant pas ; & c'eſt-là le moyen de ne pas empirer.

COLETTE.

Mais ma Tante, mes Coufines, que diront-elles ?

DE LORME.

Oh, parguenne ! alles diront ce qui leur plaira, mais tu feras ce que je veux ; ou...... fuffit, je m'entends bian.

COLETTE.

Vous m'allez faire paffer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais ! .....

COLETTE.

Il eft arrivé dans le Village je ne fais combien de Bohémiens & de Bohémiennes, Monfieur Giflot les doit amener tantôt au Moulin ; ils diront la bonne aventure de tout le monde : vous ferez caufe que je ne faurai pas la mienne, je meurs d'envie de la favoir.

DE LORME.

Hé, fi ! morguenne ! eft-ce qu'il faut s'affier à ce que difont ces gens-là ? Ce font des ignorants. Tians, mon en-

fant, quand j'époufis ta mere, ils lui difirent qu'alle auroit des enfants, & ils me difirent à moi que je n'en aurois point; & fi, j'étions le mari & la femme; queulle apparence! Ce font des fripons qui ne faifont que mentir. Je ne veux point que tu ailles là.

COLETTE.

Hé, je vous prie!

DE LORME.

Morgué! ça n'eft pas bien! Colette, t'es défobéiffante: quand je te défends une chofe....

COLETTE.

Ne me la défendez que demain, mon pere, je vous le demande en grâce.

DE LORME.

Hé bian! v'là qui eft fait; mais à condition d'une chofe, au moins.

COLETTE.

Quelle condition, mon pere?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde-

moulin, & que tu l'envoyeras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui, mon pere? Hélas! le pauvre garçon! qu'eſt-ce qu'il vous a fait?

DE LORME.

Comment ce qu'il ma fait? Il dit qu'il ſera mon gendre maugré moi; ça ne ſauroit arriver que par ton moyen; & le moyen que ça n'arrive pas, c'eſt que vous n'ayez tant ſeulement pas de converſation enſemble.

COLETTE.

Mais, mon pere.....

DE LORME.

Or pour ſti-là il n'y a point de demain, je te le défends morgué! drès aujourd'hui! je ſaurai bian ce qui en ſera. Je te mets la bride ſur le cou, je ne te contrains en rian; mais pour ce qui eſt d'en cas du garde-moulin, il vaudroit autant que tu te fuſſes noyée que de li parler. Je t'en avartis, baille-t-en de garde.

SCENE IX.

COLETTE, *seule.*

OUAIS! qu'eſt-ce que cela veut dire? Pourquoi mon pere me fait-il cette défenſe-là; & pourquoi cette défenſe-là me fâche-t-elle!

SCENE X.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE.

MA chere couſine, ne ſavez-vous point à qui en a ma mere?

COLETTE.

Comment à qui elle en a?

LOUISON.

Elle eſt de la plus mauvaiſe humeur du monde,

COLETTE.

Hé ! depuis quand donc ?

MAROTTE.

Depuis tout-à-l'heure. Je ne l'ai jamais vu ſi grondeuſe ; & ſi, elle ne l'eſt quelquefois pas mal, comme tu ſais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées ?

LOUISON.

Comment querellées ! Il n'a tenu qu'à nous d'ètre battues, elle étoit en bonne diſpoſition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi ?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu, moi, couſine.

LOUISON.

Je ſoupçonne auſſi quelque choſe.

COLETTE.

Hé bien ! que ſoupçonnez-vous ? De quoi te doutes-tu !

MAROTTE.

C'eſt qu'en danſant tantôt ici, Monſieur Giflot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur ! Eſt-ce d'aujourd'hui qu'il te parle ? Ce n'eſt pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oui ; mais en s'en allant il m'a baiſé la main, & je l'ai laiſſé faire par mégarde en ſongeant à autre choſe ; & ma mere l'aura vu, peut-être.

COLETTE.

C'eſt quelque choſe que cela. Et que ſoupçonnes-tu toi ? dis couſine.

LOUISON.

Hé ! mais à-peu-près la même choſe.

COLETTE.

Et tantôt auſſi.....

LOUISON.

Oui, je crois. Monſieur Lépine n'a ceſſé de me faire des mines, & je lui en faiſois auſſi, moi, pour le contre-

faire; on s'accoutume à cela, c'eſt une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines, & ma tante n'eſt pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oui; mais c'eſt que ma jarretiere s'eſt défaite, il a voulu me la rattacher; & moi qui n'aime pas la diſpute.....

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baiſſer...

LOUISON.

Il faut que ma mere ſe ſoit apperçue de cela.

COLETTE.

Oui, cela ſe pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin, couſine, que ce ſoit cela ou autre choſe, elle nous défend à toutes deux, mais avec des menaces épouvantables, de parler jamais ni à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah, ah! voici qui eſt admirable

mon pere vient de me défendre auſſi de parler au garde-moulin, moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaiſe ?

COLETTE.

Oui, vous dis-je; ils ſont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela eſt chagrinant; comment ferons-nous donc ?

MAROTTE.

J'obéirai, mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi auſſi.

COLETTE.

Avant cela je ne ſongeois pas ſeulement que Blaiſe fût au monde; & à préſent je penſe toujours à lui malgré que j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc! je ne me ſoucìois pas non plus de Monſieur Giflot; & de

l'heure qu'il eſt je m'apperçois que je m'en ſoucie.

LOUISON.

Cela eſt admirable ! quand Monſieur de Lépine me parloit, je n'avois quelquefois pas le mot à lui répondre; & maintenant je trouve que j'ai mille choſes à lui dire.

COLETTE.

C'eſt la défenſe qui eſt cauſe de cela, & je vois bien qne tu aimes Monſieur Giflot, toi; & toi, que tu ne hais pas Monſieur de Lépine.

MAROTTE.

Hé! qui te fait croire cela? dis, couſine.

LOUISON.

Sur quoi penſes-tu des choſes comme cela?

COLETTE.

Voyez, que cela eſt difficile à comprendre ! Nous ſommes toutes trois l'une comme l'autre, nous penſons toutes trois la même choſe : je ſens bien de mon côté que c'eſt que j'aime Blaiſe, & je vois bien que du vôtre vous

aimez Monſieur de Lépine & Monſieur Giflot.

LOUISON.

Quoi! tu aimes Blaiſe, ma couſine?

COLETTE.

Oui; mais je ne lui ai jamais dit; & je voudrois bien qu'il le ſût.

MAROTTE.

Je lui dirai ſi tu veux, couſine, pourvu que tu diſes pour moi la même choſe à Monſieur Giflot: on ne t'a pas défendu de parler à celui-là?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaiſe? Il n'y aura pas de mal à tout cela; dis, couſine?

LOUISON.

Non vraiment; cela ſera fort commode, au contraire, & voilà notre marché bientôt fait. Mais Monſieur de Lépine, qui eſt-ce qui lui parlera? j'ai auſſi quelque choſe à lui dire, & je veux, auſſi-bien que ma ſœur, que ce ſoit ſans déſobéir à ma mere.

COLETTE.

Hé bien ! je m'en charge, ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah ! que tu me feras de plaiſir, couſine ! Je n'aurois jamais eu la hardieſſe de lui avouer moi-même une choſe comme celle-là.

MAROTTE.

Monſieur Giflot n'en eût peut-être jamais rien ſu ſans cette occaſion-ci.

COLETTE.

Ni Blaiſe non plus. Voilà d'heureuſes défenſes.

LOUISON.

Mais, comment ferons-nous dans la ſuite ? Car quand on s'aime, c'eſt pour s'épouſer, & ma mere ne me laiſſera jamais épouſer Monſieur de Lépine.

MAROTTE.

Ni à moi, Monſieur Giflot.

COLETTE.

Oh, dame ! je ne les épouſerai pas tous

tous deux pour vous; cela ne ſe peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouſerons pas auſſi Blaiſe, à nous deux, voyez !

COLETTE.

Vraiment non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Hé bien donc ! à quoi tout cela aboutira-t-il ? Il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Si fait, ſi fait; parlons toujours, on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raiſon : il y a des moyens pour tout ; nous ſommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuſes; nous ne manquerons pas d'expédiens.

MAROTTE.

Oh ! j'en trouverai quelqu'un, moi; j'en ſuis ſûre.

LOUISON.

Si j'en manque, ce ne ſera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra ſur-le champ, à moi; j'en réponds. Voici vos deux Amans enſemble.

MAROTTE.

Ils ſont encore en habit de Meûnier.

COLETTE.

C'eſt bon ſigne pour des Meûnieres. Allez-vous-en parler à Blaiſe, & ne négligez pas mon affaire, j'aurai ſoin des vôtres.

SCENE XI.

GIFLOT, MAROTTE, LÉPINE, LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

Vous voyez, charmantes perſonnes, deux Amans outrés de déſeſpoir,

s'ils ne ſont enfin éclaircis de leurs deſtinées.

MAROTTE.

Laiſſez-moi, je vous prie, Monſieur Giflot : ma mere m'a défendu de vous écouter, & de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi ! vous pouvez.....

MAROTTE.

Oh ! ne me ſuivez pas, s'il vous plaît, & ne vous en allez pas ſans parler à Colette.

LÉPINE.

Avez-vous pour moi le même ordre, & l'exécuterez-vous avec autant de régularité ?

LOUISON.

Oh ! pour cela oui ; ma mere m'a auſſi défendu de parler. je ſuis devenue muette.

LÉPINE.

Mais, de grâce, au moins.....

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me queſtionnez point ; mais demeurez ici, au

moins, Colette a quelque chose à vous dire.

SCENE XII.

LÉPINE, GIFLOT, COLETTE.

LÉPINE.

MONSIEUR Giflot?

GIFLOT.

Monsieur de Lépine?

COLETTE.

Voilà deux filles bien obéissantes!

LÉPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personnes du monde?

COLETTE.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela: expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles; nous les adorons, nous ne vivons que pour elles

ſeules, nous ne ſommes occupés que de notre amour.

COLETTE.

Cela eſt bien tendre.

LÉPINE.

C'eſt pour nous approcher d'elles ; & (vous ne l'ignorez pas) pour avoir occaſion de les voir & de leur parler, que nous nous impoſons l'ennuyeuſe contrainte de paroître tous deux amoureux de votre tante.

COLETTE.

Cela eſt tout-à-fait gênant.

GIFLOT.

Et depuis un mois que dure cette contrainte, nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles ſoient ſenſibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela eſt bien cruel ! Vous avez raiſon.

LÉPINE.

Elles ſe plaiſent à nous déſeſpérer.

COLETTE.

Les méchantes couſines que j'ai-là !

Quoi ! aucune d'elles n'a jamais flatté votre amour d'une parole favorable?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent?

LÉPINE.

Non.

COLETTE.

Oh! pour cela, voilà des filles bien dissimulées, & des amoureux bien peu pénétrants.

GIFLOT

Comment?

LÉPINE.

Que dites-vous?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler; & comme je suis bonne, moi, je parle pour elles.

GIFLOT.

Hé! que nous dites-vous encore?

LÉPINE.

Expliquez, charmante Colette....

COLETTE.

Oh! Monſieur de Lépine, expliquez vous-même; ſi vous avez tous deux l'eſprit ſi bouché, vous n'êtes pas ſi amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux couſines nous aiment?

COLETTE.

Non vraiment, je ne vous dis pas cela. Comme vous ſaiſiſſez les choſes! Fi donc! Oh! non, non, elles ne vous aiment pas; mais elles vous eſtiment infiniment, & elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LÉPINE.

Adorable Colette!

GIFLOT.

Il faut que ma reconnoiſſance....

COLETTE.

Oh! doucement, doucement, point de ces compliments-là: ce ſont mes

coufines qui vous eftiment, ce n'eft pas moi qu'il en faut remercier.

LÉPINE.

Hé! ne favez-vous point fur quoi votre tante leur a défendu.....

COLETTE.

Il faut qu'elle fe doute de quelque chofe; mais pour empêcher qu'elle continue de s'en douter, faites femblant tous deux de l'aimer encore plus que de coutume: ne parlez point à mes coufines, ou que ce foit bien finement; ne leur faites point de mines, & me laiffez faire: j'ai dans l'efprit que tout ira bien, & que nous en aurons bonne iffue.

SCENE XIII.

GIFLOT, LÉPINE.

GIFLOT.

VOILA une adroite petite coufine, Monfieur de Lépine.

LÉPINE.

Je n'ai pas mauvaiſe opinion de nos affaires, puiſqu'elle eſt dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix ! taiſons-nous, voici le pere de Colette.

SCENE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

AH, palſangué ! bon. Voici de nos gaillards, je vas les faire jâſer ; je veux ſavoir un peu ce qu'ils avont dans l'âme. Sarviteur, Monſieu Giflot ; votre valet, Monſieu de Lépeine.

GIFLOT.

Je vous donne le bon jour, Monſieur de Lorme.

LÉPINE.

Je vous baiſe les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Hé bian! qu'eſt-ce Meſſieus, comment gouvarnez-vous la joie? Cette petite drôlerie de tantôt étoit aſſez drôle, oui; ça étoit bian trouſſé.

LÉPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverti?

DE LORME.

Comment, divarti! il n'y a pargué! rian de plus divartiſſant que tout ça. Allez, morguenne! c'eſt à faire à vous. Que vous entendez bian ça! Comme vous endormez la Meûniere!

GIFLOT.

Comment, comment donc, Monſieur de Lorme!

DE LORME.

Oh! ce que j'en dis, n'eſt pas que j'en parle; Monſieur le Bailli & moi, je ſerons ravis que vous l'attrapiais.

LÉPINE.

Que nous l'attrapions?

DE LORME.

Alle le mérite bian, voyez-vous ! & ſi, c'eſt une maſque, une folle de vouloir que nan la cajole, & de ne pas voir que nan cajole ſes filles.

GIFLOT.

On les cajole ! Hé ! qui, Monſieur de Lorme ?

DE LORME.

Hé pargué ! vous-mêmes ; & vous faites bian, dà ; il n'y a pas de mal à ça : les filles valont toujours mieux à cajoler que non pas les meres.

LÉPINE.

Il eſt vrai, mais......

DE LORME.

Ça eſt naturel ; & je ſerais itou un fou, moi, ſi je prétendois que nan m'en contît plutôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monſieur de Lorme eſt homme de bon ſens.

DE LORME.

Et vous itou, Monſieu Giflot ; &

Monſieu de Lépine itou; & mes nièces itou ne ſont pas des ſottes; il n'y a que la Meûniere qui eſt une bête.

LÉPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle.

DE LORME.

C'eſt que je n'aime morgué! pas que des veuves ſongiaint à ſe remarier quand alles avont des filles à pourvoir; ça eſt impartinent, voyez-vous!

GIFLOT.

Vous avez raiſon; mais parlez-vous de bonne-foi, Monſieur de Lorme?

DE LORME.

Si je parle de bonne-foi? Je ſis toute bonne-foi, moi. Hé pargué! demandez-li à alle-même, je vians de li faire la honte, & li ai, morgué! dit tout franchement que vous la feriais bailler dans le panniau, que vous vous moquiais d'elle, & que c'étoit ſes filles à qui vous en vouliais: mais tout ça ſans l'avartir de rian, voyez-vous! car Monſieu le Bailli dit qu'il ne faut pas qu'alle le ſache.

LÉPINE.

Hé ! voilà juſtement, Monſieur Giflot, pourquoi elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Alle ne veut pas que ſes filles vous parliont ?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh ! bian, bian ! je ſis leur oncle, & je veux qu'alles vous parliont, moi. Vous êtes de braves gens, d'honnêtes gens, qui vous gobargez de ma belle-ſœur, & qui êtes amoureux de mes nieces. Ces bonnes magnieres-là m'avont gagné l'âme ; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Nous promettez-vous de ſeconder nos deſſeins ?

DE LORME.

Oh, morgué ! je vous le promets, & Monſieu le Bailli veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monſieu le Bailli ?

DE LORME.

Il prétend, morgué ! que vous les épouſiais tout-à-fait, & il tournera ça d'une çartaine magniere...... Enfin, je vians de le quitter ; c'eſt un bian honnête-homme.

LÉPINE.

Mais ne ſavez-vous point à peu-près quelles meſures.....

DE LORME.

Paix, chut : il ne faut pas ébruiter ça. Je voulons vous ſurprendre en convarſation avec ces jeunes filles queuque part là aux environs, quand vous ne ſongerais à rien ; & pis Monſieu le Bailli, qui fait la Juſtice, dit qu'il faudra que vous les épouſiais, ou que vous ſovais pendus ; & v'là pourquoi il eſt bon qu'alles vous parliont, voyez-vous !

GIFLOT.

La Juſtice ne ſe mêlera point de cette

affaire, & il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non ?

LÉPINE.

Non, je vous assûre.

DE LORME.

Tatigué ! que j'ai d'esprit ! Je l'ai dit comme ça à Monsieu le Bailli, & il dit comme ça que, pour ce qui est d'en cas de ça, il sera le tant-mieux ; que, moyennant ça, il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parents & d'amis ; & comme d'amis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amoureux : l'un vaut bian l'autre : & pour les parents, alles n'avont d'autre parenté que moi, je sis toute la famille : ça sera biantôt bâti, comme vous voyez. Oh ! ce Monsieu le Bailli est un habile homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, Monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal

du Bailli pour parvenir à ce bonheur.

DE LORME.

Motus, au moins. Le v'là, je pense; ne lui témoignez rian, il m'a, morgué! bian recommandé de ne vous en rian dire.

SCENE XV.

LE BAILLI, DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

LE BAILLI.

AH, ah! Messieurs, tous deux ensemble! Voilà des rivaux en bonne intelligence. Et le prétendu beau-frere, pour qui se déclare-t-il? Il faut faire la cour au beau-frere.

DE LORME.

Tatigué, queu malin! comme il les cajole!

LÉPINE.

Nous aurons aussi besoin de votre protection, Monsieur, & nous savons

que Madame la Meûniere défere beaucoup à vos ſentiments.

LE BAILLI.

Si elle prenoit de mes conſeils, tout le monde ſeroit content, & elle auſſi, peut-être; mais c'eſt le choix qui l'embarraſſe, & vous la régalez ſi bien tour-à-tour! Comment! Je viens de rencontrer une troupe de Bohémiens & Bohémiennes, qui, par les ordres de Monſieur Giflot, à ce qu'on m'a dit, doivent ici venir dire la bonne aventure à tout le Village, & donner à leur maniere une petite Féte qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela eſt galant, Meſſieurs, & l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce ſont des choſes, Monſieur......

LE BAILLI

Voici Madame la Meûniere qui me cherche, car elle m'a fait dire qu'elle me vouloit parler. Allez, Meſſieurs : faites avancer votre petite maſcarade,

je ne ferai rien contre les intérêts de l'un ni de l'autre.

LÉPINE.

Nous ſommes perſuadés de vos bontés, Monſieur, & nous y mettons toute notre eſpérance.

DE LORME.

Morgué ! je m'en vais itou avec eux, Monſieu le Bailli ; vous allez peut-être dire là queuque choſe, que vous me diriais encore de ne pas dire ; & cela me fait de la peine.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raiſon, Monſieur de Lorme, allez, & avertiſſez votre fille & vos nieces de venir ici : la partie ne feroit pas bonne ſans elles.



SCENE XVI.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LE BAILLI.

JE prends ſoin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puiſſions parler en liberté. Çà, que me voulez-vous dire?

LA MEUNIERE.

Ah! Monſieu le Bailli, je ſis dans de grandes parplexités : mon animal de biau-frere m'a dit des choſes qui me mettont bian de mauvaiſe himeur.

LE BAILLI.

Le ſot! Hé! que vous a-t-il dit, encore?

LA MEUNIERE.

Que vous êtes un fripon, Monſieu le Bailli; qu'on ſe moque de moi, que vous le ſavez bian, que vous en êtes bian-aiſe, & que ce n'eſt pas à moi, que c'eſt à mes filles que ces amoureux faiſont l'amour : ça ſeroit bian déplaiſant, au moins!

LE BAILLI.

C'eſt un marouſle, qui ne ſait ce qu'il dit; je vous ſuis caution du contraire.

LA MEUNIERE.

Si ça étoit vrai, voyez-vous! je crois que j'étranglerois ces deux maſques-là, & les amoureux itou; & ce ſeroit bian fait : n'eſt-ce pas, Monſieu le Bailli?

LE BAILLI.

Cela ſeroit un peu violent : mais il ne ſera pas néceſſaire d'en venir à ces extrémités, & je vous donnerai des expédients pour découvrir la vérité de toutes choſes.

LA MEUNIERE.

Et pour leur faire piece à tous tant qu'ils ſont, en cas que cette vérité-là me ſoit déſagriable; car j'ai de tarribles ſoupçons dans la çarvelle.

LE BAILLI.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclairciſſement, & à y mettre ordre. Voici ces Bohémiens que Monſieur

Giflot vous amene ; ne marquez aucune défiance, entendez-vous ? Nous nous tirerons enſemble à l'écart ; & nous parlerons à fond de cette affaire.

LA MEUNIERE.

Oui, c'eſt bian dit ; mais auparavant je veux me faire dire la bonne aventure : ça ouvre bian l'eſprit ; & , ſuivant ce qu'ils me diront, j'aviſerons enſemble à ce que j'aurai à faire.



II. INTERMEDE.

(Monſieur Giſlot amene une troupe de Bohémiens & Bohémiennes, qui ſe joignent à pluſieurs Payſans & Payſannes du Village, avec qui ils forment une eſpece de Fête, dont ils régalent la Meûniere.)

M. TOUVENELLE, *Bohémien.*

Nous paſſons entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un ſeul moment
Ne peut après, ſans qu'il s'ennuie,
Vivre autrement.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE *continue.*

Nous cherchons la bonne fortune,
En la diſant;
C'eſt notre ſoin le plus preſſant
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque Amant.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

Mademoiselle HORTENSE, *Bohémienne.*

Nous rappellons au ſouvenir
Tout ce qui peut faire bien-aiſe,
Et ne diſons rien qui ne plaiſe
Pour l'avenir.

ENTRÉE.

Nous promettons Amant chéri
A jeune fille, en mariage;
A Veuve laſſe du veuvage,
Nouveau Mari.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure.

Mademoiſelle HORTENSE.

Longue ſouffrance en aimant,
Eſt choſe bien dure;
Mais lorſqu'un heureux Amant
Plaît au premier compliment,

La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Mademoiſelle MIMY.

Voir ſans obſtacle un ami,
Bagatelle pure;
Mais pour un Amant chéri
Tromper tuteur ou mari,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

M. DE LAVOY, *Meûnier.*

Si l'Amour, d'un trait malin,
Vous a fait bleſſure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque bon Garde-Moulin.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

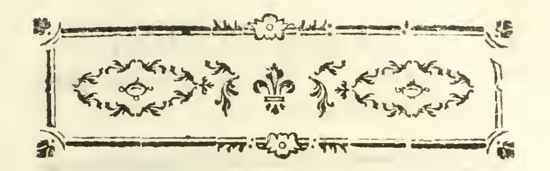
Si l'Amour d'un trait charmant
Vous a fait bleſſure,
Prenez pour ſoulagement
Un gaillard fait comme Armand.
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Mademoiſelle HORTENSE.

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur de murmure.
Eſt-il plus grande douceur,
Que celle que donne au cœur
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Fin du ſecond Acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DE LORME, *seul.*

OH ! v'là, palsangué ! des maximes qui ne valont rian pour de jeunes filles, & ces Bohémiens-là sont des dénicheux de marles, sur ma parole. V'là ce que c'est, Madame la Meûniere, vous aimez la joie, le divartissement; vos filles s'élevont parmi tout ça, alles n'entendont par-ci par-là que des morales d'amour, & vous ne voulez pas qu'alles songiaint au mariage ? Ça est, morgué ! impartinent ; ça est ridicule. Mais il m'est avis que la v'là là-bas qui jase bian d'action avec Monsieu le Bailli, notre belle-sœur la Meûniere. C'est un rusé manœuvre que ce Bailli; & sans que la Meûniere est une obsti-

née criature, il lui feroit faire tout ce qu'il voudroit.

SCENE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

PARGUÉ! vous êtes bian malin, Monſieu de Lorme!

DE LORME.

Hé! en quoi donc malin, Monſieu Blaiſe?

BLAISE.

Morgué! vous défendez à Colette de me parler, alle ne me regarde pas tant ſeulement; & hors deux coups de pied & queuques ſoufflets qu'alle m'a fait l'amitié de me bailler, je n'en ai pas reçu la moindre honnêteté du depis tantôt, voyez-vous!

DE LORME.

Hé! qui vous a dit que je li aie fait cette défenſe-là, Monſieu Blaiſe?

BLAISE.

Hé, pargué ! c'eſt alle-même, Monſieu de Lorme.

DE LORME.

Ah, ah ! alle vous a donc parlé, à ce compte-là.

BLAISE.

Hé ! voirement oui, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parleroit plus, v'là une belle avance ! Hé, morgué ! reparmettez li qu'alle me parle, Monſieur de Lorme.

DE LORME.

Oh, tatigué ! que je m'en garderai bian !

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous ; je vous le promets.

DE LORME.

Pargué ! je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-deſſus, je vous en réponds.

DE LORME.

Vous vous contraindrais, qu'eſt-ce à dire? Oh! bian, bian! il vaut mieux que vous vous contraigniais en ne diſant mot que non pas en parlant.

BLAISE.

Monſieu de Lorme!

DE LORME.

Monſieu Blaiſe!

BLAISE.

Si vous ne voulez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, & les meines par fois diſont bian des choſes.

DE LORME.

Les meines diſont queuque choſe? Je li défendrai itou ce parler-là.

BLAISE.

Mais Monſieu de Lorme.....

DE LORME.

Mais, Monſieu Blaiſe, il n'en ſera, morgué! rian.

BLAISE.

Hé bian ! ſoit, je la varrai tout au moins, alle me varra, vous n'empêcherais pas que je nous regardions, peut-être ?

DE LORME.

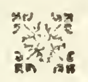
Je ne l'empêcherai pas ?

BLAISE.

Non, voirement ; & comme je nous liſons dans l'œil entre nous autres....

DE LORME.

Si fait, morgué ! je l'empêcherai, & j'enfermerai plutôt Colette que non pas de ſouffrir que nan li liſe dans l'œil. Oh ! je varrons un peu comment vous vous y prendrais pour être mon gendre, maugré que j'en aie. Je vous baiſe bian les mains, Monſieu Blaiſe. Ah, ah, ah.



SCENE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE, *à part.*

PARGUÉ! bon, le v'là juſtement de l'himeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ai envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormentera, la parſécutera, & ça la hâtera de m'aimer; c'eſt ce que je demande. J'ai queuque doutance qu'alle ne me haït pas, & je voudrois bian par queuque moyen que cette doutance-là devenît une çartitude.

LOUISON.

Bon jour, Monſieur Blaiſe.

BLAISE.

Je vous baiſe bian les mains, Mademoiſelle Louiſon.

MAROTTE.

Votre ſervante, Monſieur Blaiſe.

BLAISE.

Votre valet Mademoiſelle Marotte.

LOUISON.

Je croyois que ma couſine Colette étoit avec toi.

BLAISE.

Bon, avec moi? ſon pere li a défendu qu'alle me parlît.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler?

BLAISE.

Oui, voirement.

LOUISON.

Je vous le diſois bien, ma ſœur, qu'elle avoit quelque choſe.

MAROTTE.

Oui, juſtement, c'eſt de ça qu'elle eſt ſi chagrine.

BLAISE.

Alle eſt chagrine de ça, vous le croyez?

MAROTTE.

Si je le crois ? Oh ! je ſuis aſſez dans ſa confidence.......

LOUISON.

Oh ! çà, ma ſœur, vous tairez-vous ? voilà comme vous êtes, vous. Ne pouvez-vous vous empêcher de dire tout ce que vous ſavez ? je n'ai jamais vu de fille ſi babillarde.

BLAISE.

Hé ! laiſſez-la babiller, Mademoiſelle Louiſon ; dites, dites, Mademoiſelle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non, ma ſœur a raiſon, Colette ne veut pas que tu le ſaches.

BLAISE.

Je ferai comme ſi je n'en ſavois rian ; parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire ſemblant de n'en rien ſavoir, il eſt inutile qu'on te le diſe.

BLAISE.

Hé bian ! je ferai queu ſemblant

on voudra : morgué ! dites promptement, je sis sur des épines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon ! Il faut le tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il ? Il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi ?

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoué à nous, mais elle ne t'auroit jamais fait cette confidence-là, à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi ! N'est-ce point pour vous gobarger de moi, que vous me dites-ça !

LOUISON.

Non, nous te disons vrai ; mais où cet amour-là vous menera-t-il?

BLAISE.

Comment, où il nous menera? Tatigué! qu'il nous menera loin! alle n'a qu'à vouloir tant ſeulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne conſentira jamais que tu l'épouſes.

BLAISE.

Oh, palſangué! je l'épouſerai bian ſans li; je ne ſis, morgué! pas ſi nigaud que je le paroîs; & partant que vous me diſiais vrai, & que Colette avec queuque douzaine de filles du village, & autant de jeunes garçons qui avont fait parti pour aller à un certain Pélerinage......

LOUISON.

Comment, quel Pélerinage?

BLAISE.

Ils appellont cela le Pélerinage d'amour; c'eſt, diſont-ils, queuque part du côté de Paris. Les filles y allont pour ſe marier avec les garçons, les garçons pour ſe marier avec les filles: oh! c'eſt une belle imagination! Il y

à tant de Pélerins, tant de Pélerines!

MAROTTE.

Mais, vraiment, Blaiſe, ce ſont des enlevemens que ces Pélerinages-là!

BLAISE.

Fi donc, des enlevemens! ce ne ſont que des voyages, & des voyages qui faiſont, morgué! bian les parſonnes. Avant qu'on parte, les parens faiſont toujours queuques difficultés; drès qu'on eſt de retour, ils convenont de tout à belles baiſe-mains pour éviter noiſe, & comme ça le pélerinage ne manque point ſon effet: c'eſt une petite marveille.

LOUISON.

Si ce Pélerinage-là pouvoit faire changer d'humeur à ma mere, qui dit qu'elle ne veut pas nous marier....

BLAISE.

Acoutez, il ne feroit pas mal de la convartir un peu ſur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voyager, moi; & ſi Colette ſe faiſoit Pélerine.....

BLAISE.

Pargué ! pourquoi non ? La voici, je vais lui propofer, s'il eſt vrai qu'alle m'aime. .....

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas, à cauſe de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la perſuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Oui, je vous en réponds, laiſſez-nous faire.

BLAISE.

Oh bian ! faites donc, je m'en vais m'aboucher avec queuques Pélerins, & préparer tous les affutiaux & les brimborions du Pélerinage.



SCENE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

COMMENT donc, Blaiſe s'en va dès qu'il me voit? Ce n'eſt pas qu'il boude, dites, Couſine?

MAROTTE.

Lui, bouder! Au contraire, il eſt de la meilleure humeur du monde; & c'eſt nous qui lui avons dit de ne te pas parler, à cauſe de ton pere qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'eſt pas la peine de lui déſobéir dans des bagatelles comme cela, dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raiſon.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour

quelque bonne occaſion, qui mene à quelque choſe.

COLETTE.

Oui, cela eſt vrai. A-t-il été bien-aiſe, couſines, de ce que vous lui avez dit?

LOUISON.

Il en eſt tout tranſporté. Monſieur de Lépine étoit-il de même, quand il a ſu?......

COLETTE.

Je n'ai jamais vu perſonne ſi ravi.

MAROTTE.

Quoi! Monſieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage?

COLETTE.

Davantage? Non, cela ne ſe peut pas; mais c'étoit tout de même. Allez, je vous réponds d'eux, répondez-moi de Blaiſe.

LOUISON.

Tout cela eſt le plus beau du monde; mais que nous ſervira-t-il de les aimer, & d'en être aimées?

COLETTE.

Dame ! je ne ſais.

MAROTTE.

Tu diſois tantôt que nous ne manquerions pas d'expédients.

COLETTE.

Oui, mais j'ai l'eſprit bouché, je ne ſais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'eſt auſſi.

MAROTTE.

Ma mere & mon oncle ne conſentiront jamais à ces mariages.

COLETTE.

Oh ! je ne crois pas, il faudroit de fortes raiſons pour les y réſoudre.

LOUISON.

Si le Pélerinage de Blaiſe pouvoit produire ces fortes raiſons-là, ma ſœur ?

MAROTTE.

Oui, les Pélerinages ſont bons à bien des choſes.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Pélerinage de Blaiſe ?

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne ſais combien de filles & de garçons du Village.

COLETTE.

Comment ! Blaiſe s'en va ? Il me quitte, ma couſine ?

MAROTTE.

Non, il ne te quitte point ; au contraire, il dit que le Pélerinage en vaudroit beaucoup mieux, ſi vous vouliez le faire enſemble.

COLETTE.

Moi, m'en aller avec un homme !

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le perſuader.

COLETTE.

Vous ne me le perſuaderez point. Voyez le beau conſeil !

MAROTTE.

Comment! le beau conſeil! Je lui ai répondu que tu le ſuivrois, moi.

COLETTE.

Mais cela eſt fort impertinent, fort ridicule, & vous me feriez paſſer.....

LOUISON.

Ne te fâche point, couſine; il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE.

Le bel eſprit! donner comme ça des paroles, m'engager malgré moi dans des démarches...... Quand eſt-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dès aujourd'hui, peut-être.

COLETTE.

Dès aujourd'hui! Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je ſuis dans une colere..... Oh! je vous le revaudrai, vous me le paierez, & je m'en vengerai.

LOUISON.

Hé bien ! là, venge-toi, & ne fais point tant de bruit ; tu n'as qu'à en dire autant à Monſieur de Lépine, cela eſt bien difficile !

MAROTTE.

A Monſieur de Lépine ? & à Monſieur Giflot auſſi.

COLETTE.

Fort bien, vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois, je le vois bien.

MAROTTE.

Oh ! pour cela oui, j'ai plus de cœur que toi ; & ſi l'on ſe mêloit pour moi de quelque affaire, on n'en auroit pas le démenti, je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaiſir, & on en a le déſagrément, voyez !

COLETTE.

Mais vraiment, vous n'y ſongez pas. Aller en pélerinage comme cela, c'eſt ſe faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout : je le croyois d'abord ; mais Blaiſe nous dit que ce n'eſt qu'un voyage.

COLETTE.

Oui, un voyage avec des garçons!

LOUISON.

Hé ! non, les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais tout revient au même, on ſe retrouve.

MAROTTE.

Hé ! vraiment oui, il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes couſines, voilà un ſot voyage, vous avez beau dire.

MAROTTE.

Un ſot voyage! Preſque tout le village le fait : eſt-ce que tout le village voudroit faire une ſottiſe ?

LOUISON.

C'eſt en tout bien & en tout honneur,

à bonne intention ce qu'on en fait; & ne ferons-nous pas bien-aifes, au retour, qu'il n'y ait plus de difficultés à nos mariages?

COLETTE.

Oui, ça feroit bien, fi ça étoit comme ça; mais......

LOUISON.

Blaife dit que ça n'a jamais manqué, laiffe-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taifons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en, & me laiffez ici, je veux lui parler avant que de me réfoudre.

LOUISON.

Ne vas pas lui rien dire du Pélerinage, au moins.

COLETTE.

Non, non, ne craignez rien, & allez m'attendre au bord de l'eau, fous la grande fauffaie.



SCENE V.

COLETTE, DE LORME.

DE LORME.

AH, ah! les cousines s'enfuyont; je crois, Dieu me pardonne, qu'alles avont peur de moi; c'est que je sais de leurs petites fredaines, voyez-vous! mais stapendant je ne leu veux point de mal, & la belle-sœur est une bonne-femme, qui mérite bian ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment, mon Pere?

DE LORME.

Et rian, rian; c'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je crois pourtant qu'elles seroient bien-aise d'être mariées.

DE LORME.

Elles avont raison; mais leur mere

eſt une goulue qui veut tout pour elle.

COLETTE.

Oh ! elle a beau vouloir, elle n'aura perſonne.

DE LORME.

C'eſt une bourrue, une capricieuſe, qui ne veut tant ſeulement pas que ces pauvres filles jaſiaient un tantinet avec leux amoureux.

COLETTE.

Cela eſt bien dur, n'eſt-ce pas?

DE LORME.

Hé ! fi, morgué ! c'eſt une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon pere, je n'ai pas parlé à Blaiſe depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bian fait. Ce n'eſt pas de même ; j'ai raiſon, moi, vois-tu ! & ce que j'en fais n'eſt pas que je veuille épouſer Blaiſe ; mais ta tante, alle eſt amoureuſe des amoureux qu'a-

vont ſes filles, & c'eſt pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh! vraiment, vraiment! ces gourmanderies-là vont être cauſe de quelque choſe de beau.

DE LORME.

Comment?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un Pélerinage, pour tâcher de rendre ma tante raiſonnable.

DE LORME.

Un Pélerinage! Alles faiſont fort bian.

COLETTE.

Oui; mais vous ne ſavez pas qu'elles ne ſont pas toutes ſeules, & qu'il y a des Pélerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon! tant mieux; c'eſt bian aviſé de prendre compagnie, alles ne s'ennuieront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh! vraiment non, c'eſt Monſieur

Giflot & Monfieur de Lépine qui font auffi ce Pélerinage-là.

DE LORME.

Tatigué ! que ça va bian ! v'là ce que je demandons.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font bien ?

DE LORME.

Comment bian ! alles faifont à marveille ; & je n'en vourois pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voyez un peu comme on fe trompe ! Je leur voulois confeiller, moi, de n'en rien faire.

DE LORME.

Garde-t-en bian voirement ; il faut les encourager à ça au contraire.

COLETTE.

Oh ! ce n'eft pas le courage qui leur manque ; & elles difent que, quand elles reviendront, il n'y aura plus de difficultés à leurs mariages.

DE

DE LORME.

Oh ! pour ce qui eſt de ça , non : Monſieu le Bailli & moi je les ferons faire : ces mariages-là ſe faiſont d'eux-mêmes , il y a des regles pour ça ; ça va tout ſeul.

COLETTE.

Vous leur conſeillez donc de partir, mon Pere ?

DE LORME.

Oui , palſangué ! je leur conſeille.

COLETTE.

Que ces bons conſeils-là leur feront plaiſir !

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante ! c'eſt ce qui m'en plaît le plus. Alle m'en veut itou ; mais, morgué ! je m'en gauſſe.

COLETTE.

Elle vous en veut auſſi ? Je vais porter vos conſeils à mes couſines , (*bas*) & demander pour moi ceux de ma tante.

SCENE VI.

DE LORME, *ſeul.*

AVEC tout ça, voyez ce que c'eſt que de bailler aux filles bon exemple, comme j'en baille à Colette, moi! Je ne ſis point libartin, je la tiens de court, je vous la ſarmone; auſſi ça eſt-il d'une douceur, d'une ſimplicité! ça ne me ſera point de fraſque. Mais la Meûniere...... Oh, palſangué! Monſieu le Bailli, j'avons le bon bout de note côté, ne vous boutez pas en peine.

SCENE VII.

LE BAILLI, DE LORME.

LE BAILLI.

QUOI? qu'eſt-ce? qu'eſt-il arrivé depuis peu?

DE LORME.

Les mariages que je ſouhaitons ſont, morgué ! faits ; preſqu'autant vaut.

LE BAILLI.

De quelle maniere ?

DE LORME.

Oh, palſanguenne ! parſonne ne pourra dire non ; pas même la Meûniere......

LE BAILLI.

Ce ne ſera peut-être pas la plus rétive. Hé bien ?

DE LORME.

Monſieu de Lépeine & Monſieu Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLI.

Comment ?

DE LORME.

Ils emmeneront les nieces en Pélerinage.

LE BAILLI.

En Pélerinage ! qui vous a dit cela ?

DE LORME.

Pargué ! Colette alle-même, à qui j'ai recommandé qu'alle les faisît partir tout au plus vîte. C'eſt bian fait, n'eſt-ce pas ?

LE BAILLI.

Il n'y pas grand danger qu'elles partent ; mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh ! je les rattraperons facilement, & puis autant de marié ou de pendu, n'eſt-ce pas ? V'là, morgué ! bian pourvoir des filles.

LE BAILLI.

Je me ſuis aviſé fort à propos de répandre quelques eſpions dans le Village, qui me rendront compte de tout ce qui ſe paſſera.

DE LORME.

Oh, palſangué ! je m'en fierai mieux à moi qu'à parſonne, & je m'en vais les eſpionner moi-même ; oh ! je vous en vianrai biantôt dire des nouvelles.



SCENE VIII.

LE BAILLI, *seul.*

QU'IL y a d'union dans de certaines familles ! Voilà un beau frere qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la Meûniere, & l'autre est bien femme à le lui rendre.

SCENE IX.

LA MEUNIERE, LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

V'LA qui est tarminé, Monsieu le Bailli ; j'ai pris mon parti : je ne compte plus sur Blaise, c'est un parside ; & au cas que Monsieu de Lépeine & Monsieu Gislot me manquiont itou....

LE BAILLI.

Je ne vous conseille pas de faire de grands fonds sur eux.

LA MEUNIERE

Que le monde eſt malin ! Ce vilain Blaiſe que je croyois ſi nigaud, Monſieu le Bailli.....

LE BAILLI.

Hé bien ?

LA MEUNIERE.

Il a eu l'eſprit d'enrôler Colette ; les voilà qui s'en allont enſemble en Pélerinage.

LE BAILLI.

Ils s'en vont enſemble ! En êtes-vous bien ſûre ?

LA MEUNIERE.

Si j'en ſis ſûre ! C'eſt Colette elle-même qui me l'a dit. Elle m'eſt venu demander mon avis là-deſſus ; & vous jugez bian que je li ai conſeillé qu'alle s'en allît ; & tout ça pour faire plaiſir au biau-frere, car je nous aimons tant ! .....



SCENE X.

DE LORME, LE BAILLI, LA MEUNIERE.

DE LORME.

Hé, tatigué ! Madame la Meûniere, à quoi vous amusez-vous donc ? N'allez-vous pas dire adieu à vos filles ?

LA MEUNIERE.

Adieu à mes filles ? Allez, Monsieu de Lorme, allez-vous-en prendre congé de la vôtre, & ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne sais, morguenne ! pas à queu Pélerinage alles s'en allont ; mais alles sont drôlement équipées pour le voyage.

LA MEUNIERE.

Allez, vous êtes fou, Monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oui, je fis fou, & votre Garde-moulin eſt bian honnête! C'eſt li qui les conduit par le chemin, mais alles trouveront queuques autres Pélerins ſur la route.

LA MEUNIERE.

Hom! l'eſprit bouché! Allez, mon bon ami, ce ne ſont pas mes filles que Blaiſe conduit, c'eſt la vôtre; il n'en emmene qu'une.

DE LORME.

La mienne! il eſt, morgué! bon là! oh! je ſais bian ce que j'en dis, j'en ai vu deux.

LA MEUNIERE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que le mal vous tient; vous êtes accoutumé à voir double.

DE LORME.

Madame la Meûniere!



SCENE XI.

MATHURINE, LE BAILLI, LA MEUNIERE, DE LORME.

MATHURINE.

AH ! voirement, Monſieu, voici bien du tintamarre.

LE BAILLI.

Comment, Mathurine, qu'eſt-ce qu'il y a ?

MATHURINE.

Toutes les filles & les garçons ſe ſont baillé le mot pour déſarter le Village. Ils ſe ſont habillés comme des maſcarades, & ils diſont comme ça qu'ils s'en allont en Pélerinage, pour celle fin d'être mariés enſemble.

LE BAILLI.

Mais vraiment, c'eſt une gageure ; je penſe.

MATHURINE.

Monſieu le Curé eſt ſurvenu, qui

dit qu'il les mariera bian tretous, qu'il ne faut point de Pélerinage pour ça, & qu'il ne prétend point qu'ils se mariont autre part ; mais eux ils voulont toujours partir : venez-vous en tâcher d'y bouter ordre.

DE LORME.

Morgué ! Monsieu le Bailli, c'est une rage que ça.

MATHURINE.

Hé ! voirement oui, c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à votre petite Colette qui emmene deux garçons pour elle toute seule, Monsieu Gislot & Monsieu de Lépeine.

DE LORME.

Monsieu Gislot & Monsieu de Lépeine ! queu conte !

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça ; & v'là, je crois, toute la bande qui viant vars ici, les plus pressés allont devant les autres. Hé bian ! est-ce un conte ? Tenez, voyez vous-mêmes.

DE LORME.

Hé, pargué! non, c'eſt elle-même.

LE BAILLI.

Et les deux Pélerins qui la ſuivent de près....

LA MEUNIERE.

Qu'eſt-ce que tout ça veut dire?

SCENE DERNIERE.

LE BAILLI, LA MEUNIERE, DE LORME, COLETTE, GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

HÉ! parle donc. Hé! fille, comme te v'là faite! Eſt-ce que t'es itou une voyageuſe?

COLETTE.

Mon Pere.....

DE LORME.

Hé bian! mon Pere? Tenez, Mon-

ſieu le Bailli, alle me demande des conſeils pour ſes couſines, & la maſque les prend pour elle. Queulle trahiſon !

COLETTE.

Il n'y a point de trahiſon là dedans. Mes couſines ont profité de vos conſeils ; & moi j'ai ſuivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Hé ! pourquoi donc ces deux Meſſieux que tu dis qui ſont amoureux d'elles ?

COLETTE.

Hé ! oui, juſtement, c'eſt pour elles que je les emmene, & elles emmenent Blaiſe pour moi ; nous nous ſommes partagés comme cela pour éviter la médiſance.

DE LORME.

Hé ! oui : mais...... Tatigué ! que d'eſprit, Monſieu le Bailli ! V'là une jolie petite criature !

LE BAILLI.

Oui vraiment. Que dites-vous à ça, Madame la Meûniere ?

LA MEUNIERE.

Que voulez-vous que je vous dise ? je sis toute ébaubie.

LE BAILLI.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en vouloit.

LA MEUNIERE.

Hé ! voirement oui, je le vois bian ; je ne le vois que trop.

LE BAILLI.

Après un éclat comme celui-ci, le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est, en cas que ces Messieurs veuillent les épouser sans dot, de consentir à ces mariages tout au plus vîte.

LÉPINE.

Oh ! de tout mon cœur ; je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus ; c'est tout ce que je souhaite.

LA MEUNIERE.

A ces conditions-là je le veux bian itou ; j'en ſerai défaite.

COLETTE.

Si mon Pere vouloit auſſi, Monſieur le Bailli, Blaiſe me prendroit de même.

DE LORME.

Je ne débourſerai rian pour ça ? Hé bian ! v'là qui eſt fait. Je veux tout ce qu'alle veut ; alle eſt trop gentille. Vous reſterais donc veuve à votre corps défendant, Madame la Meûniere ?

LA MEUNIERE.

Moi reſter veuve !

LE BAILLI.

Il faudra prendre le Concierge ; c'eſt le portrait du défunt.

LA MEUNIERE.

Prendre ſti-là ! je creverois plutôt il y a trop de reſſemblance.

LE BAILLI.

Hé bien ! je ne lui reſſemble point,

moi. Vous, vous êtes riche & ſans famille. Voulez-vous me prendre ?

LA MEUNIERE.

Vous prendre, vous ? Vous feriais-vous Meûnier, Monſieu le Bailli ?

LE BAILLI.

Pour me faire Meûnier, non : mais je vous ferai Baillive.

LA MEUNIERE.

Hé ! bian, Baillive, ſoit ; vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué ! que ça me plaît ! V'là tout le monde pourvu. N'y a-t-il point queuque fille ici (biau & bian tourné comme je ſis) qui me voulît faire itou queuque choſe ?

LE BAILLI.

Oui, j'ai votre fait, Monſieur de Lorme.

DE LORME.

Bon ! tant mieux. Allons, que les Pélerins & Pélerines viennent ſe réjouïr de nos mariages. Il faut qu'ils

ſoyaient tretous de nos noces : &, morgué ! vive les Pélerinages ! ſans ſti-ci je ne ſerions pas ſi bian d'accord que je le ſommes.

Fin du troiſieme & dernier Acte.



III. INTERMEDE.

(Les garçons & les filles du Village vétus en Pélerins & en Pélerines, se disposent à faire voyage au Temple de l'Amour.)

M. TOUVENELLE, *Pélerin.*

AU Temple du fils de Vénus,
Chacun fait son Pélerinage;
La Cour, la Ville & le Village,
Y sont également reçus.
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toujours les mieux venus.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

L'Amour, ce petit Dieu malin,
Met tout en usage pour plaire;
Il a régalé la Meûniere,
Pour s'asservir tout le Moulin.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

Quand j'ai quelque amoureux dessein,
Je sonde d'abord la cuisine;

Et pour attraper ma voisine,
Je fais grand'chere à mon voisin.

ENTRÉE.

Mademoiselle HORTENSE, *Pélerine.*

Venez dans l'Isle de Cythere
En Pélerinage avec nous.
Jeune fille n'en revient guere
Ou sans Amant, ou sans Époux;
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusemens les plus doux.

M. TOUVENELLE.

Pour s'engager dans ce voyage,
Il ne faut point tant de façon.
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour & mon bourdon;
Et pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette ou Louison.

Mademoiselle HORTENSE.

Nous irions ensemble à la Chine,
Sans avoir écu ni denier;
Jeune & gentille Pélerine
Porte toujours de quoi payer:
L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Bacchus est le Sommelier.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Nos Pélerins ont bonne mine:

Que de gentilles Pélerines !
Mais, à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles Pélerines
L'Amour aſſemble ſous ſes loix !

Mademoiſelle MIMY, *Pélerine.*

Mais, à ce que dit Mathurine,
Que de gentilles Pélerines !
La choſe vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.
Que de gentilles Pélerines
L'Amour aſſemble ſous ſes loix !

Mademoiſelle HORTENSE.

La choſe vaut qu'on l'examine,
Que de gentilles Pélerines !
Il ne faut eſprit ni doctrine
Pour apprendre à faire un bon choix.
Que de gentilles Pélerines
L'Amour aſſemble ſous ſes loix !

M. TOUVENELLE.

Il ne faut eſprit ni doctrine,
Que de gentilles Pélerines !
Et ſouvent telle eſt la plus fine,
Qui s'y trompe le plus de fois.
Que de gentilles Pélerines
L'Amour aſſemble ſous ſes loix !

Mademoiſelle MIMY.

Et ſouvent telle eſt la plus fine :
Que de gentilles Pélerines !
Si mon premier choix me chagrine

Quitte à troquer au bout du mois.
Que de gentilles Pélerines
L'Amour assemble sous ses loix!

Mademoiselle HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine,
Que de gentilles Pélerines!
J'imiterai notre voisine;
Elle en prend bon nombre à la fois.
Que de gentilles Pélerines
L'Amour assemble sous ses loix!

Fin du dernier Intermede.

COLIN-MAILLARD,

COMÉDIE;

Repréſentée pour la premiere fois
le 28 Octobre 1701.

ACTEURS.

M. ROBINOT, Tuteur d'Angélique.

Madame BRILLARD, Tante de M. Robinot.

ANGÉLIQUE.

CLAUDINE, ſiancée à Mathurin.

MATHURIN, Jardinier de M. Robinot.

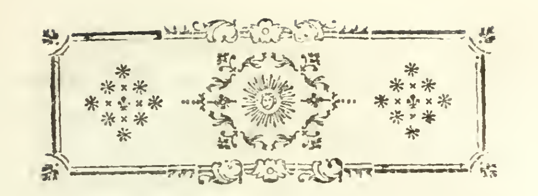
ERASTE, Amant d'Angélique.

LÉPINE, Valet d'Eraſte.

LE BAILLI, Couſin de M. Robinot

Violons, Payſans & Payſannes:

La Scene eſt à Andréſy.



COLIN-MAILLARD,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. ROBINOT, MATHURIN.

MATHURIN.

TATIGUÉ! Monſieu, vous devenez une marchandiſe bian rare! on ne ſauroit jouïr de vous, vous arrivez le ſoir à votre maiſon, & vous repartez drès le lendemain.

M. ROBINOT.

Je reviendrai ce ſoir, mon enfant: je ne vais qu'à deux lieues d'ici, conſulter un peu le Bailli de Pontoiſe, mon parent & mon ami, ſur une petite af-

faire dans laquelle tu me feras auſſi beſoin.

MATHURIN.

Acoutez, ſi c'eſt pour faire du mal à queuqu'un, quoique je ne ſoyons pas Bailli, j'ons pour le moins autant de malice.

M. ROBINOT.

Je n'en doute pas.

MATHURIN.

Vous reſterez ici queuque tems de ce voyage, peut-être? Je crois, Guieu me pardonne, qu'ous n'y avez pas bouté le pied depis que notre minagere Thomaſſe, & Madame Robinot ſont trépaſſées?

M. ROBINOT.

Non, Mathurin. Cette mort m'a laiſſé tant d'affaires....

MATHURIN.

La brave femme que c'étoit que vote défunte! on ne s'ennuyoit pas avec elle. Oh pour ça oui; c'étoit un vrai boute-en-train. Je voudrois qu'ous l'euſſiais vue, quand alle étoit ici aveuc ſes bons amis, qui étiont auſſi les vô-

tres,

tres, dà; car i beuviont tant à votre ſanté.... Ma défunte à moi, qui étoit une maleigne bête, diſoit comme ça que ce n'étoit pas par amiquié qu'ils y beuviont, qu'ils ſe gobargiont de vous, qu'ils s'en moquiont: mais mon opignion, à moi, c'eſt qu'ils y alliont tout à la franquette; & une marque qu'ils n'y entendiont point de fineſſe, c'eſt qu'ils n'y beuviont jamais qu'ils ne fuſſiont ſouls.

M. ROBINOT.

Ne parlons point de cela. Vois-tu! ce qui eſt paſſé eſt paſſé, mon pauvre Mathurin. La mort efface tout, & je ne prends ſur mon compte que le préſent: du reſte, je ſuis un bon humain, qui aime la paix & la tranquillité, & j'ai toujours regardé une femme, moi, comme un mal néceſſaire, comme une de ces choſes dont on ne ſauroit ſe paſſer dans la vie, & qu'il faut prendre bonnes ou mauvaiſes.

MATHURIN.

Morgué, que c'eſt bian dit! Cette Mademoiſelle Angélique, que vous avez amenée aveuc vous de Paris, Monſieu,

n'eſt-ce point queuque mal néceſſaire que vous auriais envie de prendre ?

M. ROBINOT.

Cette jeune enfant qui eſt là-dedans auprès de ma tante, eſt-ce que tu ne l'avois pas encore vue ? (Ah ! non, à propos ; elle étoit au Couvent.) Oh bien ! cette aimable perſonne eſt ſous ma tutelle, mon cher Mathurin ; & de ſon tuteur je vais devenir ſon mari. Mais dis-moi un peu, toi, cette jeune payſanne avec laquelle je t'ai ſurpris tantôt cauſant dans la grange ; hé ! plaît-il ?

MATHURIN.

Claudeine, Monſieu ?

M. ROBINOT.

Claudine ſoit.

MATHURIN.

C'eſt un mal néceſſaire que je me baille itou, Monſieu Robinot.

M. ROBINOT.

Oui-dà !

MATHURIN.

Oh parguenne ! ce n'eſt plus un ſe-

cret, je sommes déja promis l'un à l'autre, & j'avons fait des façons de fiançailles. Ça se rencontre à marveille; & il m'est avis qu'il est bian juste, quand vous nous baillez une Maitresse, que je vous baillons itou une Jardiniere.

M. ROBINOT.

Oui, tu as raison, & je suis ravi que cela se rencontre ainsi; ce sera une compagnie pour Angélique. Comme elles sont de même âge, elles joueront ensemble à mille petits jeux, dont il faut quelquefois occuper ces jeunes personnes-là, afin de les distraire d'autres choses.

MATHURIN.

Oh morguenne oui! il faut de l'occupation à la Jeunesse.

M. ROBINOT.

Croirois-tu bien, tout barbon que je suis, que je passe quelquefois des heures entieres, avec mon petit domestique, à joüer à Colin-Maillard avee elle? Cela la divertit, cela la divertit; sur-tout lorsque je fais Colin-Maillard, moi; elle saute, elle rit, elle gambade,

elle eſt dans une joie qui n'eſt pas concevable.

MATHURIN.

Je le crois morgué! bian. Les filles & les femmes ne ſont jamais plus aiſes que quand leurs tuteurs ou leurs maris faiſont les Colin-Maillards avec elles ; & je crois que c'eſt pour ça, guieu me pardonne, que ma défunte, à moi, m'affectionnoit tant. Stapendant je n'aimois pas trop ce jeû-là, voyez-vous! & me ſouviant d'un jour que, par complaiſance pour le vieux Signeur de notre Village, alle, li & moi, avec une demi-douzaine d'autres, j'y jouïons tretous par enſemble : je n'avois, morgué! pourtant pas les yeux ſi bian bouchés, que je ne viſſe venir le jeune Lucas, qui ſe gliſſit tout bellement aux environs de ma femme, & qui eut la hardieſſe de li prendre la main.

M. ROBINOT.

Hé bien?

MATHURIN.

Hé bian, morgué! je li pris la ſienne, & je vous li bailli un tour de poignet. Tout biau, li dis-je, Monſieu Lucas :

ce n'eſt pas pour vous que je jouons à ce jeu-là ; vous n'en êtes pas, retirez-vous d'ici.

M. ROBINOT.

Fort bien.

MATHURIN.

Oh, tatigué ! je n'entends point de raillerie, & Colin-Maillard n'eſt pas ſait pour tout le monde ; n'eſt-ce pas ?

M. ROBINOT.

Oui, il faut prendre garde avec qui l'on y joue, & ne ſe pas laiſſer attraper.

MATHURIN.

N'eſt-il pas vrai ? Quand ſe fera le mariage ? Claudeine & moi, j'aurons affaire à Paris ce jour-là, je vous en avartis.

M. ROBINOT.

Tu n'auras pas la peine de venir ſi loin. J'ai choiſi ma maiſon de campagne, comme plus convenable à mon deſſein, & tu ne me vois à Andréſy que pour cela.

MATHURIN.

Tatigué ! que cela me viant bian ! Acoutez, Monsieu, si vous m'en croyez, je ne ferons qu'une noce de toutes les deux ; & comme la mienne est la plus chétive, alle ira par-dessus le marché ; ce sera autant d'épargné.

M. ROBINOT.

Oh ! non, mon enfant ; je ne ferai point de noce, je crains trop l'éclat.

MATHURIN.

Un mariage sans noce, Monsieur ! Queulle vargogne ! Queu dévergondage ! Hé ! mais, v'là toutes les manieres de la défunte : votre femme vous a gâté, Monsieu Robinot.

M. ROBINOT.

Tu ne m'entends pas, Mathurin. Je veux dire que j'ai des raisons pour faire les choses à petit bruit. La petite personne que j'épouse n'est point sans avoir quelque Amant, & je suis bien-aise, sur-tout, de prendre le tems qu'un certain Capitaine, qu'on appelle Eraste, est à sa garnison. La présence

de ce drôle-là pourroit mettre obſtacle à mon deſſein.

MATHURIN.

Oui voirement, alle en y boutroit. Ce ſont des enjouleux, que ces Capitaines, des attrapeux de filles.

M. ROBINOT.

Aſſurément, & tout abſent qu'eſt celui-ci, il eſt important de garder le ſecret.

MATHURIN.

Ne vous boutez pas en peine.

M. ROBINOT.

Je ne me fie point à ma tante, je crains qu'elle n'ait donné quelques avis à ce Capitaine, & je te recommande ſur toutes choſes de faire ſi bonne garde aux environs de ce logis, que perſonne n'en puiſſe approcher ſans que j'en ſois averti.

MATHURIN.

Laiſſez-moi faire. Hé, pargué! la v'là qui viant Madame votre tante; demandez-li de queu bois je me chauffe. Tout petit que j'étois, alle s'eſt queuquefois ſarvie de moi pour en faire

accroire à votre bon-homme d'oncle, & c'eſt morgué! de pere en fils que je ſommes attachés à la famille.

M. ROBINOT.

Ma tante va m'amuſer encore, & je manquerai le Bailli : dépêche, Mathurin; va dire au maître de l'Épée Royale qu'il m'amene ſa cavale à la porte de derriere, je traverſerai le clos à pied tout en me promenant avec ma tante, ce ſera autant de chemin de fait; va vîte.

MATHURIN.

Alle y ſera plutôt que vous, quelque vîte que vous alliais. En tout cas, vous n'aurais qu'à attendre.

SCENE II.

Mme BRILLARD, M. ROBINOT.

Madame BRILLARD.

AH, ah! mon neveu, vous voilà encore! je vous croyois bien loin.

M. ROBINOT.

Vous voyez, ma tante; j'avois quelques ordres à donner à Mathurin, & le temps s'eſt paſſé en les lui donnant.

Madame BRILLARD.

Vous le conſultiez apparemment ſur vos amours? C'eſt un homme de bon conſeil pour ces ſortes d'affaires, que votre Mathurin.

M. ROBINOT.

Je ne l'ai pas encore éprouvé là-deſſus: mais, ma tante, ſi on l'en veut croire, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il eſt utile à la famille.

Madame BRILLARD.

Hé, hé! briſons là-deſſus. Il n'y a qu'à l'écouter, je crois, pour attendre de belles choſes; c'eſt encore un bon babillard. Mais vous, Monſieur mon neveu, que prétendez-vous faire de votre Mademoiſelle Angélique?

M. ROBINOT.

Ce que j'en prétends faire? Hé, parbleu! ma femme.

Madame BRILLARD.

Votre femme, mon neveu ! Votre femme ! Et ne nous ſouvient-il plus que la défunte & vous l'aviez promiſe à Eraſte ? Ils s'aiment, ils ſont de même âge & de pareille condition, &......

M. ROBINOT.

Oui, ma tante, du vivant de la défunte je l'avois promiſe à Eraſte : la defunte morte, vous ne trouverez pas mauvais que je la garde pour moi.

Madame BRILLARD.

Oh bien! faites, mon neveu, faites; vous allez faire de belles affaires. Pour moi, je n'y donnerai point les mains, & je m'en vais quitter la maiſon ; je ne ſaurois entendre tant gémir, tant ſoupirer. La pauvre enfant n'oſeroit dire ce qu'elle penſe, mais je m'en doute bien. Je viens de la laiſſer là-dedans avec une jeune Payſanne, à-peu-près de ſon âge, peut-être lui ouvrira-t-elle ſon cœur plus volontiers qu'à moi : mais au bout du compte, mon neveu, l'on n'eſt point triſte

comme cela la veille de ſes noces, quand on épouſe ce qu'on aime.

M. ROBINOT.

A cela près, commençons toujours par épouſer ; le reſte viendra après comme il pourra, ma tante.

Madame BRILLARD.

Le reſte ne viendra peut-être que trop-tôt ; & il n'eſt pas difficile de faire l'horoſcope d'un mari qui a épouſé ſa femme en dépit d'elle.

M. ROBINOT.

J'en courrai les riſques, ma tante, j'en courrai les riſques. Je vous ai bien ouï dire à vous-même, que mon oncle ne vous devoit qu'à la perſécution de vos parents. Nous ſommes hardis, comme vous voyez, dans notre famille. N'auriez-vous point tiré mon horoſcope ſur la ſienne ?

Madame BRILLARD.

Jour de dieu ! mon neveu, ne raillons point ſur de pareilles matieres ; la choſe eſt ſérieuſe, croyez-moi.

SCENE III.

CLAUDINE, M. ROBINOT, Madame BRILLARD.

CLAUDINE.

HÉ! venez vîte, Madame; venez vîte.

Madame BRILLARD.

Qu'eſt-ce qu'il y a, mon enfant?

CLAUDINE.

Venez m'aider à la retenir, vous dis-je.

M. ROBINOT.

Qui, retenir?

CLAUDINE.

Cette Mademoiſelle Angélique. Je crains, dieu me pardonne, qu'elle ne ſe défaſſe; elle ſe veut jetter dans le puits.

Madame BRILLARD.

Se jetter dans le puits! Vous voyez, mon neveu!

CLAUDINE.

Elle pleure, elle ſe lamente, elle tape du pied, elle ſe tord les bras, elle ſe tourmente.

Madame BRILLARD.

Hé ! pourquoi fait-elle tout cela ? ne te l'a-t-elle point dit ?

CLAUDINE.

Si fait vraiment.

M. ROBINOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien ! Monſieur, elle dit qu'elle aime mieux mourir que d'épouſer un vilain, un pied-plat, un laid mâtin, un vieux penard.

Madame BRILLARD.

Vous voyez, mon neveu !

CLAUDINE.

Comment, Madame ! eſt-ce que vous croyez que c'eſt de Monſieur qu'elle parle ?

M. ROBINOT.

Qu'eſt-ce à dire, de moi?

CLAUDINE.

Mais, écoutez, Monſieur, cela pourroit bien être; car elle dit qu'elle ne vous aime point, & je gagerois bien qu'elle dit vrai.

M. ROBINOT.

La petite inſolente! Hé! pourquoi ne m'aimeroit-elle point?

CLAUDINE.

Parce que vous ne lui paroiſſez point aimable. Hé puis! voulez-vous que je vous diſe, il me paroît qu'elle en aime quelqu'autre.

M. ROBINOT.

Elle en aime quelqu'autre?

Madame BRILLARD.

Vous voyez, mon neveu!

CLAUDINE.

Eſt-ce que vous vous êtes doutée de cela, Madame?

Madame BRILLARD.

Si je m'en ſuis doutée ! oui vraiment, je m'en ſuis doutée.

CLAUDINE.

Oh bien ! n'en doutez plus, cela eſt certain.

M. ROBINOT.

Cela eſt certain ! Qui te le fait accroire ?

CLAUDINE.

Ce qu'on m'a dit, & ce que j'ai vu.

M. ROBINOT.

Hé ! qu'as-tu vu ? Que t'a-t-on dit ?

CLAUDINE.

Ne vous impatientez point, je m'en vais vous le dire : mais que cela ne vous fâche point, au moins.

M. ROBINOT.

Non, non, parle.

CLAUDINE.

Hier au ſoir, quand vous arrivâtes ;

il y avoit un grand jeune Monſieur qui étoit arrivé dès le matin.

M. ROBINOT.

Un grand jeune Monſieur, ma tante!

CLAUDINE.

Vous ne le connoiſſez peut-être pas, vous, Monſieur. Mais il eſt de la connoiſſance de Mademoiſelle Angélique, & c'étoit elle qu'il attendoit, ce n'étoit pas vous.

Madame BRILLARD.

Hé bien, mon neveu!

M. ROBINOT.

Hé bien, ma tante! il faut approfondir cette affaire, & chercher un peu......

CLAUDINE.

Bon! chercher; vous aurez beau chercher, vous ne trouverez rien, il eſt décampé.

M. ROBINOT.

Comment, décampé! Hé! ſe sont-ils vus? ſe ſont-ils......

CLAUDINE.

S'ils ſe ſont vus ? ils ont parlé enſemble.

M. ROBINOT.

Ils ont parlé enſemble !

CLAUDINE.

Oui vraiment, & c'eſt moi qui ai conduit tout ça, j'avois le mot.

M. ROBINOT.

Tu avois le mot ! Comment, imprudente !

CLAUDINE.

Oh ! dame, écoutez, je n'y entends point de malice ; ce jeune Monſieur m'avoit priée de faire en ſorte qu'il dît ſeulement deux ou trois paroles à une jeune perſonne qui viendroit avec vous. Tout en arrivant je lui ai fait un ſigne : elle, tout d'abord, m'en a fait un autre ; j'ai recommencé, elle a continué ; j'ai paſſé devant, elle m'a ſuivie ; & ſans nous être jamais connues, nous avons fort bien entendu tout ce que nous voulions nous dire.

Madame BRILLARD.

Hé bien ! mon neveu, vous hasarderez d'épouser cette petite personne malgré elle ?

M. ROBINOT.

Si je l'épouserai ? Mais il n'est pas question de cela maintenant. Où t'a-t-elle suivie ? dis.

CLAUDINE.

Dans la salle où étoit ce jeune Monsieur ; & à peine s'étoient-ils dit quatre paroles, en tremblant tous deux, on vous a entendu venir, on a caché le Monsieur dans le cabinet, où il a demeuré pendant tout le souper, & il n'en est sorti que quand nous avons joué le soir à Colin-Maillard, pendant que c'étoit vous qui l'étiez.

M. ROBINOT.

Pendant que j'étois Colin-Maillard ? Ah ! je ne m'étonne pas si elle avoit hier tant d'envie d'y jouer.

CLAUDINE.

Le tour est fort plaisant, n'est-ce pas ? Oh ! ces Demoiselles de Paris

ont l'eſprit bien plus joli que nous autres Payſannes.

Madame BRILLARD.

Ah ! merci de ma vie ! vous paroiſſez une bonne piece !

CLAUDINE.

Oh ! non, en vérité, je ſuis trop innocente, & ce n'eſt que faute d'invention que le jour des fiançailles de Mathurin & de moi, ce pauvre Blaiſe, qui m'étoit comme ça venu parler en cachette, fut enfermé plus de vingt-quatre heures chez ma mere, dans la grande huche, pendant que tout le monde étoit à table : il penſa étouffer, & il ne put ſortir que le lendemain. Si j'avois eu de l'eſprit comme notre Mademoiſelle Angélique....

Madame BRILLARD.

Allez, Claudine, retournez auprès d'elle, mon enfant ; je vais vous joindre : en attendant, tâchez de lui remettre l'eſprit, de lui faire entendre....

CLAUDINE.

Elle n'entendra rien, Madame, à moins que ce ne ſoit ce jeune Mon-

ſieur qui lui parle, ou que le vieux qu'elle craint lui promette de ne point l'épouſer.

M. ROBINOT.

Allez, impertinente! faites ce qu'on vous dit, & ſi vous vous mêlez encore de faire des ſignes davantage, j'avertirai Mathurin de l'hiſtoire de la grande huche.

CLAUDINE.

Le grand malheur! Je voudrois qu'il la ſût; car je ne l'aime pas plus qu'on vous aime.

SCENE IV.

M. ROBINOT, Mme BRILLARD.

Madame BRILLARD.

HÉ bien, mon neveu!

M. ROBINOT.

Hé bien, ma tante!

Madame BRILLARD.

Vous perſéverez dans votre deſſein?

M. ROBINOT.

Sans doute.

Madame BRILLARD.

Une fille que vous voyez qui en aime un autre ?

M. ROBINOT.

Elle en aimera tant qu'elle voudra : mais elle n'époufera que moi.

Madame BRILLARD.

Hé ! qui vous fait vous obftiner dans cette réfolution ?

M. ROBINOT.

De très-fortes raifons, ma tante ; mon repos, l'acquit de ma confcience.

Madame BRILLARD.

L'acquit de votre confcience ! Auriez-vous abufé......

M. ROBINOT.

Oui, de fon bien, ma tante ; & c'eft par maniere de reftitution que je l'époufe. Depuis douze ans qu'elle eft ma pupille, fes revenus & les miens fe font tellement mêlés & confondus,

que cela fait une eſpece d'embarras ; &, pour en ſortir aiſément, je veux tâcher de n'avoir de compte à rendre qu'à moi-même. C'eſt une raiſon que celle-là, comme vous voyez.

Madame BRILLARD.

Oui, & très-forte, même.

M. ROBINOT.

Ce mariage-là me ſervira de quittance, & je voudrois bien pouvoir de même épouſer tous mes autres créanciers.

Madame BRILLARD.

Mais ſi les choſes ſe faiſoient un peu plus à l'amiable ? ..

M. ROBINOT.

A l'amiable ou non, elles ſe feront : cependant, comme on me pourroit imputer d'avoir ou ſurpris ou contraint cette petite créature, je vais prier mon couſin le Bailli de dreſſer lui-même les articles, & de donner un bon tour à l'affaire. Vous, ma tante, rentrez, je vous prie ; ayez l'œil un peu ſur elle & ſur la petite

Payſanne ; & prenez garde aux ſignes, ſur-tout.

Madame BRILLARD.

Je ne jouerai point à Colin-Maillard, je vous le promets.

M. ROBINOT.

Je ſaurai bientôt qui eſt le jeune homme ; & s'il eſt demeuré dans le Village, il ne peut pas s'y cacher long-tems. Cependant, ma tante, il faut étourdir Angélique à force de jeux, d'amuſemens & de petites fêtes ; & tâcher, s'il ſe peut, d'empêcher qu'elle continue de réfléchir à l'engagement que j'exige d'elle.

Madame BRILLARD.

Vous aurez bien de la peine à y réuſſir.

M. ROBINOT.

Il n'importe, tout coup vaille. Faites avertir les violons, & toute la Jeuneſſe du Village, de ſe trouver ici tantôt à mon retour ; je tarderai le moins qu'il me ſera poſſible. Sans adieu, ma tante.

SCENE V.

Madame BRILLARD, *ſeule.*

JE vous baiſe les'mains, mon neveu. Hom ! le vieux fou, qui penſe amuſer une fille de ſeize ans avec des Ménétriers de Village, & des jeux d'enfants. Ce n'eſt ni l'eſprit, ni les oreilles ; c'eſt le cœur qu'il faut amuſer à cet âge-là. Mais que vois-je ? Eſt-ce toi, Lépine ?

SCENE VI.

Madame BRILLARD, LÉPINE.

LÉPINE.

MOI-MÊME, Madame, à votre ſervice.

Madame BRILLARD.

Hé ! que viens-tu faire ici, mon pauvre garçon ?

LÉPINE.

LÉPINE.

Tâchez de vous rencontrer & de vous parler, Madame. Je vous rencontre & je vous parle, voilà qui eſt fini.

Madame BRILLARD.

Tu me parles ! mais tu ne me dis rien. Que fait ton maître ? a-t-il reçu ma lettre ?

LÉPINE.

Oui, Madame ; il eſt ici.

Madame BRILLARD.

Eraſte eſt ici ?

LÉPINE.

Depuis hier matin, Madame. Il vit le ſoir Angélique en arrivant, il lui a parlé.

Madame BRILLARD.

Quoi ! c'eſt lui qu'on a fait cacher dans ce cabinet ?

LÉPINE.

Oui, Madame, & qui en eſt ſorti pendant que vous dormiez dans un coin de la ſalle, & que Monſieur Ro-

binot jouoit à Colin-Maillard avec Angélique.

Madame BRILLARD.

Mon neveu le croit à la garnifon. Hé bien ! quelles mefures prend-il ? Que prétend-il faire ?

LÉPINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame ; il attend vos ordres, & je viens les prendre.

Madame BRILLARD.

Il a fort bien fait de venir.

LÉPINE.

Pas trop, Madame ; & je crains bien qu'il ne foit arrivé que pour être de la noce de fa maitreffe.

Madame BRILLARD.

Oh ! non, non. Où eft-il ? il faut que je lui parle.

LÉPINE.

Il faut qu'il vous parle auffi, Madame.

Madame BRILLARD.

Qu'il vienne, qu'il vienne ; mon neveu n'y eſt pas, & nous le ferons jouer à Colin Maillard, s'il revient.

LÉPINE.

Voici mon maître.

SCENE VII.

Madame BRILLARD, ERASTE, LEPINE.

ERASTE.

AH ! Madame, que j'ai de grâces à vous rendre des avis que vous m'avez donnés par votre lettre : mais ſuis-je aſſez-tôt arrivé pour mettre obſtacle à mon malheur ?

Madame BRILLARD.

Vous parlâtes hier à Angélique ; que vous a-t-elle dit ?

ERASTE.

Nous n'avons pas eu le tems de nous entretenir.

Madame BRILLARD.

Vous aime-t-elle?

ERASTE.

J'ai lieu de le croire.

LÉPINE.

Si elle ne vous aime pas, elle haït Monſieur Robinot du moins; voilà ce qu'il y a de ſûr.

Madame BRILLARD.

Oui: mais Monſieur Robinot prétend l'épouſer; voilà ce qu'il y a de plus certain.

LÉPINE.

Et nous prétendons l'en empêcher, nous: voilà de quoi il s'agit.

ERASTE.

Comment la tirer de ſes mains, mon pauvre Lépine?

LÉPINE.

Il faut obtenir d'elle qu'elle y con-

ſente, premierement. Si Madame étoit d'humeur à lui donner un bon conſeil.... De bons conſeils, donnés bien à propos, quelquefois, déterminent bien utilement la Jeuneſſe.

Madame BRILLARD.

Mais quels conſeils pourrois-je lui donner, moi?

LÉPINE.

Examinons un peu cela. Allons; de la vivacité, Monſieur: rêvons chacun de notre côté, & nous raſſemblerons enſuite nos idées.

SCENE VIII.

Madame BRILLARD, ERASTE, LÉPINE, MATHURIN.

MATHURIN.

TATIGUÉ! que ce Capitaine qui eſt amoureux de Mademoiſelle Angélique baille martel en tête à Monſieu Robinot.

LÉPINE.

Hé bien ! Monſieur, trouvez-vous quelque choſe ? hem ?

ERASTE.

Non, rien du tout.

LÉPINE.

Pauvre eſprit !

MATHURIN.

Il croit qu'il eſt à la garniſon ; il penſe que peut-être il eſt ici, il ne ſait, morguenne ! à quoi s'en tenir. Oh ! que c'eſt une ſotte choſe que d'etre amoureux & défiant !

LÉPINE.

Et vous, Madame, n'entrevoyez-vous rien qui pût.....?

Madame BRILLARD.

Je ne ſais par où m'y prendre.

LÉPINE.

Quelle foibleſſe d'imagination !

MATHURIN.

Comment, morgué ! V'là la tante

avec deux parſonnes qui avont la phyſionomie de Capitaines.

LÉPINE.

Seriez-vous ſi peu ingénieuſe que cela pour vous-même?

Madame BRILLARD.

Je crois qu'oui, mon enfant.

LÉPINE.

Oh ! je n'en crois rien, moi; je m'y connoîs.

MATHURIN.

Approchons-nous plus près pour acouter ce qu'ils diſont.

LÉPINE.

Voyons un peu. Mettez-vous à la place d'Angélique, par exemple.

Madame BRILLARD.

Hé bien?

MATHURIN.

Ils parlont d'Angélique, il ſe trame queuque choſe.

LÉPINE.

Figurez-vous que vous êtes elle-même, que vous n'avez que ſon âge.

Madame BRILLARD.

Hom ! ce tems-là n'eſt pas ſi fort éloigné, qu'il ne me ſoit quaſi préſent, Monſieur de Lépine.

LÉPINE.

Fort bien, Madame ; vous entrerez mieux dans le fait de la choſe.

MATHURIN.

J'y ſuis quaſi, moi, dans le fait de la choſe.

LÉPINE.

Vous êtes donc Mademoiſelle Angélique, & vous n'avez comme elle que quinze ou ſeize ans tout au plus.

Madame BRILLARD.

Oh ! je valois mieux qu'elle à cet âge-là, ſur ma parole.

LÉPINE.

Vous êtes paſſionnément aimée de Monſieur Eraſte, que voilà.

MATHURIN.

Juſtement.

LÉPINE.

Qui eſt un joli homme, un grand garçon, beau, bien fait, Capitaine en pied dans un Régiment de garniſon.

MATHURIN.

C'eſt, morgué! li, c'eſt le Capitaine; achevons d'acouter.

LÉPINE.

Ils ſavent bien aimer, Madame, ces Officiers de garniſon; ils n'ont que cela à faire.

Madame BRILLARD.

Hé! à qui le dis-tu, mon enfant? Nous en avons quelquefois fait ſoupirer quelques-uns.

LÉPINE.

Je le crois bien. La peſte! Celui-ci eſt averti qu'un vieux magot, qui eſt votre tuteur, vous veut épouſer malgré vous. Il met d'abord en gage quelques veſtes d'or, quelques juſte-au-corps galonnés, une montre d'Angleterre......

ERASTE.

Es-tu fou, Lépine, avec ton détail ridicule ?

LÉPINE.

Hé ! non, Monſieur, je ne ſuis point fou ; laiſſez-moi faire. Cela eſt bien touchant, n'eſt-ce pas, Madame ?

Madame BRILLARD.

Oui, je trouve cela fort tendre.

LÉPINE.

Il prend la poſte, il part, il arrive, il vous trouve outrée de déſeſpoir de la violence qu'on veut vous faire; il ſoupire, il pleure, il gémit, il ſe jette à vos pieds, il embraſſe vos genoux.

Madame BRILLARD.

Allons donc, tenez-vous, petit badin; vous m'attendriſſez trop, vous m'attendriſſez trop : je ſuis toute je ne ſais comment.

LÉPINE.

Tant-mieux, Madame; voilà comme il faut que ſoit Angélique. Il vous conjure de prévenir par la fuite le

malheur qui vous menace égalcment l'un & l'autre....

MATHURIN.

Tatigué ! que v'là un drôle qui a la langue bian pendue !

LÉPINE.

De consentir à un enlevement, qui peut seul vous mettre à couvert des persécutions de ce vilain tuteur.

MATHURIN.

Un enlevement, la peste !

LÉPINE.

D'abord vous ne répondez rien à cela ; le mot d'enlevement vous effarouche.

Madame BRILLARD.

Mais vraiment, la proposition est un peu vive.

LÉPINE.

Assurément ! & Angélique est une fille bien née de s'en effaroucher : mais elle a pour amie une personne de bon esprit, comme vous, qui entre charitablement dans ses intérêts, qui la

raſſûre contre ſes ſcrupules; qui lui dit naturellement que, dans les maladies déſeſpérées, les remedes violents ſont néceſſaires; que c'eſt plutôt une promenade qu'un enlevement. Cela donne à rêver à la petite fille.

Madame BRILLARD.

Oui ſans doute, cela donne à rêver.

LÉPINE.

N'eſt-il pas vrai?

MATHURIN.

Queul enjoleux!

LÉPINE.

Le Capitaine ſaiſit le moment de la réflexion. Il parle, il preſſe, il prie, s'arrache les cheveux, il ſe veut paſſer ſon épée au travers du corps; cela perſuade, Madame.

Madame BRILLARD.

Ah! vraiment oui, cela perſuade; cela ne perſuade que trop. Ne m'en dis pas davantage, voilà qui eſt fini: qu'on m'enleve; allons, qu'on m'enleve.

LÉPINE.

Comment, Madame !

Madame BRILLARD.

Oui, me voilà déterminée.

ERASTE.

Maugrebleu de la vieille folle !

LÉPINE.

Hé ! non, Madame ; ce n'eſt pas pour l'enlevement que vous êtes Angélique. Vous changez de perſonnage ſur la fin, & vous devenez cette bonne amie qui lui conſeille la choſe.

Madame BRILLARD.

Ah ! cela eſt vrai. J'entre là-dedans; tu as raiſon. Je m'égarois un peu : mais tu dis les choſes d'une maniere ſi vive, ſi touchante ! c'eſt un tableau ſi naturel ! Laiſſe-moi faire, va ; je vais le conſeiller comme pour moi.

MATHURIN.

Hé ! nennin, nennin, Madame, vous ne conſeillerez rian ; tatigué ! queulle conſeilleuſe !

Madame BRILLARD.

Ce ruſtre-là nous écoutoit, je penſe.

MATHURIN.

Oui, palſangué! je vous acoutois; & bian en prend à Monſieu Robinot. Il a, morgué! bian raiſon de ſe défier de vous.

Madame BRILLARD.

Que veut dire cet animal-là?

MATHURIN.

Ce que je veux dire, Madame? que ça n'eſt ni biau ni honnête: à l'âge que vous avez, n'avez-vous point de honte?

Madame BRILLARD.

Quel inſolent eſt-ce là?

MATHURIN.

Oh! oui, inſolent! ta ta ta pa la pouf! il ſemble qu'il n'y a qu'à dire des injures!

ERASTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce faquin-là, Madame?

MATHURIN.

Faquin, Monſieu !

Madame BRILLARD.

C'eſt le Jardinier de Monſieur Robinot, un marouſle !

MATHURIN.

Nennin, nennin, Madame; Jardinier Concierge, & non pas Jardinier marouſle, entendez-vous ?

ERASTE.

Oh bien ! Monſieur le Jardinier Concierge, vous me paroiſſez un maître fat, qui voulez faire l'important...... Mais je vous avertis.....

LÉPINE.

Hé ! Monſieur, ne prenez pas garde à cet homme-là.

ERASTE.

Si.......

MATHURIN.

Ah ! oui ſi...., pargué ! qu'il y prenne garde s'il veut, en bian faiſant on ne craint parſonne ; je prends les

intérêts de mon maître une fois, & je ne ferons tantôt pas mal chapitrer Madame la tante.

Madame BRILLARD.

Et moi, de mon côté, je te la garde bonne. Je vais ſonger à vos intérêts, Eraſte.

MATHURIN.

Oh, parguenne! oui, v'là de biaux ſongements! Tant que je ſerai ici, je vous mets, morgué! à pis faire.

Madame BRILLARD.

C'eſt ce qu'il faudra voir. En attendant je vous demande pour toute reconnoiſſance, Eraſte, de traiter ce coquin-là comme il le mérite; je vous le recommande.



SCENE IX.

ERASTE, LÉPINE, MATHURIN.

MATHURIN.

HO, ho, ho, ho, ho ! v'là de bonnes chiennes de recommandations !

ERASTE.

Ecoute, mon ami.

MATHURIN.

Non, morgué ! je ne ſis pas votre ami, & ça eſt bian vilain à un honnête Capitaine comme vous, d'avoir comme ça des enjoleux à gage qui venont prêcher dans les maiſons, afin de parvartir les parſonnes foibles.

ERASTE.

Je perdrai patience.

LÉPINE.

Voilà un maraud qui prend tout le train de ſe faire battre. Mon camarade.......

MATHURIN.

Hé bien, mon camarade? morgué! vous ne me parvartirez point, je ſis imparvartiſſable.

LÉPINE.

Je le crois: mais ſi tu es ſi rétif, voilà mon maître, Monſieur le Capitaine, qui eſt un peu brutal ordinairement; je le ſuis auſſi de mon métier.

MATHURIN.

Hé, tatigué! ne le ſis-je pas itou, moi, de ma nature? de brutal à brutal, il n'y a que la main.

LÉPINE.

Oui, mais nous ſommes deux brutaux contre un; prends-y garde, tu te feras donner cent coups de bâton.

MATHURIN.

Cent coups de bâton!

LÉPINE.

Oui, de mon maître ſeulement, & autant de moi.

MATHURIN.

Et autant de vous? ça feroit deux cents, voyez-vous !

ERASTE.

Juſtement.

LÉPINE.

Il compte fort bien, au moins, Monſieur.

MATHURIN.

Et vous parlez fort mal, vous. Ce n'eſt, morgué ! pas comme ça qu'on m'amadoue. Hé fi ! queule magniere ! Allons, de l'honnêteté, de la douceur ; on a tout de moi par la douceur, j'aime qu'on me prie.

ERASTE.

Ah ! s'il ne tient qu'à te prier......

MATHURIN.

Oui : mais il y a magniere & magniere de prier.

ERASTE.

Ne t'oppoſe point à l'exécution des deſſeins favorables qu'on veut faire

prendre à Angélique, je t'en conjure.

LÉPINE.

Je t'en conjure auſſi.

MATHURIN.

Fort bian : mais avec quoi eſt-ce que vous faites ces conjurations, s'il vous plaît?

ERASTE.

Avec toute l'ardeur imaginable, tous les ſentiments de reconnoiſſance qu'un ſi bon office me peut inſpirer.

LÉPINE.

On ne peut mieux prier que cela, mon pauvre garçon.

MATHURIN.

Si fait, morguenne! on peut mieux prier. On m'a prié plus de cent fois pour des affaires comme ça : mais nan s'y prenoit d'une autre façon.

LÉPINE.

Comment?

MATHURIN.

Oh! il y a des parſonnes bian plus ſtylées les unes que les autres. T'nez,

on tiroit une bourſe d'abord, ça me bailloit de l'attention, ça me faiſoit ouvrir les yeux; vous entendez bian ça, n'eſt-ce pas?

LÉPINE.

Oui, à merveille, mais.....

MATHURINE.

On m'expliquoit la choſe, j'acoutois; on ouvroit la bourſe, je boutois la main dedans ſans qu'on me fît ſeigne: car je comprends facilement les choſes, moi; & il m'eſt avis que vous ne comprenez pas ſi bian, vous, Monſieu le Capitaine.

LÉPINE.

Si fait, ſi fait, nous comprenons bien: mais il y a une petite difficulté, c'eſt que nous ne portons jamais de bourſe, nous autres.

MATHURIN.

Morgué! tant-pis; c'eſt pourtant un meuble bian néceſſaire.

LÉPINE.

Vous avez raiſon: mais au défaut

de bourſe, nous vous ferons notre billet, ſi vous voulez : hem ?

MATHURIN.

Un billet ? non. Je n'avons pas de foi pour des billets de Capitaine.

LÉPINE.

Mais.....

MATHURIN.

Non, voyez-vous ; je ſis incorruptible.

LÉPINE.

Mon pauvre garçon.....

MATHURIN.

Il n'y a rian à faire. Je prends mon cœur par autrui. J'aime Claudeine autant que Monſieu Robinot aime Angélique ; ſi on me l'enlevoit, je mourrois de chagrin. Allons morguenne ! point de foibleſſe : il ne faut pas qu'un Jardinier ſoit cauſe du trépaſſement de ſon maître ; ça ſeroit trop parfide.

LÉPINE.

Mais écoute donc.

MATHURIN.

Je n'acoute rian ; l'attention me manque.

ERASTE.

Il faut pourtant abſolument.....

MATHURIN.

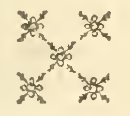
Point de brutalité, Monſieu : vous m'avez prié fort civilement, je vous refuſe de même. Juſqu'au revoir, Monſieu le Capitaine.

LÉPINE.

Hé ! attends, attends, on fera un effort.

MATHURIN.

Oh ! oui, tarare, je vous en réponds ! ça vous apprendra une autre fois à porter une bourſe.



SCENE X.

ERASTE, LÉPINE.

LÉPINE.

IL a raiſon, Monſieur : c'eſt un grand ſecours que celui d'une bourſe bien garnie ; & malheureuſement la nôtre ne l'eſt pas.

ERASTE.

Je dois recevoir de l'argent à Paris.

LÉPINE.

Oui : mais ce ruſtre-ci ne veut point de billet, &, ſans argent comptant, ces marouſles-là......

ERASTE.

Au défaut de l'argent comptant, il faut payer d'imagination; il eſt amoureux de cette petite Claudine, qui me fit parler à Angélique ?

LÉPINE.

Hé bien, Monſieur ?

ERASTE.

ERASTE.

La voici que le hasard me livre le plus à propos du monde.

LÉPINE.

Qu'en prétendez-vous faire ?

ERASTE.

Tu le verras. Tâche de rejoindre le Jardinier, & de l'amener ici comme sans dessein.

LÉPINE.

Ah ! je vous devine à-peu-près. L'idée est bonne, & nous en aurons bonne issue.

SCENE XI.

ERASTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

HÉ ! que faites-vous là, Monsieur ? Que n'entrez-vous ? Monsieur Robinot n'y est pas, & Mademoiselle Angélique m'envoie vous chercher, pour vous

dire qu'elle ſera ravie de vous voir. Allons, venez, venez.

ERASTE.

Non, demeurons, belle Claudine; je me plais mille fois plus avec vous qu'avec elle, & je voudrois y pouvoir demeurer toute ma vie.

CLAUDINE.

Avec moi, Monſieur? vous n'y ſongez pas. Eſt-ce que ce n'eſt pas pour Mademoiſelle Angélique que vous êtes venu ici?

ERASTE.

Oui, Claudine: mais je vous ai vue; j'aimois hier Angélique en arrivant; auſſi-tôt que je vous vis, mon amour diminua pour elle.

CLAUDINE.

Oh! vous mentez, Monſieur; cela ne s'eſt pas fait ſi vîte. Vous fûtes hier avec moi toute la journée; & quand Mademoiſelle Angélique arriva, vous l'aimiez encore de tout votre cœur, je ſais bien cela.

ERASTE.

Non, je vous assûre. Un reste de tendresse combattoit pour elle, je vous l'avoue : mais dès le moment que je vous vis toutes deux ensemble, aussitôt que je pus comparer vos charmes aux siens.....

CLAUDINE.

Vous me trouvâtes la plus jolie, moi ?

ERASTE.

Sans comparaison.

CLAUDINE.

Hé bien ! Monsieur, vous mentez encore, ou bien vous ne vous y connoissez pas ; & peut-être aussi vous voulez m'en faire accroire ?

ERASTE.

Point du tout ; & pour marque de ma sincérité, promettez-moi seulement de m'aimer, & je vous promets de ne voir Angélique de ma vie.

CLAUDINE.

Hé ! fi donc, Monsieur ! vous venez

ici pour elle, & vous ne la verriez pas! Cela feroit beau vraiment!

ERASTE.

Il eft vrai, je venois ici pour elle: mais je n'y demeure que pour vous, je vous affûre.

CLAUDINE.

Si cela eft comme ça, Monfieur, allez-vous-en; car ça eft inutile, nous ne fommes pas pour être mariés enfemble.

ERASTE.

Pourquoi non? Si vous voulez m'aimer, il n'y a rien de plus facile.

CLAUDINE.

Oui, de nous aimer: mais de nous marier, ce n'eft pas de même; & quand des Meffieurs comme vous époufent de petites payfannes comme moi, on dit que ce n'eft jamais pour tout de bon; & je veux que ce foit tout de bon qu'on m'époufe.

ERASTE.

Ce fera tout de bon auffi.

CLAUDINE.

Que ma mere, ma tante & mes cousines soient de la noce.

ERASTE.

C'est comme je l'entends.

SCENE XII.

ERASTE, MATHURIN, CLAUDINE.

MATHURIN.

OH palsanguenne! en v'là bian d'une autre! Claudeine avec cet enjoleux de Capitaine.

CLAUDINE.

Mais comment faire, Monsieur? Il faudroit donc me défiancer d'avec Mathurin?

MATHURIN.

Se défiancer d'avec moi! Le v'là morgué! après.

CLAUDINE.

Car nous ſommes fiancés, je vous en avertis.

ERASTE.

On vous défiancera, voilà une belle bagatelle. Aimez-moi ſeulement.

CLAUDINE.

Oh ! ce n'eſt pas là la difficulté, je vous aimerai mieux que lui : c'eſt un vilain, un ruſtre, un butord.

MATHURIN.

Fort bian, notre accordée, fort bian. Vous dites-là de biaux vars à notre louange.

CLAUDINE.

Eſt-ce que tu étois-là, Mathurin?

MATHURIN.

Oui palſanguenne ! j'y étois, ça ne va pas mal ; ſtapendant je ne ſommes que fiancés, & que ſera-ce donc quand je ſerons mari & femme?

CLAUDINE.

Oh ! ne t'embarraſſe pas de ça ;

nous ne le ferons point: c'eſt ce Monſieur là qui m'épouſe.

MATHURIN.

Bon! qui t'épouſe! queu peſte de conte!

CLAUDINE.

Il n'y a point de conte, il m'épouſe tout de bon: le voilà, demande-lui plutôt.

MATHURIN.

Hé! que t'es ſotte, Claudeine! ne t'affie morguenne! pas à ça, ce ſont des feintes.

ERASTE.

Non, Monſieur le Jardinier; non, ce ne ſont point des feintes. Claudine ſera ma femme, je vous en réponds.

MATHURIN.

Comment, votre femme!

CLAUDINE.

Hé bien, Mathurin?

ERASTE.

Je me fais un plaiſir ſenſible de ré-

parer l'injuſtice du ſort qui l'a fait naître payſanne.

CLAUDINE.

C'eſt bien de la bonté à vous, Monſieur. Tu entends, Mathurin?

ERASTE.

Que j'ai d'impatience de la voir habillée d'une belle étoffe d'or!

CLAUDINE.

Mathurin?

ERASTE.

Avec une belle croix de diamants, & de belles pierreries à ſes oreilles.

CLAUDINE.

Ho, Monſieur! Sont-ce-là des feintes, Mathurin?

ERASTE.

Qu'elle ſera brillante, dans ce beau carroſſe que je lui ferai faire!

CLAUDINE.

Un carroſſe, Mathurin!

MATHURIN.

Par la jarnigué! v'là une mauvaiſe

langue : il n'y a, morgué ! pas un mot de vrai à tout ce qu'il dit là. Et comment te bailleroit-il tout ça ? Aga, tiens, Claudeine, ſon valet ni li n'avont pas ſeulement de bourſe.

ERASTE.

Non, Monſieur le Jardinier, pour acheter vos ſoins auprès d'Angélique, dont je ne me ſoucie plus : mais pour rendre Claudine la plus heureuſe perſonne du monde, vous verrez que rien ne nous manquera.

CLAUDINE.

Oh ! moyennant que cela ſoit comme ça, je vous aimerai bien, Monſieur, je vous en réponds.

MATHURIN.

La parſide ! qu'il diſe vrai ou non, la v'là, morgué ! emboiſée. Monſieu le Capitaine, mettez la main à la conſcience, je ſommes fiancés Claudeine & moi ; eſt-ce que vous voudriais me faire ce tort-là ?

ERASTE.

Que veux-tu que je te diſe ? Je

trouve Claudine ſi charmante, & tu m'as fait tant de difficultés pour Angélique.....

MATHURIN.

Oh, palſanguenne! s'il ne tiant qu'à ça, je vous en ferai encore davantage pour ſtelle-ci.

ERASTE.

Nous trouverons moyen de les ſurmonter.

CLAUDINE.

Ça ne ſera pas mal-aiſé, Monſieur: je vous veux déja, moi, c'eſt le principal; il n'y a plus qu'à me demander en mariage à ma mere, elle le voudra bien auſſi, je vous en réponds.

MATHURIN.

Hom, maſque!

ERASTE.

Je ferai tout ce qu'il faudra faire, ne vous mettez pas en peine.

CLAUDINE.

Dépêchez-vous donc, Monſieur, je vous en prie; je m'en vais faire

part de mon bonheur à tout le Village.

SCENE XIII.

ERASTE, MATHURIN.

MATHURIN.

Alle ne me dit pas adieu tant ſeulement. Queu dommage qu'alle ſoit ſi gentille & ſi changeuſe ! Comment faire ?

ERASTE.

Oh çà ! mon pauvre garçon, enſeigne-moi vîte, je te prie, où demeure la mere de cette aimable enfant.

MATHURIN.

Comment, morgué ! que je vous l'enſeigne ? J'aimerois mieux que vous fuſſiais pendu.

ERASTE.

Tu ne veux pas me le dire. Je le ſaurai de quelqu'autre.

MATHURIN.

Mais acoutez donc, Monſieu le Capitaine, une petite parole.

ERASTE.

Hé bien ?

MATHURIN.

Eſt-ce que vous êtes fou, de vouloir épouſer cette petite criature-là ? C'eſt une maleigne bête, je vous en avartis.

ERASTE.

Elle me paroît ſi ſimple, ſi douce !

MATHURIN.

Alle ne vaut rian, ne vous y fiez pas.

ERASTE.

Je ne ſaurois me perſuader cela.

MATHURIN.

Alle me change pour vous, parce que je ne ſis que Jardinier, & que vous êtes Capitaine ; alle vous changera contre queuque Colonel, prenez-y garde. Hé ! fi ! c'eſt une volage.

ERASTE.

Je trouverai moyen de la fixer.

MATHURIN.

Hé, morgué! n'entreprenez pas ça; c'eſt une dévargondée, une petite libartine.

ERASTE.

Quelle apparence que tu diſes vrai? tu veux l'épouſer.

MATHURIN.

C'eſt que ça eſt bon pour moi, qui ne ſis que du village : mais vous....

ERASTE.

Mon parti eſt pris, rien ne me peut changer.

MATHURIN.

Hé! ne me baillez pas cette mortification-là, Monſieu le Capitaine. Comme on ſe moquera de moi!

ERASTE.

Je n'y ſaurois que faire.

MATHURIN.

Je vous en pris.

ERASTE.

Non.

MATHURIN.

Je me boute à vos pieds.

ERASTE.

Cela eſt inutile.

SCENE XIV.

ERASTE, LÉPINE, MATHURIN.

LÉPINE.

COMMENT donc? qu'eſt-ce que cela ſignifie, Monſieur? C'étoit nous qui priions tantôt cet animal-là, & je le trouve à vos genoux.

ERASTE.

Ah! mon pauvre Lépine, il s'eſt fait depuis tantôt auſſi d'étranges révolutions dans mon cœur.

LÉPINE.

Comment donc, Monſieur?

MATHURIN.

Il va épouſer mon accordée.

LÉPINE.

Ton accordée !

MATHURIN.

Oui, il eſt tombé tout ſubitement amoureux de Claudeine.

LÉPINE.

Ah ! Monſieur, où eſt la charité ? Voudriez-vous faire ce tort-là à ce pauvre diable ?

MATHURIN.

Oui.

ERASTE.

Ma paſſion eſt trop vive, je n'en ſuis pas le maître.

LÉPINE.

Il faut l'être, Monſieur : allons, allons un peu d'humanité ; voilà un pauvre coquin que vous mettez au déſeſpoir.

MATHURIN.

Cela eſt vrai. Parlez pour moi,

Monſieu Lépeine, je vous en conjure.

LÉPINE.

As-tu une bourſe?

MATHURIN.

Je vous ferai un billet de cent francs.

LÉPINE.

De cent francs? Je ſuis plus honnête que toi, je l'accepte. Oh! çà, Monſieur, il faut avoir un peu de conſcience dans la vie. Voilà des gens qui ſont fiancés une fois, je regarde cela, moi, comme mari & femme; & pour une petite fantaiſie qui vous paſſe dans la tête, vous venez troubler la paix d'un ménage; cela n'eſt pas bien.

MATHURIN.

Oui, ça ſeroit fort malhonnête, Monſieu le Capitaine.

LÉPINE.

Le voilà rêveur..... nous en viendrons à bout. Le beau deſſein à un homme comme vous, d'épouſer une payſanne? une petite étourdie appa-

remment, ſans conduite, ſans jugement, ſans retenue, ſans ſcrupule!

MATHURIN.

Alle eſt encore pis que vous ne dites.

LÉPINE.

Il en reviendra, laiſſez-moi faire. Elle vous fera peut-être au premier jour le même tour qu'alle fait à cet homme-ci.

MATHURIN.

C'eſt ce que je li diſois, Monſieu de Lépeine.

LÉPINE.

Et cependant vous rompez pour elle des engagements très-ſolides; vous oubliez Mademoiſelle Angélique.

ERASTE.

J'ai peine à l'oublier, je te l'avoue; l'amour combat encore un peu pour elle.

LÉPINE.

Il faut ſe laiſſer vaincre, Monſieur; il faut ſe laiſſer vaincre.

MATHURIN.

Oui, il n'y a point de honte à ça.

ERASTE.

Un tendre ſouvenir me rappelle à ſes charmes.

MATHURIN.

Retornez-y, Monſieur le Capitaine.

ERASTE.

J'y trouve tant d'obſtacles.

MATHURIN.

Morgué! je les leverons; ne vous boutez pas en peine.

ERASTE.

Non, je fais cas de ta fidélité; je ne veux point que tu trahiſſes ton maître.

MATHURIN.

Oh, palſangué! je le trahirai.

LÉPINE.

Voilà un fort honnête garçon, Monſieur.

ERASTE.

Il mourroit de douleur.

MATHURIN.

Morguenne ! il n'importe : que j'aie Claudeine.

ERASTE.

Ce feroit une trop grande perfidie à toi de me livrer une perfonne qu'il regarde comme fa femme.

MATHURIN.

Ça n'y fait rian, je vous la livrerai. J'aime mieux que vous époufiais fa femme que la mienne.

LÉPINE.

Il a raifon, Monfieur : il n'y aura point de mal à tout cela, je n'y trouve qu'un petit inconvénient.

MATHURIN.

Pargué ! je n'y en trouve point, moi.

LÉPINE.

Hom ! fi fait, fi fait, il y en a.

ERASTE.

Comment, qu'eft-ce ?

LÉPINE.

Monſieur Robinot s'informe de nous dans le Village : on eſt venu de ſa part au cabaret demander qui nous ſommes.

ERASTE.

Hé bien ?

LÉPINE.

Avant qu'Angélique ſe ſoit déterminée à ce que vous ſouhaitez, il ſe paſſera du tems peut-être ; de jeunes filles qui ſortent du Couvent ſont un peu barguigneuſes quelquefois.

ERASTE.

Hé bien ?

LÉPINE.

Hé bien ! hé bien ! ſi Monſieur Robinot vient à ſavoir que c'eſt vous qui êtes ici, il ſe tiendra ſur ſes gardes ; & cela rendra l'exécution de vos projets plus difficile.

ERASTE.

Tu as raiſon ; que faire à cela ?

MATHURIN.

Que faire ? il n'y a qu'à déloger du

cabaret, faire semblant de partir, & changer de figure.

ERASTE.

Comment, changer de figure !

MATHURIN.

Parguenne ! oui. J'ai un grand dadais de cousin qui est tout fait comme vous, il vous baillera un habit ; j'en baillerai un à votre homme, moi : nan vous prendra pour queuques Paysans des environs, & vous aurais comme ça tout le tems d'ajuster toutes vos manigances.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens, Monsieur : ne perdons point de tems ; allons.

MATHURIN.

Venez, venez, je vous aurons biantôt fagotés ; & puis après ça je songerons au reste.

LÉPINE.

Dépêchons, Monsieur : voilà un bon garçon ; ce seroit conscience de lui prendre son accordée.

SCENE XV.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

MATHURIN, holà, ho ! Mathurin, écoute donc, j'ai quelque chose à te dire.

MATHURIN.

Bon ! tant mieux ; j'ai à te parler itou, moi : je m'en vas revenir.

CLAUDINE.

Ma mere dit que tu ailles vîte la trouver, qu'il faut que tu lui rendes sa parole.

MATHURIN.

Oh, pargué ! nannin, je ne li rendrai pas, je ne sis pas si bête ; & tu seras trop heureuse de me r'avoir : va, laisse faire.



SCENE XVI.

CLAUDINE, *ſeule.*

JE ſerai trop heureuſe de le r'avoir ! Il aura dit du mal de moi à ce Monſieur, peut-être : mais cela n'aura rien fait, il m'aime trop. Mais voici cette Mademoiſelle Angélique.

SCENE XVII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

AH! ma pauvre Claudine, à quoi t'amuſes-tu donc? que tu es lente ! As-tu trouvé ce jeune Monſieur?

CLAUDINE.

Oui vraiment, je l'ai trouvé : mais je crois que vous l'avez perdu, vous, Mademoiſelle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je l'ai perdu ! Comment ?

CLAUDINE.

J'ai eu beau lui dire que vous lui vouliez parler, que Monſieur Robinot n'y etoit pas , que ce ſeroit un grand plaiſir pour vous de le voir.

ANGÉLIQUE

Hé bien ?

CLAUDINE.

Il m'a dit que ce n'en ſeroit pas un pour lui, qu'il aimoit mieux demeurer avec moi.

ANGÉLIQUE.

Demeurer avec toi !

CLAUDINE.

Oui vraiment ; & que, ſi je voulois l'aimer , il y demeureroit toute ſa vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Hé bien ! Mademoiſelle , je l'ai bien voulu.

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Comment, impudente!.

CLAUDINE.

Impudente! Oh! doucement, s'il vous plaît: je ſerai bientôt plus grande Dame que vous. Mais voyez un peu avec ſon impudente!

ANGÉLIQUE.

Ce qu'elle me dit là n'eſt pas concevable: elle a perdu l'eſprit, ou bien Eraſte eſt devenu fou. Non, non, il n'y a point d'apparence qu'il la préfere à moi.

CLAUDINE.

Il n'y a pas d'apparence! Ah! voyez donc comme il n'y en a point. Hom! quand j'aurai de belles pierreries aux oreilles, avec ces beaux habits dorés, dans ce beau carroſſe qu'il me fera faire......

ANGÉLIQUE.

Elle extravague aſſurément. Ma pauvre Claudine, ma chere enfant, parlons ſérieuſement, je te prie.

CLAUDINE.

Je vous parle férieufement auffi.

ANGÉLIQUE.

Erafte eft amoureux de toi?

CLAUDINE.

Comme un perdu. Il m'époufe dès demain : il eft allé demander le confentement de ma mere.

ANGÉLIQUE.

Il eft allé demander le confentement de ta mere?

CLAUDINE.

Oui vraiment; & il eft fi hâté, fi hâté de m'époufer, qu'il m'épouferoit fans ça, fi je voulois. Demandez à Mathurin, on va me défiancer d'avec lui.

ANGÉLIQUE.

Tout cela peut être. Elle parle avec une confiance qui m'affaffine; & ce qui me défefpere le plus, je ne vois point Erafte : il devroit me chercher, il m'évite, il eft infidele.

CLAUDINE.

Oh ! pour ça oui, je vous en réponds : demandez à Mathurin, vous dis-je ; il m'a chanté pouille, il eſt auſſi fâché que vous, & il n'y a que le Monſieur & moi qui ſoyons bien-aiſes.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Claudine, Claudine ! vous m'avez trahie.

CLAUDINE.

Je vous ai trahie, moi ! Je ne vous connoîs quaſi point : ſuis-je obligée de refuſer ma fortune pour l'amour de vous ? Non pas, s'il vous plaît : je ne ſuis pas ſi ſotte ; il faut prendre ſon bon, quand on le trouve.

ANGÉLIQUE.

Non, cela n'eſt point ; ce ſont des contes : je ne ſuis point aſſez touchée de cette prétendue perfidie ; j'y ſerois plus ſenſible, ſi elle étoit véritable. Mais qu'elle le ſoit ou non, il néglige de me voir & de me parler pendant l'abſence de Monſieur Robinot ; cette apparence de mépris lui coûtera cher,

s'il m'aime encore ; & s'il ne m'aime plus, il ne jouïra pas au moins du plaiſir de croire qu'on ne l'aura pas prévenu.

CLAUDINE.

Oui, c'eſt bien dit. Oh ! pour ce qui eſt de cela, vous ne ſauriez mieux faire que de prendre votre parti.

ANGÉLIQUE.

Si je le prendrai ! Duſſé je le reſte de mes jours traîner une vie languiſſante & malheureuſe avec Monſieur Robinot, prévenons, du moins en apparence, en lui donnant la main, la honte de n'avoir pu garder un cœur qui devoit n'être qu'à moi.

CLAUDINE.

C'eſt bien prendre la choſe. Hé ! tenez, le voilà tout à propos.



SCENE XVIII.

M. ROBINOT, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

M. ROBINOT.

AH, ah ! c'eſt vous, mignonne ? Vous voilà bien émue ! Qu'avez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Je ſuis dans un état un peu violent, Monſieur, je vous l'avoue ; & les moments de votre abſence ont donné lieu à des réflexions qui m'ont très-cruellement agitée.

M. ROBINOT.

Comment, comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Ne vous allarmez point, elles n'ont ſervi qu'à me faire ſentir tout le tort que j'avois de refuſer l'offre de votre cœur.

CLAUDINE.

Voilà bien du changement, Monſieur, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

C'eſt à vous que je dois mon éducation, & la reconnoiſſance que j'en ai ne ſauroit ſouffrir de retardement: trop heureuſe, ſi le don de ma main peut aujourd'hui m'acquitter envers vous du ſoin que vous avez pris de mon enfance.

M. ROBINOT.

Ah, le charmant aveu! Les douces paroles! Je ne me ſens pas de joie, & il ne tient qu'à moi de mourir de plaiſir tout ſubitement.

CLAUDINE.

C'eſt moi, Monſieur, qui ſuis cauſe de ça.

M. ROBINOT.

Toi, Claudine? Que je te ſuis redevable! Oh! pour cela, mignonne! je ne m'attendois pas à te trouver ſi raiſonnable à mon retour. Ces ſentimens-là te ſont venus bien à propos;

mon coufin le Bailli doit arriver dans un moment avec nos articles tout dreffés & tout prêts à figner, & notre mariage eft une affaire à terminer dès demain, fi nous voulons.

ANGÉLIQUE.

Dès demain, Monfieur ! Non, dès aujourd'hui: point de retardement.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui ! Ces perfonnes de Paris font bien preffées !

M. ROBINOT.

Mais aujourd'hui, mignonne.....

ANGÉLIQUE.

Vous héfitez, Monfieur, & vous voulez que je croie que vous m'aimez !

M. ROBINOT.

Il y a dans ces fortes d'affaires de certains délais auxquels il faut bien...

ANGÉLIQUE.

Les délais ne me conviennent point.

M. ROBINOT.

Cela eft admirable ! Oh bien !

mignonne ! on vient à bout de tout avec de l'argent, je m'en vais voir ce qui ſe peut faire, & je t'en viendrai dire des nouvelles. Ah, l'heureux changement ! l'heureux changement ! Adieu, ma poule.

SCENE XIX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

LE voilà preſqu'auſſi aiſe que moi.

ANGÉLIQUE.

A quoi je m'engage, & quelle réſolution viens-je de prendre ! Mais que vois-je ? Ah, juſte Ciel !

CLAUDINE.

Ah ! c'eſt lui, c'eſt ce Monſieur qui m'aime, & qui s'eſt habillé en Payſan pour me faire plaiſir.

ANGÉLIQUE.

L'indigne Amant ! je n'en puis plus douter, c'eſt un perfide.

SCENE XX.

ERASTE, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ERASTE.

CHARMANTE Angélique! je mourois d'impatience......

CLAUDINE.

Avez-vous vu ma mere, Monſieur?

ERASTE.

Non, pas encore ..... La tante de Monſieur Robinot vous a-t-elle parlé d'un deſſein. ...

CLAUDINE.

Mais dépêchez-vous donc de parler à ma mere, Monſieur, s'il vous plaît.

ERASTE.

Tout à l'heure. Vous ne me dites mot; me méconnoiſſez-vous, Angélique? Je le pardonnerois à vos yeux; mais votre cœur devroit vous dire

que ſous cet habit de Payſan vous voyez le tendre, l'amoureux Eraſte.

ANGÉLIQUE.

Ah, ſcélérat!

ERASTE.

Moi ſcélérat! aimable Angélique.

CLAUDINE.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que ça, Monſieur? vous diſiez que vous ne la verriez plus, & vous lui parlez plutôt qu'à moi?

ANGÉLIQUE.

Cet habillement-là vous ſied à merveille, & celle pour qui vous l'avez pris vous eſt bien redevable. Adieu, Monſieur.

ERASTE.

Je veux vous expliquer.....

ANGÉLIQUE.

Ne me ſuivez pas.

ERASTE.

Voulez-vous ma mort?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment ; vivez, Monſieur le Payſan, vivez pour votre aimable Payſanne, & jouïſſez avec elle.....

ERASTE.

Quelle eſt votre erreur, Angélique ! il faut vous dire......

CLAUDINE.

Elle eſt fâchée de ce que vous m'aimez, & elle va épouſer Monſieur Robinot par dépit.

ERASTE.

Epouſer Monſieur Robinot !

ANGÉLIQUE.

Oui, traître ! & mon plus grand chagrin, c'eſt que cela ne puiſſe pas t'en donner.

ERASTE.

Adorable Angélique, écoutez.

ANGÉLIQUE.

Ne me ſuivez pas, vous dis-je.

ERASTE.

Ah ! je ne vous quitterai point,

aimable Angélique, que je ne me ſois juſtifié du crime imaginaire que vous m'imputez.

SCENE XXI.

CLAUDINE, MATHURIN.

CLAUDINE.

COMME il court après l Mathurin, qu'eſt-ce que ça veut dire?

MATHURIN.

Il y a, morgué ! bian de la biſarrerie là-dedans.

CLAUDINE.

Je n'y comprends rien.

MATHURIN.

Je m'en vais te l'expliquer. Ce ſont des drôles de parſonnes que ces gens de Paris.

CLAUDINE.

Comment ?

MATHURIN.

Quand ils ſont Monſieux, ils couront les Payſannes ; s'habillont-ils en Payſans, c'eſt aux Damoiſelles qu'ils en voulont. Ils ne faiſont jamais rian de ce qu'ils devont faire. Ha, ha, ha !

CLAUDINE.

Ah ! Mathurin ; je crois que celui-ci s'eſt moqué de moi, mon pauvre Mathurin.

MATHURIN.

Oui-dà, oui-dà, ça ſe pourroit bian ; ils ſont un tantinet gauſſeux, ces drôles-là.

CLAUDINE.

Les vilaines gens ! Tu vaux mieux que tout ça, toi, Mathurin ; tu n'es point trigaud.

MATHURIN.

Oh, morgué ! non.

CLAUDINE.

Tu reviens ſi aiſément, quand on t'a donné quelque chagrin !

MATHURIN.

Ça eſt vrai, je n'ai point de ſiel.

CLAUDINE.

Hé bien! touche donc-ià. Va, je t'aime mieux que perſonne.

MATHURIN.

Oh! nennin, nennin; je ne te veux point faire pardre ta forteune.

CLAUDINE.

Je n'en veux point d'autre que la tienne.

MATHURIN.

Non, je te veux voir dans ce biau carroſſe, avec cet habit d'or & ces pend'oreilles.

CLAUDINE.

Bon! c'eſt encore un bon nigaud avec ſes contes! Va! Mathurin, je n'y ſerai plus attrapée.

MATHURIN.

Tu me le promets, au moins?

CLAUDINE.

Oui, je te le promets.

MATHURIN.

Hé bian ! v'là qui eſt fait, je te le pardonne. Stapendant, vois-tu ! autant c'en feroit, ſi j'avions déja été mari & femme; t'étois folle de li, & il n'en faut, morgué ! pas plus que ça pour gâter un ménage.

CLAUDINE.

Tu as raiſon.

MATHURIN.

C'eſt que, vois-tu ! Claudeine, il eſt bon que tu ſaches ça. Il en eſt du ménage, vois-tu ! comme d'une charrue, où ſont attelés le mari & la femme; tant qu'ils tiront tous deux de conçart, la charrue va bian; mais ſi la femme ſe met queuque fantaiſie dans la çarvelle, le mari ſe chagraigne; l'un tire à dià, l'autre à uriau; la charrue deviant mal attelée, & le ménage s'en va à tous les diables.

CLAUDINE.

Cela eſt fort bien dit, Mathurin. Que tu as d'eſprit !

MATHURIN.

Oh ! ce n'eſt pas par l'eſprit que je ſais ça, c'eſt par l'expérience ; & ma défunte, à moi, tiroit à uriau autant que parſonne de ſa ſorte : mais, acoute donc, ne vas pas faire de même.

CLAUDINE.

Non, non ; va, ne crains rien.

MATHURIN.

V'là nos gens qui revenont, & qui ne querellont plus.

CLAUDINE.

C'eſt cette bonne Madame qui les a raccordés.



SCENE XXII.

Madame BRILLARD, ERASTE, ANGÉLIQUE, MATHURIN, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

NE me trompez-vous point, Erafte?

Madame BRILLARD.

Non; je fuis caution de fa fincérité.

ERASTE.

S'il vous en faut encore quelqu'autre, voilà Mathurin qui vous rendra compte......

MATHURIN.

Tout ce qu'il en faifoit n'étoit que gaufferie. Je fommes raccommodés moi & Claudeine.

CLAUDINE.

Oui! C'eft un plaifant vifage, vraiment! d'avoir cru fe moquer de moi; on donne bien là-dedans!

ANGÉLIQUE.

Ah ! qu'ai-je fait, Erafte ? vous n'êtes point coupable, vous m'aimez ; & mon dépit m'a fait promettre à Monfieur Robinot de l'époufer dès aujourd'hui.

ERASTE.

Je dégagerai votre parole ; avouez-moi de tout feulement, & confentez au deffein que l'on vous a dit.

ANGÉLIQUE.

M'en aller feule avec vous ! Prendre la fuite !

Madame BRILLARD.

Je vous accompagnerai, moi ; je fervirai de chaperon, j'aime à voyager.

ANGÉLIQUE.

C'eft une démarche fi peu de mon goût !

MATHURIN.

Paix, voilà Monfieur Robinot.

ANGÉLIQUE.

Sa préfence me détermine. Je ferai tout ce que vous voudrez, Erafte.

SCENE XXIII.

M. ROBINOT, ANGÉLIQUE, Madame BRILLARD, ERASTE, CLAUDINE, MATHURIN.

M. ROBINOT.

ME voilà de retour, moutonne, & tu feras mariée dès ce foir, comme tu le fouhaites.

ANGÉLIQUE.

Que cet efpoir me flatte agréablement, Monfieur, & que je ferai contente de ma deftinée !

M. ROBINOT.

La pauvre enfant, comme elle m'aime ! Vous voyez, ma tante.

Madame BRILLARD.

Cela eft vrai, mon neveu ; je le fais mieux que perfonne.

M. ROBINOT.

Qui eft cet homme-là, Mathurin? J'ai quelque idée de fon vifage.

MATHURIN.

La grande marveille! vous l'avez queuquefois vu ici, peut-être. C'eſt un de mes couſins d'auprès de Bourgenville, qui ayant ouï dire dans le Village qu'on diſoit qu'il y avoit ici des Ménétriers.....

M. ROBINOT.

Oui, j'ai donné ces ordres-là : y avez-vous ſongé, ma tante?

MATHURIN.

Parguenne oui! c'eſt moi qui les ai avartis, & ils ne tarderont pas à venir.... Hé bian! l'ai-je dit? Qui ne les voit, les entend; les v'là eux-mémes avec tout le Village.

M. ROBINOT.

Ils viennent le plus à propos du monde; rangeons-nous, faiſons-leur place. Ah! mignonne, je ne me ſens pas de joie, & je vais cabrioler comme un jeune homme de quinze ans.

⚜

(Les Violons, Hautbois, Payſans & Payſannes occupent les deux côtés du Theâtre.)

PREMIER AIR.

Chantons, cabriolons, danſons,
Pour amuſer une aimable Jeuneſſe.
Un galant ſuranné ſe ſert de nos chanſons:
Venez, fillettes & garçons,
Prendre part à notre allégreſſe.
Sans effaroucher les barbons,
Quand on veut plaire à ſa maitreſſe,
Les plaiſirs ſont de toutes les ſaiſons.

ENTRÉE.

SECOND AIR.

Un vieux corbeau,
Amant d'une jeune hirondelle,
Ne vouloit pas qu'un franc-moineau
S'approchât d'elle:
Mais cet amoureux paſſereau,
Sous une figure nouvelle,
S'empara du cœur de la belle;
Et le laid, le vilain oiſeau,
En eut dans l'aile.

ENTRÉE.

TROISIEME AIR. *Premier Couplet.*

Ne nous parlez point d'un amant
Qui près de nous pleure & ſoupire,
Pour mieux nous prouver ſon tourment;
Mais de celui qui nous fait rire,
Qui mene au bal, à l'opéra;
Le bon amant que celui-là!

Second Couplet.

Ne me parlez point de maman
Qui ne chante pour toute note
Que la retraite ou le couvent:
Mais d'une qui vendroit ſa cotte
Pour nous tirer du célibat;
Bonne maman que celle-là!

ANGÉLIQUE.

Ah! c'eſt aſſez chanter, danſer; changeons d'amuſement, Monſieur, je vous en prie.

MATHURIN.

Alle a raiſon, j'aime itou la divarſité, moi.

M. ROBINOT.

Tout comme tu voudras, fanfan ; tu n'as qu'à dire.

ANGÉLIQUE.

Jouons à quelques petits jeux.

MATHURIN.

Oui, à cache-cache-mitoulas, à la cleumisette, à la queuleuleu.

CLAUDINE.

Oh ! non, non, à Colin-Maillard : c'est un joli jeu que Colin-Maillard, n'est-ce pas, Monsieur ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! oui, j'aime le Colin-Maillard à la folie.

M. ROBINOT.

Ah, fi ! je ne le puis souffrir, moi. Dispensez-moi, mignonne. . . .

ANGÉLIQUE.

Oh ! non, Monsieur, vous y jouerez : cela seroit beau vraiment, qu'au mo-

ment de ce qui va ſe faire, vous manquaſſiez de complaiſance !

M. ROBINOT.

Mais, c'eſt que . . . .

CLAUDINE.

Allez, allez, Monſieur, ne craignez rien ; il n'y a point de Monſieur dans le cabinet.

M. ROBINOT.

Et dans la grande huche, n'y eſt-il point encore, Blaiſe ?

MATHURIN.

Hem, plaît il? Qu'eſt ce que vous dites de Blaiſe ?

CLAUDINE.

Il dit qu'il fera tout ce qu'on voudra, qu'il en eſt bien aiſe. Çà, çà, allons vîte; au doigt mouillé, voyons qui le fera.

ANGÉLIQUE.

Donne, donne-moi; que je tire la premiere.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Non pas, s'il vous plaît: c'eſt au maître du logis que l'honneur appartient; & il eſt bon qu'une femme s'accoutume de bonne heure à porter reſpect à ſa perſonne. Allons, Monſieur.

M. ROBINOT.

Allons, je le veux bien, voyons. Claudine eſt fille d'ordre.

CLAUDINE.

Et vous êtes Colin-Maillard, Monſieur. Tiens, Mathurin, voilà un mouchoir blanc; bouche lui bien les yeux.

M. ROBINOT.

Le ſort tombe toujours ſur moi, cela eſt étrange.

MATHURIN.

Oui, mais ſtapendant que je jouerons, que les Ménétriers jouïont itou; & pourſuivons de nous divartir, ça n'en ſera que mieux. On ne prendra pas ſti-là qui chante.

(Pendant que Mathurin bande les yeux

à M. Robinot, le Divertissement continue.)

PREMIER AIR.

Au jeu d'amour, comme à Colin-Maillard,
Tout dépend du hasard.
Sous un bandeau que peut servir l'adresse ?
Tel échappe souvent que l'on croit tenir bien ;
Pour prix d'une longue tendresse,
Tel croit tenir le cœur de sa maitresse,
Qui souvent ne tient rien.

(Entrée de gens qui jouent à Colin-Maillard avec Monsieur Robinot.)

BRANLE.

Premier Couplet.

Amants, qu'un jaloux inquiète,
Sachez profiter du hasard ;
Et faites vîte la retraite,
Pendant qu'il fait Colin-Maillard.

(Eraste, Angélique, & Madame Brillard s'en vont précipitamment, & l'on continue de chanter.)

Second Couplet.

Monsieur Robinot, homme sage,

Ferme les yeux; le fin renard !
Il ne verra pas ſon dommage,
Tant qu'il ſera Colin-Maillard.

SCENE XXIV.

LE BAILLI, M. ROBINOT, MATHURIN, CLAUDINE.

LE BAILLI.

AH, ah! qu'eſt-ce que ceci! Fort bien; je ſuis bien-aiſe de voir ainſi tout le Village en joie à la veille d'une noce.

M. ROBINOT.

Ah, parbleu! je tiens quelqu'un, pour le coup; il ne m'échappera pas. C'eſt un homme juſtement; oui, c'eſt Mathurin.

LE BAILLI.

Non, c'eſt moi, couſin; je ne ſuis pas du jeu, mais il n'importe.

MATHURIN.

Oh, parguenne! Monſieu, vous êtes

pris pour dupe, vous croyais me tenir : allons, allons, rebouchez-vous les yeux.

M. ROBINOT.

Non, voilà qui eſt fini, je ne ſaurois plus jouer, cela m'étouffe; continuez vous autres. Hé bien, couſin ?

LE BAILLI.

J'ai votre affaire toute prête dans ma poche; le contrat tout dreſſé, il n'y a qu'à le ſigner.

M. ROBINOT.

Oui, c'eſt bien dit, ſignons. Je n'ai jamais rien fait avec tant de joie. Allons, mignonne.... Comment donc! où eſt Angélique ?

MATHURIN.

Pargué! Monſieu, pendant que je jouons à Colin-Maillard, je crois qu'alle eſt allé jouer à la cleumiſette.

M. ROBINOT.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

MATHURIN.

Vous apportez le contrat trop tard,

Monſieu le Bailli; la mariée eſt partie.

M. ROBINOT.

Angélique partie!

MATHURIN.

Oui, v'là Madame votre tante & le couſin de Bourgenville qui l'emmenont; ils l'avont enrôlée, & ils diſont que c'eſt une recrûe pour un Capitaine.

M. ROBINOT.

Pour un Capitaine?

CLAUDINE.

C'eſt ce Monſieur du cabinet d'hier au ſoir.

M. ROBINOT.

Ah! je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné!

CLAUDINE.

Vous n'êtes pas heureux à Colin-Maillard, n'y jouez plus.

M. ROBINOT.

Vous étiez tous de concert; vous êtes des coquins, des canailles. Allons,

cousin, ils ne peuvent être loin, courons après; &, si je les attrape, je ferai tout pendre, & ma tante, & Angélique même.

SCENE DERNIERE.

CLAUDINE, MATHURIN, & les Acteurs du Divertissement.

MATHURIN.

OH, palsanguenne! il aura biau courir, il ne sera pendre parsonne. Allons, enfans, les Ménétriers sont payés; pendant qu'il courra, que chacun se prenne par la main, & achevons notre branle. Je ne craignons plus le Capitaine, v'là une bonne épeine hors de mon pied: touche là, Claudeine.

Troisieme Couplet du Branle.

Au cœur d'une jeune galante,
Amants, voulez-vous avoir part?

N'ayez point l'âme défiante,
Faites toujours Colin-Maillard.

Quatrieme Couplet.

Nombre de femmes & de filles
Seroient au Couvent tôt ou tard,
Si leurs maris ou leurs familles
Ne faisoient pas Colin-Maillard.

Cinquieme Couplet.

Quand une femme, à la Baſſette,
Feint de plumer quelque Richard,
Loin d'interroger la Coquette,
Maint époux fait Colin-Maillard.

Sixieme Couplet.

Heureux qui rit d'une inhumaine,
Qui vit gai, content & gaillard :
A tout ce qui fait de la peine,
Heureux qui fait Colin-Maillard.

Septieme Couplet.

Aminte eſt ſévere & cruelle,
Et rebute un Amant vieillard ;
Qu'un jeune Amant ſoit auprès d'elle ;
La belle fait Colin-Maillard.

Huitieme & dernier Couplet.

Votre plaisir nous intéresse,
Pour nos soins ayez quelque égard ;
Sur les défauts de notre Piece,
Faites, Messieurs, Colin-Maillard.

FIN.

LE GALANT JARDINIER,

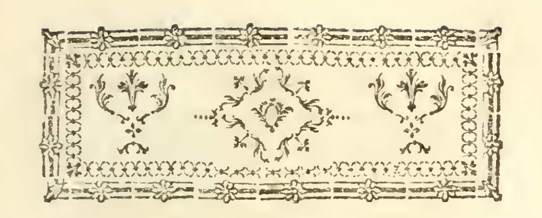
COMÉDIE;

Représentée pour la premiere fois le 10 Novembre 1704.

ACTEURS.

M. DUBUISSON, Pere de Lucile.
Madame DUBUISSON.
LUCILE, Fille de M. Dubuiſſon,
M. CATON.
M. BAVARDIN.
M. ORGON, Pere de Léandre.
LÉANDRE, Amant de Lucile.
LUCAS, Jardinier.
MATHURINE, Femme de Lucas.
LA MONTAGNE, Valet de Léandre.
MARTON, Suivante de Lucile.
LA BOHÉMIENNE.
Un garçon Rotiſſeur.
Troupe de Maſques.

La Scene eſt dans la Maiſon de Campagne de M. Dubuiſſon.



LE GALANT JARDINIER,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. & Madame DUBUISSON.

Madame DUBUISSON.

OH ! pour cela, Monſieur Dubuiſſon, vous prenez bien mal votre tems pour faire ce mariage.

M. DUBUISSON.

Taiſez-vous, ma femme ; je ſais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain eſprit,

d'une certaine tournure, on ne peut trop ſe hâter de les marier, & il n'y a point de contre-tems pour s'en défaire.

Madame DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant qui a paſſé toute ſa vie dans un Couvent, qui n'en ſort que depuis quinze jours....

M. DUBUISSON.

C'eſt juſtement ce qui fait que je m'en défie, cela ne connoît point le monde, cela meurt d'envie de faire connoiſſance; & il n'y a point d'oiſeaux ſi faciles à attraper que ceux qui ſortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du Couvent pour la marier, elle ſera mariée, & tout au plus vîte.

Madame DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti, que celui que vous lui voulez donner.

M. DUBUISSON.

Cela eſt vrai. Sur la propoſition de mon frere l'Avocat, je m'étois réſolu de la donner au fils de Monſieur Orgon, un de mes anciens camarades de Collége, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là; nous étions en paroles pour cela, Monſieur Orgon & moi; mais, outreque ce fils-là ne m'eſt point connu, c'eſt qu'il me revient de pluſieurs endroits que c'eſt un libertin, qui s'eſt fait Capitaine malgré ſon pere, grand diſſipateur de biens, homme de plaiſirs, de bonne chere, & aimant les femmes.

Madame DUBUISSON.

Le grand malheur! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes; & ſi ma famille y avoit regardé de ſi près....

M. DUBUISSON.

Il y a encore autre choſe. Ce fils de Monſieur Orgon devoit être rendu à Paris il y a trois ſemaines, pour terminer l'affaire. Son pere lui avoit écrit d'y venir pour cela, & l'on n'en a

ni vent ni nouvelle ; cela me fait comprendre que c'eſt un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, & cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous diſe? ſi je me hâte de la marier à ce Monſieur Caton qui ne me plaît gueres, c'eſt que je ſuis prévenu que l'autre me plairoit encore moins, & que je veux me mettre hors d'état d'être perſécuté par Monſieur Orgon, qui, comme l'on m'a dit, ne ſonge à marier ſon fils que pour le tirer du libertinage ; & je ne veux point que ce ſoit ma fille qui ait cette peine-là.

Madame DUBUISSON.

Mais ſavez-vous bien que votre fille hait à la mort ce Monſieur Caton, que vous voulez qu'elle épouſe ?

M. DUBUISSON.

Ma fille n'a pas tort, c'eſt un vilain homme : mais il eſt fort riche, & en chemin de le devenir davantage ; cela fera une bonne maiſon, c'eſt un

homme qui ne dépenſeroit pas une piſtole mal-à propos.

Madame DUBUISSON.

Tenez, mon fils, c'eſt un vilain, un ladre, un vieux coquin, qui a vécu juſqu'ici d'une maniere fort ſerrée, & qui, faute d'expérience, ſe repandra au premier jour en des dépenſes exceſſives pour la premiere guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle: mais s'il étoit ſi raiſonnable que vous le dites, il s'abſtiendroit de ces bagatelles-là; nous ſommes ici à notre maiſon de campagne.

M. DUBUISSON.

Je ſuis venu pour éviter le fracas & la cohue, & pour faire la noce à moins de frais.

Madame DUBUISSON.

Et de quoi s'aviſe donc votre Monſieur Caton, que vous trouvez ſi économe, de régaler tous les jours tout le Village?

M. DUBUISSON.

Ce n'eſt pas lui qui fait ces ſottiſes-là.

Madame DUBUISSON.

De faire tirer des fuſées, des feux d'artifice ?

M. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

Madame DUBUISSON.

De donner des violons & de la muſique dans les avenues de notre bois? L'impertinent, le ſot! A quoi cela eſt-il bon?

M. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je ; il y a quelque choſe là-deſſous que je ſoupçonne, & j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

Madame DUBUISSON.

Bon, bon ! quelque choſe là-deſſous ! que pourroit-ce être ?

M. DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte, c'eſt un coquin qui n'eſt pas mal entendu.

Madame DUBUISSON.

Quand s'en va-t il cet animal-là ? Il y a déja dix ou douze jours qu'il eſt ici à pot & à rôt dans la maiſon.

M. DUBUISSON.

C'eſt le neveu de votre Jardinier, un Sergent de milice qui vient voir ſon oncle, en allant à la garniſon.

Madame DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point de ſi longues viſites, quand elles ſe font à mes dépens. Hom ! votre Jardinier vous en fait bien paſſer, Monſieur Dubuiſſon.

M. DUBUISSON.

A moi ?

Madame DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrois bien ſavoir de quoi ce marouſle s'aviſe de prendre encore un garçon Jardinier

de ſurcroît, quand il y en a deux ici ?

M. DUBUISSON.

Ce ſont ſes affaires.

Madame DUBUISSON.

Ce ſont les vôtres, & tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, Monſieur Dubuiſſon, vous êtes trop bon, trop facile, & cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage, & le mouvement de ce vilain carroſſe de voiture, dont je ne ſaurois me remettre, j'ai une migraine ſi horrible, un ſi grand mal de tête....

M. DU BUISSON.

Allez, ma femme, allez vous mettre ſur votre lit, & ne vous inquiétez de rien, laiſſez-moi faire. Voilà juſtement le neveu du Jardinier avec qui je ſuis bien-aiſe d'avoir quelque petite conférence.

Madame DUBUISSON.

Je vous laiſſe, Monſieur Dubuiſſon : mais ſi vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclurre ce mariage.

SCENE II.

M. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

HÉ bien, qu'as-tu appris ? ſais-tu quelque choſe ? as-tu quelque éclairciſſement ?

LA MONTAGNE.

Oh ! vraiment oui, Monſieur, vous avez ſoupçonné juſte. Toutes ces Fêtes-là, toute cette muſique qui nous fait coucher ſi tard, & qui nous éveille ſi matin.....

M. DUBUISSON.

Hé bien ?

LA MONTAGNE.

Hé bien ! Monſieur, c'eſt quelque joli homme amoureux de Mademoiſelle votre fille, qui fait toutes ces galanteries-là aſſurément.

M. DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de Monſieur Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment, de Monſieur Caton ? ce vilain Monſieur, qui eſt ici depuis quelques jours ? Eſt-ce que... Mais par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une choſe.... Oui, juſtement.... Mais cet animal-là auroit-il l'eſprit.... Oui-dà, oui-dà, quelque vilain qu'on ſoit, l'Amour donne des manieres quelquefois. Allez, Monſieur, je me rappelle des choſes ; il faut que ce ſoit lui, ſur ma parole.

M. DUBUISSON.

Mais ſur quoi fonder tes conjectures ?

LA MONTAGNE.

Sur quoi ! il eſt fort riche, Monſieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oh ! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et passablement sat, à ce qu'il me paroît.

M. DUBUISSON.

Oh! pour cela.... C'est ce que....

LA MONTAGNE.

C'est-lui, Monsieur. Il n'y a qu'un homme riche & sot qui puisse faire ces dépenses là.

M. DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le Village, encore?

LA MONTAGNE.

Dans le Village, Monsieur? Je ne m'en suis pas tenu-là, j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

M. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris?

LA MONTAGNE.

Oui, vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici; & il y envoie, lui, deux ou trois fois par jour. Il y a trois ou quatre personnes dans le Village qui ne font autre chose qu'aller & venir.

M. DUBUISSON.

L'extravagant !

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoiſſance de ces Meſſieurs-là ſans faire ſemblant de rien. Ils ſont partis, je les ai ſuivis.

M. DUBUISSON.

Hé bien, hé bien?

LA MONTAGNE.

Hé bien! Monſieur, nous ſommes arrivés: l'un a été dans la rue Saint-Honoré, chez des Marchands d'étoffes; l'autre chez des Marchands Joailliers, ſur le quai des Morfondus; celui-ci chez Crépy, celui-là chez la Morliere.

M. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour Monſieur Caton, & ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les employât.

LA MONTAGNE.

Non, vraiment; ce ſont des gens fort diſcrets, mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des Joail-

liers, des Marchands de vin, des Rotiſſeurs.... Il y a bien de la profuſion là-dedans, bien du dérangement d'eſprit; & je ne crois pas, moi, que vous fuſſiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

M. DUBUISSON.

Si j'étois ſûr que ce fût lui : mais je ne vois rien encore qui me perſuade......

LA MONTAGNE.

Cela eſt vrai, il n'y a rien de poſitif : mais c'eſt déjà beaucoup que de ſoupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclurre, Monſieur.

M. DUBUISSON

Non; je veux approfondir la choſe.

LA MONTAGNE.

Vous ne ſauriez mieux faire. L'éclairciſſement vous éclaircira ſi....

M. DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclairciſſement. Toi, ne pars point pour ta garniſon, que ce myſtere ne ſoit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de quitter dans le fort de cette affaire ci, Monfieur.

M. DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne fuis pas en peine de la reconnoiſſance, & pour le peu que j'en mériterai de fa part.... Mais voici la Jardiniere.

SCENE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

AH ! vous voilà, Monfieur de la Montagne ; il y a une heure que votre maître....

LA

LA MONTAGNE.

Hé ! paix, paix, Madame Mathurine ; êtes vous ſolle de ne me pas appeller votre neveu ?

MATHURINE.

Ah ! vous avez raiſon, & je n'y ſongeois pas. Votre maître donc, il y a une heure....

LA MONTAGNE.

Encore ? Ah ! tout eſt perdu. Avez-vous le diable au corps, ma tante Mathurine ? Eſt-ce que j'ai un maître, moi ?

MATHURINE.

Oui, voirement, vous en avez un. Ce jeune Monſieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être garçon Jardinier, n'eſt-ce pas votre maître ? Que voulez-vous dire ? Eſt-ce que je ſuis une béte ?

LA MONTAGNE.

Oh ! pour cela oui, très-fort. Votre garçon Jardinier eſt un Jardinier, & moi je ſuis votre neveu, Sergent de Milice. On vous a cent fois....

MATHURINE.

Ça eſt vrai, j'ai tort, je n'y ſerai plus attrapée.

LA MONTAGNE.

A la bonne heure: mais pour éviter les inconvénients, il ne faut pas que nous ayons longue converſation enſemble. Juſqu'au revoir, ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais ſongez donc que votre maî.... Le garçon Jardinier, vous cherche pour vous parler, mon neveu de la Milice.

SCENE IV.

MATHURINE, *ſeule.*

Ils avont biau faire & biau dire, je ne ſaurois m'accoutumer à ce qui n'eſt point. Mais queule fantaiſie à ce Monſieu de ſe faire payſan, & à ſon homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas ! Le voilà lui-mê-

me, il faut qu'il me dife pourquoi ça fe fait.

SCENE V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

BON JOUR, Mathureine; je fis bian-aife que ce foit toi. Es-tu toute fine feule?

MATHURINE.

Hé, parguenne! tu le vois bian.

LUCAS.

N'y a-t-il parfonne qui nous acoute?

MATHURINE.

Non, voirement.

LUCAS.

Ce ne font pas ici des vétilleries, vois-tu!

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas? Je ne t'ai jamais vu fi étrange.

LUCAS.

Je le crois morgué ! bian, ma forteune eſt faite.

MATHURINE.

Ta forteune, dà ! Et la mienne, Lucas ?

LUCAS.

Paix, *motus*, Mathureine, & la tienne itou. Oh ! çà, acoute ; te ſens-tu capable de garder un ſecret bian ſecrettement ?

MATHURINE.

Oh ! pour ça oui. Tians, il m'eſt arrivé je ne ſais combien de choſes, que je me ſerois plutôt fait hâcher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon ! il faut toujours faire comme ça ; c'eſt une belle choſe que le ſecret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine, & dis-moi tout au plutôt.

LUCAS.

Aga ! tians, Mathureine, je ne ſais pas encore trop bian ce que c'eſt. Morgué! pourquoi faut-il que je ne ſachions pas lire ni l'un ni l'autre?

MATHURINE.

Hé ! qu'eſt-ce que ça fait à notre forteune?

LUCAS.

Ce que ça y fait ! Tians, v'là un papier qui eſt tombé de la poche de ce drôle que j'appelons notre neveu.

MATHURINE.

Hé bian?

LUCAS.

Hé bian! c'eſt le factoton de ce jeune Capitaine qui s'eſt fait garçon Jardinier.

MATHURINE.

Je le ſais bian.

LUCAS.

Or ces gens-là, tu ſais, remuont l'argent à la pelle; ils faiſont jouer,

tu ſais, jour & nuit les Ménétriers dans le Village; ils tiront, tu ſais, des fuſées & des artifices ſur l'iau; ils m'avont baillé, tu ſais, quinze pièces d'or, pour que le Capitaine devenît notre garçon, & ſon homme-de-chambre notre neveu, tu ſais.

MATHURINE.

Hé bian? je ſais, je ſais. Si je ſais tout ça, pourquoi me le dire?

LUCAS.

Ah, morguenne! bellement, Mathureine: tredame! t'es bian prompte. Ce que je te dis là, vois-tu! c'eſt à celle fin de te faire mieux entendre que ce Capitaine-là eſt un homme riche, vois-tu! queuque fils de Maltotier; que c'eſt-là, vois-tu! queuque bon papier de conſéquence, queuque contrat de conſtruction, vois-tu! queuque lettre de change.

MATHURINE.

Ça pourroit bian être.

LUCAS.

J'ai morguenne! opinion que ça eſt.

Tatigué ! que d'envieux ! Que de gens fâchés dans le Village, quand ils varront Mathureine & Lucas dans un biau carroſſe ! Car, vois-tu, je ne ſommes pas pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent, crac, je me boute dans les affaires, je me fais Partiſan, tu ſeras Partiſanne; j'acheterons queuque charge de Nobleſſe; & pis, & pis on oubliia ce que j'avons été; & je ne nous en ſouviendrons morgué ! peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions Nobles, Lucas ! J'aurions carroſſe !

LUCAS.

Pourquoi non ? Je ne ſommes pas les premiers Payſans qui auriont fait forteune.

MATHURINE.

Mais, acoute, Lucas, n'eſt-ce pas voler, que de ne pas rendre ce papier à ce Monſieur à qui il appartient ?

LUCAS.

Bon ! voler une feuille de papier !

Et puis après tout, il n'y a pas de mal à ça. Un Payſan prendra à un Capitaine, & au fils d'un Maltotier encore : ce n'eſt pas voler que ça, c'eſt prendre ſa revanche.

MATHURINE.

Tu as raiſon. Montre-moi ce papier Lucas ; donne, Lucas, donne.

LUCAS.

Bellement donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Hé ! Lucas, c'eſt de l'écriture dont on écrit des livres, je penſe.

LUCAS.

Hé oui ! tant-mieux, c'eſt de la meilleure, ſtelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage..... Hé, morgué ! que fais-tu ? t'es mal-adroite. Ce n'eſt pas comme ça que ça ſe tiant, c'eſt comme ça. J'ons déjà queuque connoiſſance, vois-tu ! Tians, Mathureine, que je te montre : tout ce qui eſt blanc, vois-tu ! c'eſt le papier ; & tout ce qui eſt noir, c'eſt les lettres.

MATHURINE.

Tredame ! Lucas, tu ſais déjà lire !

LUCAS.

Tredame, toi-même ! N'eſt-ce pas biaucoup que de ſavoir faire la différence ? Mais voici nos deux drôles, ils donnont à plein collier dans l'orniere ; car je me doute qu'ils parlont de ça. Retourne-t-en à la cuiſine, pendant que je m'en vais les acouter, moi, ſans faire ſemblant de rian. Ah, tatigué ! que je ſis un ruſé marle !

SCENE VI.

LÉANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS, *écoutant.*

LA MONTAGNE.

Il faut finir cette affaire-ci d'une maniere ou d'une autre, Monſieur ; & ſi Monſieur votre pere eſt encore huit jours ſans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou tout au moins fou à lier.

LÉANDRE.

Il eſt donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il perd l'eſprit, vous dis je, & le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LÉANDRE.

Maraud!....

LA MONTAGNE.

Ce n'eſt point un conte, Monſieur. Vous avez mandé il y a un mois que vous reveniez; on vous ſait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point: tout le monde veut que des chenapans, que nous avons, dit on, trouvés en chemin, nous ont, vous & moi, greffés tous deux ſur quelque vieux chêne.

LÉANDRE.

La ridicule imagination!

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité. Car enfin y a-t-il rien de plus biſarre que ce que nous faiſons ici ? Vous voilà

garçon Jardinier, vous qui ne ſavez pas comment croît une ciboule.

LÉANDRE.

Ne parlons point de cela. Perſonne ne t'a reconnu à Paris? Tu t'es informé de tout ſans t'expoſer.....

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela, oui, je vous en réponds: mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LÉANDRE.

Hé pourquoi?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu! Tenez, Monſieur, voilà les billets que fait courir Monſieur votre pere. Il y en a même d'affichés aux coins des rues. Où diantre aurai-je mis ce billet? Il ſera tombé de ma poche, vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS, *à part.*

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de forteune!

LÉANDRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce billet? Que veux-tu dire?

LA MONTAGNE.

Je ne ſais ce que j'en ai fait: mais je vous en dirai le ſens. *Trente piſtoles à gagner, pour qui donnera chez Monſieur Orgon des nouvelles d'un jeune Officier perdu ſur la route d'Allemagne; le jeune homme de taille ni petite, ni grande, l'encolure déchargée, la jambe ſéche, & qui porte au vent.*

LÉANDRE.

Tu te moques.

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS, *à part.*

Trente piſtoles à gagner? C'eſt toujours queuque choſe. Achevons d'acouter, c'eſt le moyen d'apprendre.

LEANDRE.

Mon pere n'y ſonge pas; le pauvre bon-homme! J'admire ſa ſimplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt ſon bon naturel. Allons, Monſieur, que cela vous touche; arrachez-vous à cette paſſion extravagante qui vous retient ici.

LÉANDRE.

Hé ! le moyen de m'en arracher ? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie perſonne, je vous l'avoue.

LÉANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile. Je pars de l'armée dans la réſolution d'obéir aux ordres de mon pere.

LA MONTAGNE.

Ces bons ſentimens-là ne vous ont pas duré.

LÉANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'eſt ce qui vous fait craindre d'arriver.

LÉANDRE.

On ne peut échapper à ſa deſtinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grâce à la vôtre.

LÉANDRE.

Ma chaiſe ſe briſe au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Eloigné des Poſtes.

LÉANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le Carroſſe de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hazard fait paſſer par-là tout à propos.

LÉANDRE.

J'y trouve une jeune Beauté, toute charmante, toute adorable.

LA MONTAGNE.

Cela eſt bien heureux.

LÉANDRE.

Que ſa mere vient de retirer du Couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroît de charmes & de mérite.

LÉANDRE.

Je ſuis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieues de Paris, qui ſe ſeroit défié de l'embuſcade? Tous les ennemis ne ſont pas au-delà de la frontiere, Monſieur.

LÉANDRE.

Quel ennemi! il eſt d'un ſexe à qui les plus grands hommes font gloire de céder.

LA MONTAGNE.

Bon! les plus grands hommes! Morale d'Opéra, Monſieur, fades diſcours. On ne ſe rend que quand on veut bien ne pas réſiſter. Mais venons au fait, s'il vous plaît; j'ai eu la complaiſance de m'accorder à vos viſions, il faut continuer, puiſque j'ai commencé. Vous aimez Lucile?

LÉANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne ſait rien encore de votre amour?

LÉANDRE.

J'attends l'occaſion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Enſuite?

LÉANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à ſon pere.

LA MONTAGNE.

Il a des engagements avec un autre.

LÉANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LÉANDRE.

Cela n'eſt rien, ſi tu n'acheves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le conſentement du vôtre.

LÉANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela ſera difficile.

LÉANDRE.

Cela ne ſera pas impoſſible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons beſoin d'argent.

LÉANDRE.

Voilà ma bourſe.

LA MONTAGNE.

Fort bien, Monſieur, vous avez réponſe à tout. Malpeſte ! quel embonpoint de bourſe ! celle-là ne ſe ſent point des fatigues de la guerre, & ce n'eſt pas-là la bourſe uniforme du Régiment.

LÉANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Crépy?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarraſſez de rien, je ruinerai votre Rival dans l'eſprit de Monſieur Dubuiſſon; je lui mettrai ſur

le corps toutes les ſottiſes que vous faites...... Préſents, bijoux, cadeaux, ſérénades, j'ai pris mes meſures pour toutes choſes. Voilà de l'argent, laiſſez-moi faire, les meſures ne manqueront pas, ſur ma parole. Songez ſeulement à découvrir à Lucile......

SCENE VII.

LUCAS, LA MONTAGNE, LÉANDRE.

LUCAS.

HÉ ! garre, garre, enfuyez-vous-en. V'là Monſieur Dubuiſſon qui viant envars ici ; il ſoupçonnera queuque choſe, s'il vous trouve enſemble.

LÉANDRE.

Il a raiſon, je me retire.



SCENE VIII.

LA MONTAGNE, LUCAS.

LA MONTAGNE.

ET moi de mon côté......

LUCAS.

Hé ! là, là, bellement, ne vous enfuyez pas, vous ; ce n'eſt point pour vous qu'il viant, Monſieur Dubuiſſon ; ce n'eſt que pour li.

LA MONTAGNE.

Comment donc ?

LUCAS.

Avec votre parmiſſion, mon neveu de la Milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE, *à part.*

C'eſt encore de l'argent qu'il demande, je n'ai jamais vu de coquin plus intéreſſé.

LUCAS.

Allons, palſangué ! boutez deſſus ;

puiſque vous êtes mon neveu, point de çarimonie. Qu'eſt ce que c'eſt donc que ces trente piſtoles qu'il y a à gagner, pour qui baillera de certaines nouvelles, là......

LA MONTAGNE.

Je ne vous entends pas.

LUCAS.

Parguenne ! je vous ai bian entendu, moi ; je ſais tout le contenu de l'affiche que vous avez pardue, & c'eſt juſtement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Juſtement.

LUCAS.

Trente piſtoles à gagner ! Foin de ma curioſité ! je voudrois, morgué ! pour biaucoup ne ſavoir rian de ça, voyez-vous !

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc ?

LUCAS.

Ces trente piſtoles - là me feront pardre l'eſprit : Oh ! pour ça oui, elles

me renvarſont la çarvelle, Monſieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Hé! par quelle raiſon?

LUCAS.

Il me viant des ſcrupules.

LA MONTAGNE.

Des ſcrupules à toi?

LUCAS.

Oui, voirement, des ſcrupules. Vous m'avez donné quinze piſtoles.

LA MONTAGNE.

Hé bien! quinze piſtoles. Voudrois-tu les rendre?

LUCAS.

Moi rendre de l'argent, vous n'y ſongez pas; je ſis fillot d'un Procureu de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces ſcrupules? Sur ce que, pour ſervir mon maître, tu trompes le tien?

LUCAS.

Oh, palſanguenne! non; vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE.

Hé bien donc?

LUCAS.

Ça n'eſt rien, ça ſe paſſera.

LA MONTAGNE.

Mais encore?

LUCAS.

Et mais vous m'avez baillé quinze piſtoles pour ne pas dire que c'eſt votre maître qui eſt ici.

LA MONTAGNE.

Hé bien?

LUCAS.

Et ſon pere en promet trente à ſti-là qui li dira où il eſt; je me fais comme ça des ſcrupules.

LA MONTAGNE, *bas.*

Voilà un maître maroufle avec ſes fantômes.

LUCAS.

Je ne ſaurois ſarvir ſti-ci ſans tromper ſti-là, voyez-vous ! & j'ai dans l'imagination que ce ſeroit bleſſer ma conſcience, ſi je ne ſarvois pas ſti-là qui promet le plus, au préjudice de ſti là qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Oui-dà, oui dà, il y a quelque choſe à dire à cela. (*Bas.*) Le dangereux coquin !

LUCAS.

Conſeillez-moi un peu là-deſſus, Monſieu de la Montagne, vous qui êtes un ſi honnête-homme.

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire. Tiens, voilà encore quinze louis d'or, pour mettre les choſes dans l'éliquilibre.

LUCAS.

Tatigué ! que vous êtes de bon conſeil, Monſieu de la Montagne ! Mais attendez un peu. Oui..... tout juſte ; me voilà un peu plus embarraſſé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment, tu rêves? feroit-ce encore quelque fcrupule?

LUCAS.

Palfangué! oui, je ne fais plus queu parti prendre avec votre pefte d'équilibre. Pour que la balance penche de queuque côté, il faut du poids de plus, Monfieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis; feras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous farvirons comme vous nous payez, à bonne mefure.

LA MONTAGNE.

Oui, tu nous es d'un grand fecours, vraiment!

LUCAS.

Morguenne! vous ne favez pas ce que je rifque. Si Monfieu Dubuiffon ou Madame fa femme venont à favoir que je me fuis baillé pour compagnon de

de jardinage un Jardinier, qui n'eſt pas Jardinier....

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur diſe, gros animal?

LUCAS.

Et que ſais-je, moi? Mademoiſelle Lucile elle-même, peut-être : elle eſt fille, & jaſeuſe par conſéquent, elle dégoiſera queuque choſe; & ſa ſuivante Mademoiſelle Marton, qui eſt itou une babillarde, & pis v'là tout juſtement comment les choſes ſe découvront, Monſieu de la Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien. Elles n'ont garde de parler ni l'une, ni l'autre: & Mademoiſelle Lucile ne ſait encore rien de la paſſion de mon maître, elle ne le connoît pas pour ce qu'il eſt.

LUCAS.

Hé! fi donc, vous m'en baillez à garder; queu peſte de conte! ſi alle ne le connoiſſoit pas, lui auroit-elle baillé ſa portraiture?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle ſache que mon maître a ſon portrait, nous ne l'avons eu que par ſurpriſe.

LUCAS.

Et comment, par ſurpriſe ? Expliquez-moi ça, Monſieu de la Montagne. Effectivement ça eſt bian ſurprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle paſſe quelquefois des heures entieres ſur le grand balcon du côté de la rue, un Peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon maître porte au bras, & que le haſard t'a fait voir.

LUCAS.

Tatigué ! l'habile Peintre ! j'ons vu le portrait, ça lui reſſemble comme deux gouttes d'iau.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais v'là bian des ſecrets à garder.

Monſieu de la Montagne : c'eſt une nouvelle augmentation de peine. Ne faudroit il point encore queuque petit ſalaire pour ſte peine-là ?

LA MONTAGNE.

On te paiera tout à la fin, ſi nos projets peuvent réuſſir.

LUCAS.

Ils réuſſiront drès que vous ne ſerez pas épargnant ; car, voyez-vous ! ce n'eſt pas pour me vanter, mais je ſis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avartis.

LA MONTAGNE.

J'en ſuis convaincu. Mais dis-moi un peu une choſe. Ne ſoupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec Monſieur Dubuiſſon ?

LUCAS.

Et, palſanguenne ! oui. Ils ſont un tas de Bourgeois & de Bourgeoiſes, qui avont chacun envoyé leur plat, parce qu'ils ſavont que notre maître eſt un tantinet ladre. Oh, parguenne ! il y a de quoi manger ; j'avons, morgué ! deux cochons de lait, trois longes de

viau, un gros aloyau, quatre gigots, & une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE, *bas.*

Voilà une petite chere bien délicate: Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne penſent, & nous en ferons honneur à Monſieur Caton.

LUCAS.

Hem, plaît-il? que dites-vous?

LA MONTAGNE.

Rien. Va-t-en voir ici près à l'Epée Royale, s'il n'y eſt point encore arrivé trois carroſſées d'hommes & de femmes, à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Tras carroſſées! v'là bian du monde: qu'eſt-ce que vous voulez faire de tout ça?

LA MONTAGNE.

Tu le ſauras. Va vîte, & viens me rendre réponſe.

LUCAS.

Oui, oui, je m'en vas vîte, allez. (*Bas.*) Mais j'irai plus loin que l'Epée

Royale ; & je gagnerons l'argent de l'affiche.

SCENE IX.

LÉANDRE, LA MONTAGNE.

LÉANDRE.

MON pauvre la Montagne, voici Lucile & Marton qui viennent de ce côté-ci, elles parlent enſemble : je me flatte d'avoir entendu quelque choſe qui me regarde, je voudrois bien en ſavoir davantage ; comment faire ?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter, & ſuivant ce que vous entendrez, prenez occaſion de vous déclarer, ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher, mettez-vous ſur ce gazon, & faites ſemblant de dormir : il eſt aſſez naturel qu'un garçon Jardinier s'endorme ſur l'herbe au lieu de travailler.

LÉANDRE.

Les voici. Que Lucile eſt belle, & que je ſuis amoureux !

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Ecoutez, parlez à propos, & me laiſſez faire le reſte.

SCENE X.

LÉANDRE, LUCILE, MARTON.

MARTON.

Mort de ma vie ! Mademoiſelle, vous n'êtes pas de bonne-foi : vous ne dites point naturellement ce que vous avez dans l'âme.

LUCILE.

Mais que veux-tu que je te diſe ?

MARTON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marton.

MARTON.

Du chagrin ! vous voilà ſraîchement ſortie du Couvent, où je ſais bien que vous enragiez d'être, on va vous marier, & vous avez du chagrin ! Je ne comprends pas. . . .

LUCILE.

Hélas, Marton !

MARTON.

Vous ſoupirez, vous levez les yeux au Ciel. Oh ! je comprends à préſent. Vous étes amoureuſe, Mademoiſelle.

LUCILE.

Ah, Marton ! ne va pas t'imaginer...

MARTON.

Je n'imagine rien que de juſte, & je gage que ce n'eſt pas du mari qu'on vous deſtine que vous êtes amoureuſe. Vos parents ont fait un choix pour vous ſans vous conſulter ; vous en avez fait un autre, vous, en votre petit particulier, ſans prendre leur avis, & vous n'avez pas grand tort. Leur Monſieur Caton eſt bien le plus vilain mâtin, le plus diſgracié mortel, avec ſon tic &

ſon bégaiement! je ne connoîs que votre couſin, Monſieur l'Avocat, qui ſoit encore auſſi ridicule.

LUCILE.

Ah! ma chere Marton, que tous les hommes ne ſont-ils faits comme ces deux-là!

MARTON.

Fort bien, je vous entends. Si tous les hommes étoient faits comme eux, votre petit cœur ſeroit moins agité, n'eſt-ce pas?

LUCILE.

Parle bas, ma pauvre Marton.

MARTON.

Hé bien! oui, volontiers; mon deſſein n'eſt pas de vous nuire. Hé bien?

LUCILE.

Hé bien! Marton, je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Hé! non, non, doucement.

MARTON.

Vouloir qu'on parle bas, & ne rien avouer, cela me révolte. Vous rougiſſez, c'eſt une maniere de s'expliquer dont je vous ſais bon gré. La pudeur ſied à merveille ſur le viſage d'une jeune perſonne; c'eſt dommage que la mode en paſſe. Oh! çà, çà, remettez-vous: je ſais bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui ſort du Couvent, mais cela viendra; le mot d'amour vous effarouche à préſent, mais l'uſage adoucira le mot & la choſe; & vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou ſix fois, que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet, Marton, tu es une perſonne admirable, & tes diſcours me donnent une certaine confiance. Je me ſens plus de réſolution.... Mais non, je n'aurai jamais la force de te le dire,

MARTON,

Quoi dire?

LUCILE.

Qu'il eſt vrai, Marton, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTON.

Hé! mort de ma vie! c'en eſt fait, le voilà dit. Avouez que vous voilà bien ſoulagée; car après l'aveu de la choſe, celui des circonſtances eſt compté pour rien. Il ne faut pas demander ſi le Cavalier que vous aimez, a beaucoup de mérite?

LUCILE.

Oh! tant, Marton.

MARTON.

Je m'en doute bien. S'il eſt jeune, galant, bien fait.

LUCILE.

Tout des plus galants, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTON.

La pauvre enfant! il ne faut plus chercher de qui ſont les fêtes galantes qui ſe donnent ici depuis quelques jours; c'eſt ce jeune amant, ſans doute?

LUCILE.

Hélas ! non, Marton, ce n'eſt point lui ; il ignore où je ſuis, mon nom même ne lui eſt peut-être pas connu.

MARTON.

Comment donc! vos affaires ne ſont pas plus avancées que cela?

LUCILE.

Il n'a pas tenu ni à lui, ni à moi, ma chere Marton, & ſi j'en crois ſes yeux & mon cœur.....

MARTON.

Ses yeux & mon cœur! comment, diantre! voilà du ſtyle le plus tendre, le plus délicat. S'expliquer ainſi en ſortant du Couvent ! Ah ! nature, nature !

LUCILE.

Mais ma mere, qui, comme tu ſais, eſt venue me chercher à Metz elle-même, nous a ſi fort obſervés l'un & l'autre pendant toute la route...

MARTON.

Comment donc, pendant toute la

route ! c'eſt donc une aventure de carroſſe que celle-ci ?

LUCILE.

Hélas ! oui, Marton.

MARTON.

La pauvre enfant ! que je la plains !

LUCILE.

Je ſais combien je ſuis à plaindre. Je me ſuis dit tout ce qu'on ſe peut dire ; je ſens tout le ridicule de ma paſſion : mais elle eſt telle, ma chere Marton, que je ne ſuis plus maitreſſe de la vaincre, & que je ſerai malheureuſe toute ma vie.

MARTON.

Oh ! pour le coup, je ſuis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne ſavez-vous point à-peu-près qui eſt ce jeune-homme ?

LUCILE.

Un Officier qui revenoit d'Allemagne : la chaiſe de poſte rompit en chemin, il prit place dans le carroſſe, je fus ſurpriſe en le voyant, il me parut embarraſſé comme moi ; & tant que

nous avons pu nous voir, nous n'avons point cessé de nous regarder l'un & l'autre, que quand ma mere nous regardoit.

MARTON.

La pauvre enfant!

LUCILE.

Il me donnoit la main, quand nous descendions du carrosse, il me la serroit avec autant d'ardeur.....

MARTON.

Vous serriez la sienne?

LUCILE.

Non, Marton; je n'osois pas encore.

MARTON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle? glissé quelque petit mot?

LUCILE.

Oui, Marton; mais si adroitement, si spirituellement....

MARTON.

Et comment encore?

LUCILE.

Il y avoit dans notre même carroſſe une jeune fille qui n'avoit point de mere.

MARTON.

Qu'elle étoit heureuſe ! Hé bien ?

LUCILE.

Hé bien ! Marton, il lui diſoit les plus jolies choſes, les plus amoureuſes, & tout cela, Marton, en me regardant toujours. Oh ! je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adreſſoit.

MARTON.

Par bricole, fort bien. Au bout du compte ?

LUCILE.

Au bout du compte, nous ſommes arrivés à Paris, la fin du voyage nous a ſéparés, il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des ſiennes.

MARTON.

Voilà une paſſion qui aura de belles ſuites ! Allez, Mademoiſelle, le meilleur parti que vous puiſſiez prendre, c'eſt d'oublier ce jeune homme-là,

& de ne pas penſer que vous l'ayez vu.

LUCILE.

Je ne ſaurois, Marton, je l'ai trop regardé, je crois le voir à tous momens; je cherche ſes traits, ſon air, ſes regards, ſes manieres dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTON.

Vous ne trouvez rien qui lui reſſemble, je gage?

LUCILE.

Si fait, Marton : mais je n'ôſe te le dire.

MARTON.

Parlez, parlez; ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau Jardinier qui eſt ici depuis quelques jours....

MARTON.

Qui, Colin?

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui reſſemble un peu.

MARTON.

Mais, vraiment ! il n'eſt pas mal tourné ce jeune drôle-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ſes traits, le même air à-peu-près, les yeux un peu moins vifs à la vérité : mais . . .

MARTON.

Vous regarde-t-il de même ?

LUCILE.

Ah ! pas ſi amoureuſement, Marton.

MARTON.

Ce n'eſt donc pas lui. Le voilà qui dort ſur ce gazon ; taiſons nous.

LUCILE.

Ah ciel ! Marton, que je ſerois fâchée qu'il m'eût entendue !

MARTON.

Il n'y a rien à craindre, ces manans-là dorment d'un trop bon ſomme.

LUCILE.

Ah, Marton ! ſi c'étoit lui, & qu'il

ſentît ce que je ſens, il ne dormiroit pas ſi tranquillement.

MARTON.

Oh! je le crois. Mais, que vois-je! quel bijou pend au bras de Monſieur Colin?

LUCILE.

Un bijou, dis-tu?

MARTON.

Oui, vraiment, un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde; tu vas l'éveiller.

MARTON.

Comment donc! c'eſt un portrait, je crois!

LUCILE.

Un portrait!

MARTON.

Mademoiſelle, c'eſt le vôtre!

LUCILE.

Mon portrait! Tu n'es pas ſage. Et comment, mon portrait Ah Ciel! que vois-je?

MARTON.

Ah ! par ma foi, Monſieur Colin eſt un Payſan de la façon de l'Amour. C'eſt lui, Mademoiſelle, c'eſt votre joli homme.

LUCILE.

Ah ! ma chere Marton, mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le perſuade. Mais qui m'aſſurera que ſes deſſeins ſont légitimes ? Qui me ſera garant.....

LÉANDRE, *ſe levant de deſſus le gazon.*

Moi, charmante perſonne.

LUCILE.

Ah !

MARTON.

Colin ne dormoit pas, ſur ma parole.

LÉANDRE.

Moi qui brûlois de me découvrir à vous, moi qui ne reſpire & qui ne veux vivre que pour vous, qui n'adore que vous, & qui n'ai point d'autre objet, point d'autre paſſion que d'être à vous toute ma vie.

MARTON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah! chere Marton, quelle ſurpriſe !

MARTON.

Il n'eſt point queſtion de faire ici la fiere, Monſieur Colin a tout entendu.

LÉANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos ſentiments me ſont connus; ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la ſincérité des miens.

MARTON.

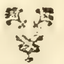
Ah! Mademoiſelle, voilà votre pere & ce vilain Monſieur Caton.

LUCILE.

Ah Ciel !

LÉANDRE.

Ne faites ſemblant de rien, demeurez.



SCENE XI.

M. DUBUISSON, M. CATON, LUCILE, LÉANDRE, MARTON.

M. DUBUISSON.

AH, ah! que veut dire ceci? Un garçon Jardinier aux pieds de ma fille!

M. CATON, *bégayant.*

Monſieur Dubuiſſon....

LÉANDRE, *contrefaiſant le langage payſan.*

Comprenez-vous bian, Madmoiſelle? V'là le corps du logis, la terraſſe eſt comme là, le potager envars ici, & partant vous voyez bian.... Hé! vous v'là, Monſieu; je vous demande pardon. C'eſt que...

M. DUBUISSON.

Que fais-tu là?

LÉANDRE.

Rian, rian, Monſieu; c'eſt que j'ex-

pliquois à ces Madames, que, ſi vous vouliais, j'aurois deſſein de prendre votre potager pour le mettre en parterre.

M. DUBUISSON.

Le beau deſſein! Et de quoi te mêles-tu?

LÉANDRE.

De rian, Monſieu. C'eſt que de cette magniere-là, il ne manqueroit plus rian à votre jardin.

M. DUBUISSON.

Oui; mais tout manqueroit à ma cuiſine.

LÉANDRE.

En ce cas, nan pourroit d'un autre côté....

M. DUBUISSON, *en colere.*

D'un autre côté? Va t'y-en toi d'un autre côté. Et vous, Mademoiſelle, allez tenir compagnie à votre mere. Mettre mon potager en parterre, le beau projet! Et que mettre dans ma ſoupe? des tulipes?

❧

SCENE XII.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. CATON, *bégayant.*

IL n'a pas tort, c'eſt une belle choſe qu'un beau paiterre.

M. DUBUISSON.

Oui, fort bien ! vous vous découvrez trop. Ecoutez, Monſieur Caton, j'avois deſſein de vous donner ma fille, parce que je vous croyois un homme réglé, grand ménager, bon économe ; & par vos diſcours & vos actions vous me paroiſſez tout autre.

M. CATON.

Moi ?

M. DUBUISSON.

Vous. On dit que toutes ces dépenſes ridicules qui ſe font depuis quelque tems dans le Village, ſont de votre façon.

M. CATON.

Non, ma foi!

M. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?

SCENE XIII.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

HÉ! qu'eſt ce que c'eſt donc que ça, Monſieu? Eſt-ce drès aujourd'hui que vous faites la noce?

M. DUBUISSON.

Comment?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles & de gibier, avec ſix charges de bouteilles de vin, quatre grands marmitons, & cinq ou ſix petits, qui, pour vous accommoder à ſouper, s'établiſſont dans votre cuiſine auſſi familierement que s'ils étoient chez eux.

M. DUBUISSON.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

MATHURINE.

Ils avont ôté les gigots & les longes de viau que j'avois mis à la broche, ils avont été charcher du bois & du charbon dans la cave, qui étoit ouvarte, & ils faiſont des feux de reculée; ils boutont tout par écuelle, & ils diſont comme ça qu'il ne vous en coûtera rian, qu'on les laiſſe faire.

SCENE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Je n'y comprends rien, Monſieur Caton.

M. CATON.

Ça eſt plai plaiſant.

M. DUBUISSON.

Oui, fort plaiſant, fort plaiſant! Hé, le vieux fou!

SCENE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON, UN ROTISSEUR.

UN ROTISSEUR, *à M. Caton.*

MONSIEUR, voilà le mémoire du ſouper. Votre homme-de-chambre a dit, que, ſi on ne le trouvoit pas ici, on vous le donnât à vous-même.

M. CATON.

A moi, mon homme-de-chambre?

LE ROTISSEUR.

Oui, Monſieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'eſt lui qui paiera.

M. CATON.

Va, va, tu te méprends.

M. DUBUISSON.

Parbleu! voyons; ce mémoire nous éclaircira peut-être.

(*Il lit.*)

Mémoire du ſouper porté chez M. Du-

buisson, par ordre de M. son gendre.

De de mon gendre ! Oh ! par la ventrebleu, il ne l'est pas encore.

M. CATON.

Si je sais ce que c'est, Monsieur Dubuisson ....

M. DUBUISSON.

Hé! fi, fi, Monsieur! c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chere, Monsieur Caton !

M. CATON.

C'est une piece qu'on me fait, Monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON, *lit.*

Deux potages, huit entrées. Fort bien. *Un marcassin, six perdrix, une douzaine de cailles, quatre gelinotes de bois.* Quel mémoire ! Voyons la somme. *Cent quatre-vingt-deux livres, dix sols.*

Hé bien! voilà un fort bon ordinaire bourgeois : une femme ne mourroit pas de faim avec vous, si cela pouvoit continuer.

M. CATON.

Je vous jure que....

M. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCENE XV.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

MONSIEU?

M. DUBUISSON.

Qu'eſt-ce encore? le dîner de demain?

MATHURINE.

Non, Monſieu; c'eſt ſte Madame qui eſt toujours ſi claire, ſi luiſante.

M. DUBUISSON.

Que veux-tu dire?

MATHURINE.

Eh! là, je m'entends bian; cette

grande Madame ſeche, qui ſe boute du varnis ſur le viſage.

M. DUBUISSON.

Madame la Marquiſe ? C'eſt une vieille qui n'a ni enfants, ni héritiers ; allons la recevoir. La peſte !

MATHURINE.

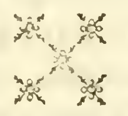
Il y a itou vote couſin Monſieu l'Avocat, qui eſt venu avec elle.

M. DUBUISSON.

Oh ! pour cet animal-là je me paſſerois bien de ſa viſite. Que diantre vient-il faire ici, ce grimacier-là, avec ſon baragoin ?

MATHURINE.

Il dit qu'il viant voir Monſieu Caton votre gendre, qu'il n'a jamais vu. Le voilà.



SCENE XVI.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

AH, ah! c'eſt vous! j'en ſuis bien-aiſe. Bon jour, Monſieur Bavardin, bon jour, ſoyez le bien-venu : quand vous en retournez-vous?

M. BAVARDIN, *bégayant.*

Je viens... je viens....

M. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir Monſieu Caton. Voyez-le, & lui tenez compagnie, pendant que je vais, moi, recevoir Madame la Marquiſe. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.



SCENE XVII.

M. BAVARDIN, M. CATON.

M. BAVARDIN, *bégayant.*

JE mou mourois d'envie de vous ſaluer.

M. CATON.

Et moi de vous voir. Votre répu putation m'eſt co connue.

M. BAVARDIN, *bas.*

Monſieur Ca caton ſe moque de moi, je penſe ; voyons un peu s'il continuera. (*haut.*) Je ſuis ravi que vous épouſiez Lu lucile. Vous ſerez cou couſin germain de ma mere.

M. CATON, *bas.*

Pa pa parbleu ! il me contrefait. Voyons juſqu'où cela ira. (*haut.*) Ce ſera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui êtes un fou fou foudre d'éloquence.

M. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de

vous avoir, vous qui êtes un fa un fa favori de la fortune.

M. CATON.

Vous avez tous les talens, & toute la physionomie d'un Cu d'un Cu cujas.

M. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on sait bien que vous sortez de la de la quai de la caisse moins d'argent que que vous n'y en faites entrer.

M. CATON, *bas*.

Cet homme-là cher cherche à m'in m'insulter.

M. BAVARDIN, *bas*.

Cet animal-là se moque de moi.

M. CATON.

Monsieur Ba bavardin, vous êtes un mau mauvais plaisant, je vous en avertis.

M. BAVARDIN.

Et vous un plat, plat bou boufon, Monsieur Caton.

M. CATON.

Vous pouſſez trop la la raillerie, Monſieur Bavardin.

M. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal-à-pos, Monſieur Caton.

SCENE XVIII.

M. BAVARDIN, M. CATON, MARTON.

MARTON.

HÉ! qu'eſt ce donc que ceci, Meſſieurs? A qui en avez-vous? Déja de la méſintelligence! On voit bien que vous allez devenir parents.

M. CATON.

De quoi ce vi viſage-là s'aviſe-t-il de me contrefaire.

M. BAVARDIN.

Morbleu! vi viſage vous-même;

cela n'eſt pas vrai, c'eſt vous qui me con contrefaites.

MARTON.

Ah, ah! la plaiſante aventure! Allez, Meſſieurs, point de rancune: vous ne vous contrefaites ni l'un, ni l'autre; & ce ſont de petites manieres de parler, des agréments de la nature, que vous poſſédez en commun.

M. CATON, *embraſſant M. Bavardin.*

Ah, ah! c'eſt, c'eſt autre choſe. Je vous demande pa pardon, Monſieur Bavardin. (*Ils s'embraſſent.*)

M. BAVARDIN.

Je ſuis votre valet, Monſieur Caton.



SCENE XIX.

M. DUBUISSON, M. CATON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

Mais, parbleu! Monſieur Caton, je ne vous comprends pas ; avez-vous abſolument perdu l'eſprit? Il faut être fou à lier pour faire les choſes que vous faites.

M. CATON.

Co comment donc?

M. DUBUISSON.

Cela eſt étrange! je ne ſuis pas le maître dans ma maiſon depuis que vous y êtes: ce ne ſont que des cadeaux, des feſtins, des maſcarades.

M. BAVARDIN.

Il n'eſt bruit ici que de votre ga galanterie.

M. CATON.

Je veux être pen pendu, ſi je ſais ce que c'eſt.

SCENE XX.

M. DUBUISSON, M. CATON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

VENEZ donc voir, Monfieur, comment vous voulez faire avec ces mafques-là. Il n'y a pas moyen de faire fortir ceux qui font entrés, ni d'empêcher d'entrer ceux qui font dehors.

M. DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous caufez-là ! Et je donnerois ma fille à un fou comme vous !

M. CATON.

Monfieur Dubuiffon !



SCENE XXI.

M. DUBUISSON, M. CATON, M. BAVARDIN, MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

DAME! Monſieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moyen d'y tenir; il faudra déſarter, ſi vous ne faites agrandir la maiſon.

M. DUBUISSON.

Ah! j'enrage. Des maſques chez moi, qui forcent ma porte!

M. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. (*Il ſort.*)



SCENE XXII.

M. DUBUISSON, M. CATON, MATHURINE, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

Voila ma maiſon au pillage.

MATHURINE.

Non, non, ne craignez rian, ce ſont d'honnêtes-gens; ils ſe renommont tretous de Monſieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oui, juſtement, voilà l'affaire. Ah, l'extravagant perſonnage!

M. CATON.

Que la la peſte....

M. DUBUISSON, *en colere.*

Que la peſte t'étouffe!

LA MONTAGNE.

Oui, vous avez raiſon, c'eſt un tour de ſon imagination; & il y a parmi la maſcarade une Joueuſe de gobelets,

qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à Mademoiselle votre fille des présents de noces d'une maniere galante.

M. DUBUISSON.

C'est cela, c'est lui même.

SCENE XXIII.

M. & Madame DUBUISSON, M. CATON, LUCILE, LA MONTAGNE, MARTON.

Madame DUBUISSON.

En vérité, Monsieur Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance. Je vous avois prié de différer vos préparatifs de noces, & vous commencez par donner bal, pendant que je me meurs. Le beau remede contre ma migraine, qu'une cohue de masques & de violons!

M. DUBUISSON.

Tenez, Madame, c'eſt Monſieur Caton à qui il faut vous en prendre, c'eſt lui....

Madame DUBUISSON.

Monſieur Caton eſt un ſot, & je ne conſentirai point à donner ma fille à un extravagant comme lui.

M. CATON.

Je ne m'en pen pendrai pas.

MARTON.

Place, place, voici les folies de Monſieur Caton qui s'avancent en muſique.

M. CATON.

Je ne ſuis pas ſeul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'eſt-ce pas?

M. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

(Marche de pluſieurs Jardiniers & Payſannes, de Scaramouches, Arlequins, & autres. Les Jardiniers por-

tent ſur leurs têtes des corbeilles garnies de fleurs.)

(*Après la Marche, une Payſanne chante.*)

Sous cet agréable feuillage,
Lucile vient ſouvent rêver.

LA MONTAGNE, *à M. Caton.*

Lucile! C'eſt pour elle que la fête ſe fait?

M. CATON.

Oui, oui, oui.

LA PAYSANNE *recommence.*

Sous cet agréable feuillage,
Lucile vient ſouvent rêver.
Quand vous la verrez arriver,
Vous qui, dans votre doux ramage,
Des charmes de l'amour ſavez ſi bien parler,
Petits oiſeaux de ce bocage,
Prenez ſoin de lui révéler
Les plaiſirs d'un cœur qui s'engage.

ENTRÉE des Jardiniers, qui portent leurs corbeilles à Lucile.

M. DUBUISSON.

Cela eſt fort bien chanté, Monſieur Caton!

M. CATON.

Cela eſt vrai, cela eſt vrai, Mon monſieur Dubuiſſon.

MARTON.

Pour moi, ce que j'en eſtime le plus, ce n'eſt pas la muſique. Voyez la propreté de ces corbeilles, la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me faſſe un bouquet. (*En ouvrant une corbeille.*) Ah, Ciel !

LA MONTAGNE.

Comment ! aurois-tu trouvé-là quelque ſerpent caché ſous ces fleurs ? Tu ne ſerois pas la premiere nymphe....

MARTON.

Ah, l'ingénieuſe imagination ! Ce ne ſont vraiment pas des ſerpents que ces fleurs cachent.

Madame DUBUISSON.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc? qu'as-tu trouvé ?

MARTON.

Des étoffes magnifiques, Madame, & qui ſe ſoutiennent d'or, voyez. Ah,

Monſieur Caton, que vous êtes un royal homme !

M. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bienheureux, Monſieur Caton, d'avoir affaire à des perſonnes raiſonnables.

MARTON.

Ah, Monſieur, avant qu'on les remporte, laiſſez-nous du moins le plaiſir de la vue ! Apparemment cette autre corbeille renferme la petite oie ?

M. DUBUISSON.

La bile me monte, & ces impertinences-là me mettent dans une colere...

LA MONTAGNE.

Ah ! point d'humeur, voyons juſqu'au bout. Où eſt la Joueuſe de gobelets ? Qu'on apporte une table.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Chacun fait ici bas des tours de gobelets.
Aux Champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuſe ;
Pour ſe fourber les mortels ſemblent faits,

Il n'en eſt point que la feinte n'amuſe.
La vérité pour eux a moins d'attraits
Que l'adreſſe & la ruſe.
Pour ſe fourber les mortels ſemblent faits,
Aux plus trompeurs l'uſage ſert d'excuſe.
Chacun fait ici bas des tours de gobelets ;
Aux Champs, à la Cour, à la Ville, au Palais,
A qui mieux mieux chacun s'abuſe.

LA MONTAGNE.

La morale eſt fort bonne; mais elle eſt ennuyeuſe. Allons, amuſez-nous plus agréablement, & donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

LA BOHÉMIENNE.

Très-volontiers. Je ne ſuis ici que pour cela.

(*Elle chante, en jouant des gobelets.*)

Prenez bien garde à mes manches,
A ma baguette, à ma main;
Diſant trois fois prelin pin pin,
Ces trois boulettes blanches
Se vont changer ſoudain.
Celle-ci, Beauté brillante
Qui ſavez tout charmer,

Eſt un livre qu'on vous préſente:
Le grand Art de ſe faire aimer.

(*Elle préſente à Lucile un livre, qu'elle ſait trouver ſous un de ſes gobelets.*)

LUCILE.

Un livre à moi!

MARTON.

Donnez, donnez, j'aime la lecture. Voyons un peu. (*En l'ouvrant.*) Ah, Madame, le beau livre! que le ſtyle en eſt riche! qu'il eſt brillant! Ce ne ſont que pierreries, des bagues, des boucles d'oreilles, des pendants, un eſclavage. Ah, Monſieur Caton, qu'il eſt doux de porter vos chaînes!

LUCILE.

Des pierreries! Mon pere, il faut renvoyer tout cela.

MARTON.

Oui, Mademoiſelle! mais je m'en vais toujours les ſerrer, ſauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Hé! attends, attends, ne te preſſe

point; il ſaut voir la métamorphoſe des autres boulettes.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Celle-là ſans que j'y touche
Que du petit bout de mon bâton,
C'eſt l'art d'adoucir la Marton
La plus fiere & la plus farouche.

(Elle donne un livre plein de louis d'or.)

MARTON.

On me dédie auſſi des livres à moi! *L'art d'adoucir la Marton la plus farouche.*

(Elle ouvre le livre.)

LUCILE.

Voyons ce que c'eſt. Il eſt plein de louis! garde-toi bien de prendre cela, Marton.

MARTON.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle, des livres ne ſe refuſent point; j'aime la lecture, & celui là ne ſera point rendu, ſur ma parole. Ah, Monſieur Caton, que vous écrivez noblement! dédiez nous ſouvent de vos ouvrages. Le ſecond tome ne vaut pour-

tant pas le premier; mais il ne laiſſe pas d'avoir ſon mérite, j'aimerois aſſez une bibliotheque toute dans ce goût-là. Voyons le troiſieme.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Voici l'Art le plus difficile,
Et le plus beau de mon Art;
Voyez ſi j'y ſuis habile,
Et ſi le tour eſt gaillard.
Qu'il ne ſoit pas inutile,
Chacun y peut prendre part.

(La table ſur laquelle la Bohémienne a joué des gobelets, ſe change en une table garnie de corbeilles de fruits, & de ſoucoupes garnies de liqueurs.)

LUCILE.

Oh! pour ce dernier tour-là il me fait plaiſir, j'en ſuis; & l'on ne ſauroit donner une collation d'une maniere plus galante.

MARTON

Oh, par ma foi! l'Auteur ſe dément, ſon ſtyle baiſſe, & les premiers tours ſont les plus jolis à ma fantaiſie; mais

il n'importe, tirons-en partie; tout coup vaille.

SCENE DERNIERE.

M. & Madame DUBUISSON, M. ORGON, M. CATON, LÉANDRE, LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA MONTAGNE.

LUCAS.

LAISSEZ faire, Monſieur, ſi je ne le trouvons pas là, je le trouverons.... il eſt morgué! ici; ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment diantre! que vois-je? Le pere de mon maître!

LUCAS.

Tenez, voilà déja ſon valet, n'eſt-ce pas?

M. ORGON.

Hé! oui, juſtement; c'eſt lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuiſſon, c'eſt Monſieur Orgon, je penſe?

M. ORGON.

Monſieur & Madame Dubuiſſon, par quelle aventure vous trouvé-je ici?

M. DUBUISSON.

Hé, vraiment! il n'y a point là d'aventure, nous ſommes chez nous, Monſieur Orgon.

M. ORGON.

Ah! je vous demande pardon; je ſavois bien que vous aviez une maiſon auprès de Paris: mais je ne ſavois pas qu'elle fût de ce côté ci.

M. DUBUISSON.

Quel haſard ou quelle raiſon vous y amene, vous?

LA MONTAGNE.

Monſieur a ſu qu'il y avoit bal ici, il aime la joie, il vient prendre part à la fete. Allons, allons, de la joie.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi; tu es un coquin,

coquin, qui débauche mon fils, apparemment ?

M. DUBUISSON.

Votre fils?

M. ORGON.

Oui, mon cher Monsieur Dubuisson : cet honnête Paysan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguisé en Jardinier, amoureux d'une jeune personne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, *à Lucas.*

Ah, bourreau ! tu as fait là de belles affaires !

LUCAS.

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai, morgué ! une bonne maison, n'est-ce pas ?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, Monsieur Orgon ? Votre fils déguisé ici en Jardinier, & amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes ! Madame Dubuisson ?

M. ORGON.

Mon fils. . . .

LUCAS.

Hé, morgué ! ne faut pas tant rêver, c'eſt de Mademoiſelle Lucile qu'il eſt amoureux.

Madame DUBUISSON.

De ma fille !

M. ORGON.

De votre fille !

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, Monſieur Dubuiſſon.

M. ORGON.

Mais vraiment ! ce ſeroit une choſe fort plaiſante, que le haſard eût ainſi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment ! comment vos projets? Entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître

d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de Monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi ! tout de bon?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du Couvent, moi, que pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable! Point de tricherie, au moins.

M. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, *à Léandre.*

Oh bien! en ce cas là, démasquez-vous, Monsieur le Jardinier, tout est découvert.

LEANDRE, *se mettant à genoux.*

Mon pere, je vous demande mille pardons.

M ORGON, *en l'embrassant.*

Ah! mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort; je te retrouve, je te retrouve, je te pardonne tout, Monsieur Dubuisson?

M. DUBUISSON.

Je ſuis tout prêt à vous tenir ma parole : mais cependant j'héſitois à donner ma fille à Monſieur Caton, à cauſe des dépenſes exceſſives dont je le ſoupçonnois, & c'eſt notre faux Jardinier qui les faiſoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiete point, quelques dépenſes qu'il puiſſe faire, j'ai aſſez de bien pour le ſoutenir.

MATHURINE.

On a ſervi, Monſieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table ; remettons le bal après le ſouper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Et moi, palſanguenne ! j'ai fait un biau coup. Avouez tretous que je ſis un habile homme.

Fin du quatrieme & dernier Volume.



